

LES FILLES DE PENHOËL

SEULE EDITION DES ŒUVRES DE
PAUL FÉVAL
SOIGNEUSEMENT REVUE ET CORRIGEE

Les Merveilles du Mont-Saint-Michel.
Les Etapes d'une Conversion : I. *La Mort d'un père.*
— II. *Pierre Blot.*
— III. *La Première communion.* 3e récit de Jean.
— IV. *Le Coup de Grâce,* dernière étape.
Jésuites !
Pas de divorce !
La Fée des Grèves.
A la plus Belle : I.
— II. *L'Homme de Fer.*
Château pauvre, voyage au dernier pays breton.
Le dernier Chevalier.
Frère Tranquille : I.
— II. *La Fête du Roi Salomon.*
La Fille du Juif Errant. — Le Carnaval des Enfants.
Le Château de Velours.
La Louve : I.
— II. *Valentine de Rohan.*
Le Loup Blanc.
Le Mendiant noir.
Le Poisson d'Or.
Le Régiment des Géants.
Les Fanfarons du Roi.
Le Chevalier de Kéramour : I.
— II. *La Bague de Chanvre.*
Le Chevalier Ténèbre.
Les Couteaux d'or.
Les Errants de Nuit.
Fontaines-aux-Perles.
Les Parvenus.
La Reine des Epées : I.
— II. *Chérie !*
Les Compagnons du Silence : I.
— II. *Le Prince Coriolani.*
Une Histoire de Revenants : I.
— II. *L'Homme sans bras.*
Roger Bontemps : I.
— II. *Le Rôdeur gris.*
La Chasse au Roi : I.
— II. *La Cavalière.*
Le Capitaine Simon. — La Fille de l'Emigré.
La Quittance de Minuit : I.
— II. *Les Libérateurs de l'Irlande.*
L'Homme du Gaz.
Corbeille d'Histoires.
Chouans et Bleus.
La Belle Etoile.
La Première aventure de Corentin Quimper.
Contes de Bretagne.
Romans enfantins.
Veillées de la Famille.
Rollan Pied-de-Fer.
Le Maçon de Notre-Dame.

PAUL FÉVAL

LES FILLES DE PENHOËL

SEULE EDITION REVUE ET CORRIGÉE



ALBIN MICHEL, EDITEUR
PARIS, 22, RUE HUYGHENS, 22, PARIS

LES FILLES DE PENHOËL

I

L'HÔTEL MONTALT

Nehemiah Jones, le majordome de Montalt, était un gentleman et un homme de goût parfait. Il avait acheté pour son maître un des plus confortables hôtels du faubourg Saint-Honoré, un hôtel largement séparé de la voie où fourmille la foule bruyante et gênante, isolé au beau milieu de la grande ville, ombragé par des arbres centenaires, et ouvrant la haute porte de ses salons sur des jardins de prince.

Nehemiah Jones avait trouvé cela entre les Champs-Elysées et la place Beauvau. C'était une retraite choisie, d'où la vue rencontrait partout des arbres, du gazon, des fleurs; et nulle part l'autre côté de la rue, cette odieuse barrière qui borne l'horizon parisien; nulle part la fenêtre curieuse du voisin, nulle part le dos de ces civilisés qui passent des heures en contemplation devant les vitres des cordonniers ou des marchands de parapluies.

C'était charmant. Une sorte de riant palais, bâti sous le règne de Louis XV, alors que les bosquets de Beaujon étaient bien loin de Paris encore et cachaient seulement les façades mignonnes des *folies* nobles ou financières.

L'hôtel Montalt, comme on l'appelait déjà dans le faubourg, affectait la forme régulière d'un château du dix-huitième siècle, dessiné par Perronnet ou Gabriel.

C'était un corps de bâtiment carré, flanqué de deux pavillons symétriques. Au-dessus du deuxième étage, dont chaque fenêtre avait à son sommet des têtes rieuses de nymphes ou de satyres,

(1) L'épisode qui précède ce roman est intitulé : L'AVENTURIER.

régnait une galerie ajourée, tournant autour du toit et le masquant presque entièrement. Sur le fronton triangulaire, Coustou le Jeune avait taillé deux dryades couchées à demi et soutenant un écusson de marbre.

Sous le fronton, quatre colonnes doriques supportaient un large balcon, dont la saillie abritait la dernière marche d'un perron circulaire, où s'étageaient douze paires de vases à fleurs.

En quittant la cour plantée d'arbres pour monter les degrés du perron, vous trouviez un spacieux vestibule, soutenu par un péristyle d'ordre corinthien en marbre violet, avec chapiteaux de bronze; l'œil enfilait le corps de logis, percé à jour, et allait se reposer sur la belle verdure du jardin, situé derrière l'hôtel.

Aux deux côtés du vestibule, pavé en mosaïque romaine, s'ouvraient, à droite, le salon, la galerie, la bibliothèque, le tout en enfilade; à gauche, sous une tête de cerf monstrueuse, la salle à manger, où pouvaient s'asseoir cinquante convives.

En face du perron, l'escalier d'honneur montrait sa haute rampe d'acier ciselé, rehaussé de volutes d'or, de pampre et de fleurs. Du côté opposé à la rampe, au-dessus d'un lambris en marbre violet comme celui des colonnes, Desportes avait mis quelques-unes de ses larges peintures, sur lesquelles le dôme transparent qui terminait l'escalier jetait la lumière à grands flots.

La terrasse, tournant deux fois sur elle-même avec ses balustrades de marbre blanc, s'ouvrait au delà du vestibule et descendait au jardin. C'était un vrai petit parc, qui s'étendait à gauche de l'avenue Marigny jusqu'aux maisons du faubourg, d'une part; de l'autre, jusqu'aux abords des Champs-Elysées.

On était là en plein dix-huitième siècle. Après le beau parterre, venait le boulingrin Pompadour et les tilleuls énormes, taillés en arcades. Puis c'étaient des statues habillées de mousse et cachées dans des niches de verdure, des jets d'eau qui voulaient être rustiques, des naïades, des tritons, Neptune, Amphitrite, etc., le tout entouré d'un cercle de buis centenaires à qui le ciseau avait donné mille formes architecturales ou fantastiques.

Lors de son arrivée, Montalt avait trouvé ce mythologique paradis en pleine verdure et en pleines fleurs. Il n'avait eu garde de regretter son froid palais de Portland-Place, à Londres. Mais quand vinrent les jours pluvieux de septembre, adieu la riche feuillée des grands arbres! adieu les corbeilles de fleurs!

Le nabab était inconstant par système. Il se serait fatigué bien vite des fleurs et des arbres, mais il n'aimait pas à voir son caprice contrarié avant l'heure de la satiété. Il fit appeler Nehemiah Jones, son majordome, et il lui dit :

— Monsieur Jones, ne pourrait-on mettre mon jardin en serre?

— Si c'est la volonté de milord, répliqua Nehemiah Jones le plus simplement du monde, pourquoi non?

Il eût semblé, en vérité, à entendre ce brave Anglais, que la volonté de milord était la règle de l'univers. Milord répondit :

— C'est ma volonté, monsieur Jones.

Nous ferons remarquer en passant que ce titre de lord, appliqué à Montalt, était de pure convention. L'Angleterre ne prodigue pas ainsi la seigneurie; seulement, tout million est noble pour les pauvres gens. Montalt, d'ailleurs, n'y tenait point, et se vantait volontiers d'être sorti du peuple.

Nehemiah Jones salua et se retira. Quelques heures après, une armée d'ouvriers envahissait le jardin, au-dessus duquel s'éleva comme par enchantement une toiture transparente. Cela coûta un prix insensé. Mais Nehemiah Jones revint dire à Montalt un beau matin :

— Milord, on a mis en serre le jardin de Votre Seigneurie.

C'était bien la perle des majordomes, que ce Nehemiah Jones.

Paris s'est ému, un jour, ému pour tout de bon vraiment, parce qu'on lui a ouvert, moyennant un franc d'entrée, un Eden qui se nommait le *Jardin d'hiver*, et qui était grand comme la salle des Pas perdus, au palais de justice. Le parc de Montalt aurait contenu à l'aise une demi-douzaine de Jardins d'hiver.

Jugez si Paris se mit en fièvre! Les premiers qui entendirent parler de cette merveille n'y voulurent point croire; puis, comme on racontait des détails précis, vraisemblables, circonstanciés, les moins curieux désirèrent voir.

Mais il ne s'agissait pas ici de donner un franc et de confier au contrôle sa canne ou son parapluie : personne n'entrait, sinon les amis de Montalt, ou encore les protégés de Nehemiah Jones.

C'est à peine si, des fenêtres du faubourg, on voyait briller à travers les arbres, dans ce pays de jardins et de bosquets, l'immense voûte de verre; mais on n'en grimpait pas moins aux mansardes, et c'étaient souvent de belles dames qui laissaient en bas leurs équipages pour entreprendre cette ascension.

Il y eut des grisettes aussi pauvres qu'honnêtes qui gagnèrent trois cents livres de rente à prêter ainsi leur modeste asile, — d'où l'on apercevait le dôme des Invalides, le Val-de-Grâce, l'Institut, la Salpêtrière, mais non du tout le mystérieux paradis du nabab.

Le champ était ouvert aux suppositions, aux descriptions apocryphes à la poésie des nouvellistes rêveurs, et Dieu sait que nul ne se faisait faute d'avoir en poche son petit plan de jardin miraculeux! On en comptait les berceaux, les grottes et les statues. Plus il était difficile d'y pénétrer, plus il y avait de véritable gloire à dire : Je l'ai vu.

Personne ne s'en privait. Et comme le thème descriptif était varié par l'imagination de chacun, l'idée que s'en faisaient les simples dépassait toutes les limites du merveilleux.

Les uns, frottés de saine littérature, refaisaient tout doucement les bosquets d'Armide ou l'Eden de Milton; les autres prouvaient

certaines connaissances d'histoire naturelle, en décrivant les mille plantes des plates-bandes et des corbeilles; d'autres enfin, prenant soin d'animer la scène, montraient le beau nabab errant sous ses féeriques ombrages, au milieu d'un essaim d'esclaves.

Quant à l'idée qu'on se faisait de la richesse du nabab, c'était quelque chose de prodigieux et de fou. Ceux qui ne voulaient pas exagérer disaient seulement qu'il était plus riche que le roi; mais le commun des croyants ne cherchait pas même une comparaison.

Les hâbleurs parlaient de fourgons chargés d'or...

Et de tout cela se dégageait une sorte de crainte superstitieuse. Un homme qui disposait de tels trésors devait être au-dessus des lois du monde et se rire des barrières imposées à la foule.

Parmi tous ces on-dit, le vrai avait sa part, le faux la sienne. Ce qu'il faut affirmer, c'est que ce fameux jardin n'avait point peut-être son pareil en Europe.

Quant à l'hôtel, œuvre d'une ère sensuelle s'il en fut, Montalt l'avait orné suivant son goût bizarre. Là se mêlaient aux voluptueux souvenirs de notre dix-huitième siècle les molles délices des mœurs asiatiques. Le confort anglais brochait sur le tout, et doublait l'originalité de cet hybride accord.

Boucher se trouvait avoir jeté en grappes ailées ses amours dodus sur les panneaux d'une salle que Montalt avait fait daller de marbre, et où des tuyaux lançaient l'eau tiède et parfumée des bains suivant la mode de Tebriz ou de Dir. Sous les tentures se montraient encore les guirlandes de fleurs et de fruits. Les vives couleurs des pans de cachemire faisaient tort aux nuances un peu passées qui chatoient encore aux robes des marquises bergères de Watteau.

Et tout près, à dix pas des coussins paresseusement amoncelés, l'attirail austère du sport britannique.

Le palais de Montalt réunissait la mollesse du dix-huitième siècle aux mollesses de l'Orient, sans craindre le voisinage des modes raides du sport.

Car Montalt, malgré toute sa puissance, ne pouvait façonner que le dedans à sa guise. Entre les murs de l'hôtel, ses souvenirs pouvaient prendre une forme et lui rendre aisément l'aspect aimé de sa vie indienne; il pouvait se croire encore à Mascate, ou parcourant en vainqueur, avec ses cipayes, un coin de la Perse, une province du Kaboul. Mais au dehors, c'était l'Europe. Impossible de refaire les mœurs de tout le monde. Au lieu du palanquin asiatique aux balancements indolents, il fallait le fougueux attelage.

Et point n'est besoin de dire que les écuries du nabab n'avaient pas de rivales dans Paris.

La richesse, le luxe prodigue et somptueux étendaient comme un vernis sur les contrastes trop heurtés qui eussent pu déparer la demeure de Montalt. Montalt était là, d'ailleurs, servant lui-même de lien vivant à toutes ces choses disparates, et adoucissant

les contrastes, à force de présenter en sa propre personne tous les contrastes réunis.

Suivant la morale commune, il menait dans sa délicieuse retraite une existence assez peu exemplaire. Il buvait comme un vrai lord, et jouait comme un possédé du diable.

On est ainsi parfois, à la suite d'un de ces amours mortels où l'on avait mis tout son être et que la déception a brisé. Mais le nabab disait bien souvent que jamais il n'avait aimé.

Il fallait croire cela, bien que difficilement on pût concilier ce vide glacé du cœur, ce matérialisme sans contrepoids, avec la belle générosité qui perçait, non point dans ses paroles, mais dans ses actions.

Ceux qui l'approchaient le plus intimement n'auraient point osé le juger, encore moins le définir. En principe, son âme semblait perdue; il n'y avait plus rien en lui que doute, négation, blasphème. Tout ce qui est bon, tout ce qui est saint, excitait son mépris ou sa raillerie. Il ne voulait croire qu'au mal. Et pourtant, à part les fautes de sa vie systématiquement dissolue, il ne faisait que le bien.

C'était comme une lutte entre sa nature bonne, sensible, miséricordieuse, et quelque système impie, qu'il s'était imposé de force à lui-même. C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, un homme arrivé à la religion du vice, et tâchant d'expier ses vertus. C'était surtout, du moins aurait-on pu le croire, s'il n'avait pris à tâche de le nier constamment, un homme blessé par le sort injuste, et qui avait cette folie bizarre de tourner sa vengeance contre Dieu même. Ils ne sont pas rares, ces fous qui, croyant punir Dieu, l'abandonnent, pour se jeter à corps perdu dans le vice. Dieu, qui n'a besoin de personne, se contente de les plaindre, et eux s'éloignent de l'unique médecin qui pourrait guérir la blessure de leur cœur.

Ses bonnes actions, il les cachait avec un soin minutieux et jaloux, avec un soin presque égal à celui qu'il mettait à se parer de ses fautes. Vis-à-vis même du serviteur chargé de répandre ses bienfaits, il s'en excusait comme d'une faiblesse honteuse.

C'était un Anglais appelé Smith, qui avait du talent beaucoup.

Le nabab, qui se montrait gai quelquefois, n'était sûrement pas heureux. Du cercle où il allait chercher le plaisir dans les émotions du jeu, il revenait le plus souvent triste et sombre.

Ces soirs-là, il entrait seul dans son appartement, dont il fermait la porte à double tour. On l'entendait se promener longtemps et à grands pas sur le parquet de sa chambre à coucher. Parfois ses serviteurs curieux prétendaient avoir ouï, à travers la porte, comme un sourd gémissement...

Le lendemain, on le trouvait sur son lit, pâle et brisé de lassitude. On n'osait point lui adresser la parole; à peine prenait-on le courage de regarder à la dérobée son visage défait et bouleversé.

Ces jours-là, il ne mangeait point; il restait jusqu'au soir assis sur son divan, tandis que ses deux nègres, immobiles et muets, attendaient ses ordres.

Ceux qui eussent pu pénétrer le secret de sa vie auraient remarqué que ces tristesses mornes et profondes le prenaient chaque fois que les hasards du jeu le forçaient à enlever un diamant au couvercle de sa boîte de sandal.

Et assurément, ce n'était pas la perte elle-même qui le navrait ainsi, car on n'avait jamais vu au cercle des Etrangers un joueur plus calme et plus impassible.

Les jours dont nous parlons, personne ne pénétrait près de lui, pas même Etienne et Roger, qu'il aimait tant à voir d'habitude.

Car, en ceci du moins, le nabab avait fait exception à son inconstance. Cette amitié de hasard, nouée dans le coupé d'une diligence, eût gardé pour bien des gens, dans son origine même, un germe de rupture. Mais pour Montalt, c'était tout le contraire. Il se disait avec un souverain plaisir que cette liaison n'avait aucune cause logique : on n'était ni parent ni voisin; on n'avait point été élevé ensemble; on ne s'était point dévoué mutuellement l'un pour l'autre : — donc, il y avait chance que l'on pût s'aimer.

Pour sa part, il aimait les deux jeunes gens beaucoup plus que le premier jour : il était fou du talent d'Etienne; il applaudissait de tout son cœur aux moindres saillies de Roger. Vous eussiez dit parfois, lorsqu'ils étaient ensemble, un père entre ses deux fils chéris.

Mais c'était plus souvent encore un joyeux camarade, et alors il n'était plus possible de ramener la moindre idée paternelle. Montalt, jeune comme eux par la beauté, par l'esprit, par l'élégance exquise, pouvait passer facilement pour le frère aîné, à qui deux ou trois années de plus donnent du poids et de l'aplomb.

Il poursuivit, avec une héroïque patience, l'œuvre entamée sur la route de Rennes à Paris. Chaque fois que les deux jeunes gens et lui se trouvaient ensemble, il prêchait : c'était sa manie. Il voulait faire d'Etienne et de Roger des philosophes à son image; il voulait leur donner surtout ce mépris de l'espèce féminine qu'il affectait en toute occasion.

Etienne et Roger résistaient vaillamment; Etienne surtout, dont le cœur était plus fort.

Du reste, ils se laissaient aller tous deux sans trop réfléchir, et avec l'insouciance de leur âge, à la pente de cette bonne et molle vie que le hasard leur faisait. Etienne travaillait, et recevait de son labeur une récompense royale; Roger ne travaillait point, mais il portait le titre de secrétaire de milord, et touchait sous ce prétexte, des appointements magnifiques.

Tout, dans la maison du nabab, voitures, chevaux, valets, était à leurs ordres. Charmants cavaliers comme ils l'étaient,

distingués, spirituels, élégants, et riches par la grâce du hasard, ils faisaient, en vérité, figure dans le monde.

Au commencement, et d'un commun accord, ils s'étaient promis de mettre à exécution ce cher dessein qu'ils avaient fait un soir dans le jardin de Penhoël : thésauriser, thésauriser comme des avares, pour revenir bien vite en Bretagne, où les attendait le bonheur.

Etienne restait fidèle à son projet. Chaque somme que lui donnait le nabab était religieusement placée, et le jeune artiste tressaillait d'aise en voyant s'augmenter rapidement son trésor : car c'était la dot de Diane, de Diane, qui était son rêve de toutes les heures, son amour unique et passionné.

Roger pensait bien, lui aussi, à Cyprienne; mais sait-on comment l'argent se dépense à Paris? La dot de Cyprienne était lente à venir.

Il aimait pourtant, le bon garçon!

Tandis qu'Etienne peignait des panneaux ou esquissait des cartons, Roger allait se promener. Quand il revenait et qu'Etienne le questionnait en frère, Roger ne faisait pas toujours confession générale.

Une chose cependant rapprochait les deux jeunes gens et les réunissait en une commune inquiétude : c'était l'absence de nouvelles de Bretagne, le silence complet et inexplicable des amis qu'ils avaient laissés derrière eux. Etienne avait écrit à Diane plusieurs fois; Roger avait écrit à Cyprienne et à madame : point de réponse.

Des lettres avaient été adressées au vieux Géraud, qui, de tout temps, avait témoigné à Etienne et à Roger une affection sincère : point de réponse encore.

Les semaines s'étaient écoulées : on attendait toujours.

En désespoir de cause, Etienne avait écrit à un de ses confrères dont la famille habitait les environs de Redon; et il comptait les heures en attendant la réponse, qui, cette fois, ne pouvait pas lui manquer.

Au jour où nous sommes arrivés, la réponse n'était point encore venue. Etienne cependant faisait trêve à son inquiétude, parce que c'était grande fête à l'hôtel du nabab, et qu'un visage triste n'eût point été de saison.

Au dehors, dans ces ruelles à peines habitées qui montaient alors vers les terrains vagues de Beaujon, rien ne transpirait. La cour, plantée d'arbres touffus, masquait entièrement l'hôtel illuminé; mais dès qu'on avait dépassé le petit jardin anglais situé devant la maison, le perron apparaissait chargé de fleurs, et l'œil plongeait, à travers le vestibule, dans les galeries éblouissantes.

M. Jones savait faire les choses.

Il était environ huit heures du soir, et deux tables, servies

dans deux salles séparées par une galerie, allaient recevoir leurs convives.

Ce double festin était une idée de Montalt, qui en avait souvent de bizarres.

Une autre idée, qui lui appartenait encore, avait été de donner à sa fête une physionomie asiatique. Ceci non point à la rigueur : car les mets qui couvraient les tables étaient tous français, et un bal encore plus français allait suivre le repas.

Nous parlons surtout du coup d'œil. Les salles étaient tendues à l'indienne, et l'on voyait partout, le long des corridors, des gens portant le riche costume des cipayes, et dont l'emploi devait consister tout simplement à servir des rafraîchissements durant le bal.

Ces gens, il faut le dire, avec leurs tuniques brodées d'or, contribuaient merveilleusement à rendre plus brillant l'aspect des salles. C'était un complément aux merveilleuses décorations qui transformaient ce château Louis XV en un palais des *Mille et une Nuits.*

Au premier rang de ces fiers cipayes, empruntés par l'habile majordome à quelque administration chargée de fournir des comparses aux théâtres, on distinguait une face maigre et jaune : front étroit, cheveux plats, mâchoires énormes. Malgré l'effet du déguisement, nous n'eussions pu manquer de nous arrêter devant ce visage-là, comme on fait à la vue d'une ancienne connaissance.

Cet honnête cipaye semblait être un peu le caporal de la troupe. Au moment où les convives au complet allaient prendre place, le cipaye s'approcha mystérieusement du majordome.

Nous rapportons les quelques paroles échangées entre eux, parce qu'elles ne furent pas sans influence sur les événements de notre histoire.

— *Messié Chônes*, dit le cipaye, qui n'était autre que notre ami Graff, le soldat professeur, *lé badron gonnaît tonc messié Pipândre?*

— Qui appelles-tu monsieur Pipandre? demanda le majordome.

— *Ce grand sec, messié Chônes, qué ché lui ai mis ses babiottes auchurthui...*

— Après?

— *Eh pien! c'est qu'il est pâron, comme ché suis, moi, maréjal dé Franze, messié Chônes.*

Explication s'ensuivit, pendant laquelle l'honnête Graff montra successivement de l'œil le baron de Bibandier, le comte de Manteïra et le chevalier de Las Mastas, qui étaient là tous trois en costume d'apparat.

Graff sembla désigner le chevalier comme étant le chef de la bande.

Puis il ajouta :

— *Mauvaises bradigues, messié Chônes!*

Le majordome passa derrière le rang des convives et alla jusqu'à Montalt, qui prenait sa chaise pour s'asseoir. Il lui dit quelques mots à l'oreille. Montalt jeta un rapide coup d'œil sur nos trois gentilshommes disséminés parmi les convives.

Graff avait regagné le groupe des cipayes en grommelant :

— *Ça fus apprentra, messié les trôles, à bayer vos tettes en monnaie de sinche.*

La place de Robert était marquée à quelque distance du nabab. Celui-ci dit à son majordome, de manière à être entendu par Robert :

— Monsieur Jones, veuillez demander à M. le chevalier de Las Matas s'il veut me faire l'honneur de se placer auprès de moi.

La figure de Robert rayonna; il échangea un regard furtif avec ses compagnons.

Blaise et Bibandier se dirent : Ça va marcher!

Et dès que M. Jones eut fait sa commission, on vit le chevalier de Las Matas le suivre et s'asseoir d'un visage souriant auprès de Berry-Montalt.

II

LE DESSERT

Le nabab traitait magnifiquement. Il avait pour chef un de ces hommes choisis qui portent notre glorieux nom français jusqu'au fin fond des cuisines russes, anglaises et autrichiennes. Son repas était au-dessus de toute description, et la plume de faisan des poètes culinaires qui continuent Antonin Carême se fût émoussée devant tant de splendeurs.

Par exemple, il faut bien l'avouer, les convives assis autour de cette table éblouissante étaient un peu mêlés. Nous parlons seulement de la première table : car il y en avait deux; et la seconde, réservée aux dames, n'était pas mêlée du tout.

Dans ce monde errant et surabondamment titré qui se groupe autour d'une maison de jeu dès qu'une maison de jeu s'ouvre, il est vraiment bien difficile de distinguer l'aventurier du grand seigneur. En effet, l'aventurier se frotte si aisément au gentilhomme, et le gentilhomme si fatalement à l'aventurier, qu'ils déteignent l'un sur l'autre, — si bien que tel vrai marquis, possédant un nombre rond de quartiers sincères, vous fait l'effet d'un aigrefin, tandis que tel bachelier ès tours d'adresse, cachant soigneusement ses diplômes, vous miroite à l'œil comme le plus pailleté des marquis.

Il y a longtemps que la mode française est à l'anglomanie. Montalt, avec ses millions, sa romanesque histoire où il n'y avait pas un seul mensonge, sa grande mine et la haute distinction de sa personne, n'aurait eu qu'à se laisser faire pour devenir le lion des salons aristocratiques.

On eût abaissé à plaisir les raides barrières de l'étiquette devant ses fantaisies, et, de par l'audace même de ses caprices, il eût conquis le royaume de la mode.

Mais il n'en voulait pas. Il lui plaisait d'attirer le faubourg Saint-Germain et de ne point lui rendre sa visite.

Il lui plaisait d'amuser tout ce monde orgueilleux, mais en l'humiliant à sa manière.

Chez lui le plaisir ne s'arrêtait jamais avant d'atteindre aux folles nuances de l'orgie : on le savait. Il se divertissait à voir les puritains passer le seuil de son enfer.

Autour de la table de Berry-Montalt, il y avait assurément de vrais grands seigneurs; mais on y voyait aussi, à part même nos gentilshommes de l'hôtel des Quatre-Parties-du-Monde, un nombre asez notables de chevaliers d'industrie. Les uns et les autres, du reste, s'emboîtaient passablement et formaient un très noble ensemble.

On y voyait là la fine fleur de trois ou quatre aristocraties et la crème de cinq ou six tripots.

Le cercle des Etrangers surtout, alors dans toute sa gloire, fournissait un contingent remarquable. Tous les pays du globe étaient représentés. Les plus minces convives se nommaient pour le moins M. le chevalier. Il y avait des quantités de comtes, trois marquis et un duc.

C'était merveille de voir l'élégante et spirituelle courtoisie qui se dépensait autour de la table. Montalt donnait le ton, et il était en veine de charmantes saillies. Ce qu'il y avait d'alliage dans cette noble réunion disparaissait vraiment sous l'or pur.

D'ailleurs, les *grecs* de 1820, bien que cette appellation antique

ne fût pas encore retrouvée, valaient nos grecs de 1866. Ce genre est évidemment d'élite, et donne à ses adeptes un vernis inappréciable.

Entre les plus élégants, M. le chevalier de Las Matas se faisait remarquer; il méritait à tous égards l'honneur que lui avait fait milord en le plaçant auprès de lui. Nos deux autres gentilshommes ne brillaient pas à beaucoup près autant, mais le Portugal et l'Allemagne sont des pays où l'esprit de conversation ne croît pas en pleine terre. M. le comte de Manteïra et le baron de Bibander étaient, en somme, convenables : c'était tout ce qu'il fallait exiger d'eux.

En arrivant à l'hôtel du nabab, nos trois gentilshommes avaient eu une alerte assez vive. Ils n'avaient vu jusqu'alors Montalt qu'au cercle des Etrangers, et ignoraient entièrement la composition de son intérieur.

En entrant, ce soir, les premières figures aperçues par Bibandier. Blaise et Robert avaient été justement deux visages de connaissance, qu'ils ne s'attendaient certes point à trouver là : nous voulons parler d'Etienne et de Roger.

Les deux jeunes gens étaient aux côtés de Montalt, et faisaient avec lui les honneurs.

La surprise de nos trois gentilshommes fut si grande, qu'ils pensèrent se trahir au premier moment. Mais ils étaient bien déguisés : l'aplomb leur revint d'autant mieux qu'ils purent voir tout de suite qu'on ne les reconnaissait point.

Par le fait, Etienne et Roger étaient à cent lieues de songer à Robert de Blois, à Blaise, son domestique, ou même au pauvre fossoyeur Bibandier.

L'alerte était passée depuis longtemps. Le dîner marchait suivant les règles de l'art. Le sommelier de milord, personnage classique et nourri des traditions les plus respectables, dirigeait avec méthode et sang-froid son bataillon de porte-bouteilles; les vins étaient non seulement choisis, ce qui est beaucoup, mais selon le code de la gastronomie, ce qui est davantage.

On causait fort gaiement déjà. Le baron de Bibander, une fois la glace rompue, se prenait à baragouiner d'une si triomphante façon, que le bon Graff était tout fier de son élève.

Montalt avait des prévenances pour chacun, mais il donnait la principale part de son attention à M. le chevalier de Las Matas, qui l'entretenait avec une rare vivacité. Montalt lui répondait, lui souriait, et ne laissait jamais son verre vide.

Le moyen de ne pas boire quand on avait milord lui-même pour échanson! M. le chevalier, bonne tête pourtant, était déjà un peu lancé au commencement du second service.

Mais cela ne tirait point à conséquence, attendu que les trois quarts des convives marchaient en avant de lui.

Dans la galerie voisine, un brillant orchestre exécutait tantôt

des airs à la mode, tantôt des mélodies indiennes. La musique enivrait autant que le vin.

Cependant les têtes commençaient à s'exalter. Le dessert, symétriquement aligné, avait subi l'attaque générale et couvrait la table de ses plats en désordre. Trente conversations se croisaient vives et décousues. C'était le moment pour le nabab de varier les plaisirs de ses hôtes.

Il se leva de table, et la foule des convives le suivit dans le jardin, où les attendait un nouveau spectacle.

Dans ce jardin couvert et échauffé par des tuyaux invisibles, régnait une atmosphère tiède, qu'embaumaient les senteurs des mille plantes renfermées; la lumière tombait à flots, reflétée par la toiture de verre et ruisselant de toutes parts sur ce paysage inouï.

Les jets d'eau s'élançaient en gerbes diamantées. Le long de chacune des colonnes qui soutenaient la brillante voûte, des guirlandes de fleurs s'enroulaient en festons et montaient jusqu'au faîte; sous les grands arbres au feuillage sombre et immobile, il y avait des recoins ténébreux où la nuit appelait, profonde et pleine de mystère.

Les buis centenaires prolongeaient leurs arcades noires, au travers desquelles on apercevait une longue perspective de feux; et, au milieu de ces clartés éblouissantes, apparaissaient çà et là ces dieux et ces déesses de marbre que nous a légués l'art antique.

Au premier plan du tableau, sur le velours des gazons, parmi les corbeilles fleuries, on voyait douze femmes, douze bayadères, drapées gracieusement dans leurs costumes étranges, tout étincelants de pierreries et d'or, et qui dansaient aux sons de l'orchestre des danses orientales.

L'orchestre, qui avait d'abord voilé ses accords lents et balancés, montait en un crescendo de plus en plus rapide. La danse suivait l'orchestre. On voyait les bayadères se mêler, se perdre, se reprendre, tourner sur elles-mêmes, en agitant leurs voiles, et former comme une chaîne vivante, dont les souples anneaux se nouaient et se dénouaient.

A mesure que le rythme devenait plus vif, une sorte de fièvre enthousiaste s'emparait d'elles. Les musiciens haletants pressaient la mesure, pressaient toujours.

Un instant encore on vit la troupe charmante précipiter ses pas avec frénésie; puis, tout à coup, l'orchestre se tut. Les danseuses avaient disparu comme un songe.

Pendant qu'Etienne et Roger se perdaient dans les méandres des allées embaumées, le nabab jouissait de son triomphe. Il se tourna enfin vers M. le chevalier de Las Matas, qui, depuis quelques minutes, prêchait dans le désert.

— Eh bien! milord, demanda ce dernier, que pensez-vous de mon idée?

Sa figure était pourpre, ses yeux brillaient outre mesure, mais ses paupières lourdes avaient ce battement impossible à réprimer qui annonce l'ivresse imminente : le nabab lui avait tant et si bien versé à boire!

Comme on fait aux approches de l'ivresse, il s'enfonçait de plus en plus dans son idée fixe, et mettait à convaincre Montalt une chaleur obstinée. Celui-ci le regarda en souriant.

— Je pense, monsieur le chevalier, répondit-il, que vous êtes un homme très entendu; mais je n'aime pas beaucoup ces affaires où il faut compter avec le hasard.

— On peut en essayer d'autres! s'écria vivement Robert : j'ai plus d'une corde à mon arc, et si vous vouliez, milord...

— Quoi? fit Montalt avec négligence.

— Vous êtes riche; mais vous avez des goûts de roi : quelle fortune serait assez grande pour satisfaire ces prodigalités incroyables?

Il montrait du geste le jardin, et semblait supputer mentalement les sommes énormes qu'il avait fallu jeter dans ces féeriques magnificences.

— Le fait est, dit Montalt simplement, que je mange mon capital, monsieur le chevalier.

— Je savais bien! Ah! milord, si vous vouliez me comprendre!

— Mais, monsieur le chevalier, je vous comprends parfaitement.

— En vérité? dit Robert, qui baissa les yeux; eh bien?

— Eh bien! répéta Montalt, je sens qu'avec un homme habile, on pourrait... Mais, monsieur le chevalier, notre connaissance date à peine de quelques semaines... et je ne sais pas encore...

— C'est vrai! interrompit Robert : vous ne m'avez jamais vu à l'œuvre.

— Vous comprenez qu'en ces sortes de choses, reprit Montalt, dont le sourire devint plus gracieux, ce n'est pas précisément sur la moralité d'un homme qu'on désirerait être fixé.

— J'entends bien : c'est sur son savoir-faire.

— Vous l'avez dit, monsieur le chevalier.

Robert se rapprocha de Montalt, et prit la hardiesse de s'appuyer familièrement à son bras.

— Que diriez-vous, poursuivit-il en baissant la voix, d'un pauvre garçon qui serait arrivé un beau jour, sans recommandation ni appui, dans un château où il ne connaissait âme qui vive, et qui, dans l'espace de trois ans, serait parvenu, au moyen de sa seule industrie, à mettre tout bonnement à la porte le maître du château, pour s'installer en son lieu et place?

— C'est très fort, répliqua Montalt.

— J'entends légalement, reprit Robert; ayant par devers lui, cet homme dont je vous parle, des actes de propriété en bonne et due forme!

— C'est encore plus fort!

Robert lui serra le bras.

— Auriez-vous le temps d'écouter une histoire? dit-il.

— Est-elle longue, votre histoire?

— Passablement; mais quand vous l'aurez entendue, vous aurez, mon cher lord, la mesure complète de mes capacités.

— C'est que le jeu s'engage, dit Montalt avec hésitation vraie ou feinte; — et je voudrais...

— Misère! s'écria le chevalier en le retenant de force, celui qui a fait vingt mille livres de rente avec néant, milord, peut faire des millliards avec la moitié seulement de votre fortune. Il faut que vous m'écoutiez!

Montalt jeta un regard de regret au tapis vert, qui s'entourait déjà de joueurs.

— Allons, dit-il, puisque vous le voulez, je suis à vos ordres.

Robert l'entraîna aussitôt vers l'un des massifs de verdure.

Tandis qu'ils traversaient le jardin, des couples de danseurs valsaient sur le gazon; d'autres franchissaient les hautes portes percées dans le feuillage sombre du buis, et poursuivaient le long des berceaux leur promenade enchantée.

La troupe bigarrée des cipayes circulait dans les bosquets, portant des sorbets et des glaces.

Blaise était au jeu. Le baron de Bibander papillonnait avec la danseuse de son choix, et se donnait des airs de don Juan adorables.

Robert et Montalt s'assirent l'un près de l'autre.

— Il y a trois ans de cela, dit Robert; nous étions deux. Je ne vois pas pourquoi je vous cacherais le nom de mon compagnon : c'était M. le comte de Monteïra...

— Ah! ah! fit le nabab, ce gros garçon de comte est-il donc aussi colosse d'habileté?

— Non pas! mais il vaut son prix. Vous allez voir. Nous avions été forcés de quitter Paris tous les deux pour des affaires... de famille. Nous nous dirigeâmes un peu à l'aventure, du côté de la Bretagne. En arrivant dans certaine ville de ce pays, nous avions, à nous deux, sept francs cinquantes centimes.

— Du vin! cria le nabab à un cipaye qui passait à portée.

En ce moment, il se passait, à l'insu de tous, un fait assez singulier, et pour lequel les familiers de l'hôtel n'auraient point trouvé d'explication.

Les douze danseuses que nous avons vues ouvrir le bal étaient officieusement enrôlées, et faisaient partie, tout comme les cipayes, de la mise en scène de la fête. C'était M. Smith qui leur avait fourni ces gracieux costumes de bayadères. Il y avait douze femmes déguisées ainsi, et il ne pouvait y en avoir davantage, car on eût mis tous les tailleurs parisiens au défi de livrer des costumes pareils.

Ces costumes, qui gardaient un cachet tout particulier d'exactitude, avaient été faits, sous la direction de M. Smith, dans la maison même.

Et pourtant, si quelqu'un eût songé à compter les bayadères, il en eût trouvé quatorze en ce moment, toutes rigoureusement semblables, sauf les nuances différentes de leurs ceintures de cachemire.

Il y en avait deux de trop : deux qui, sans doute, n'avaient point le droit d'assister à ces fêtes, et qui s'y étaient glissées en fraude, à la faveur du déguisement officiel.

Mais par quel moyen s'étaient-elles procuré ce déguisement? Un seul était, à la rigueur, admissible, quoique bien improbable. La surintendante des fêtes nocturnes de l'hôtel Montalt faisait faire toujours quelques costumes de rechange. Elle avait, dans une chambre voisine de son appartement, une sorte de magasin où se trouvaient rassemblés des déguisements de toute espèce. On s'était introduit dans cette chambre peut-être; on avait volé ces tuniques brodées d'or, ces ceintures flottantes et ces diadèmes de perles.

Quoi qu'il en soit, il n'eût point été malaisé, une fois la fraude éventée, de reconnaître les deux fraudeuses. C'étaient de toutes jeunes filles, accusées par leur embarras même et par la frayeur qui perçait dans leur maintien. Elles se tenaient au bas du perron, serrées l'une contre l'autre et jetant à la ronde leurs regards ébahis.

Cela dura quelques minutes. Puis elles échangèrent deux ou trois paroles rapides, et se séparèrent brusquement.

Leur parti semblait pris. Elles avaient mis de côté tout à coup cet air d'effroi qui aurait pu les trahir.

La première, qui portait en écharpe une ceinture de cachemire rouge à franges d'or, alla droit à la table de jeu où maître Blaise faisait merveilles.

La seconde, dont la ceinture était verte, se dirigea vers le noble baron de Bibander, à demi couché sur des coussins auprès d'un massif de fleurs, et qui prenait des poses de satrape.

Elles prononcèrent toutes deux quelques mots à l'oreille de nos deux gentilshommes.

L'effet fut assez remarquable.

M. le comte de Manteïra lassa échapper ses cartes et devint tout blême.

Le noble baron de Bibander se dressa en sursaut, raide comme un bâton.

Il regardait, bouche béante et avec une indicible surprise, la bayadère à la ceinture verte, qui s'assit tranquillement à ses côtés.

L'autre, la bayadère à la ceinture rouge, prit place à la table de jeu, auprès du comte de Manteïra stupéfait.

III

QUATRE BAYADÈRES

Les paroles prononcées par les deux jeunes femmes inconnues, à l'oreille du baron de Bibander et du comte de Manteïra, étaient pourtant bien simple. La ceinture rouge frangée d'or avait dit au comte :

— Bonjour, monsieur Blaise.

La ceinture verte avait dit au baron :

— Bonjour, monsieur Bibandier.

Et cela tout doucement, d'un ton amical et discret, où il n'y avait certes point de menace.

Le comte de Manteïra se retourna, et chercha d'abord à discerner sous le masque les troits de son interlocutrice. Mais impossible. Il ne pouvait voir qu'une taille élégante et de magnifiques cheveux châtains qui s'échappaient à profusion sous le diadème de perles de l'inconnue.

Le comte de Manteïra fit effort pour surmonter son trouble, et reprit ses cartes d'une main qui, malgré lui, tremblait.

— Ne faites pas attention à moi, monsieur Blaise, dit la ceinture rouge avec simplicité, et continuez votre partie. J'ai du loisir : j'attendrai.

Le comte n'avait pas le choix, et ne pouvait faire autrement que d'obéir. On l'observait; son trouble avait été remarqué; mais on trouvait à cette émotion une cause toute naturelle : la jeune femme semblait admirablement belle; c'était quelque bonne fortune qui tombait des nues à M. le comte.

La partie engagée était un écarté. Le comte avait quatre

points, et son adversaire n'en marquait pas un seul.

— Prenez garde! dit celui-ci : heureux en amour, malheureux au jeu, monsieur le comte. Nous allons piquer sur quatre.

Blaise écoutait à peine. Ses yeux, au lieu de suivre son jeu, cherchaient à pénétrer sous le masque de l'inconnue. Le partner marqua le roi et fit la vole. Le cercle des assistants se prit à rire. La ceinture rouge se pencha de nouveau à l'oreille de Manteïra.

— Monsieur Blaise, dit-elle, vous saviez jouer autrefois mieux que cela. Vous trichiez à l'office pendant que votre maître trichait au salon. Ne vous gênez pas à cause de moi. je vous en prie. Faites sauter la coupe.

— Voyez donc, disait-on dans le cercle, comme la main de Manteïra tremble, pendant que la petite bayadère lui chuchote des douceurs à l'oreille!

— Il y a de quoi vraiment!

— Je gagerais qu'elle est délicieusement jolie!

— Messieurs, le comte est un heureux mortel!

L'infortuné Blaise avait au front de grosses gouttes de sueur.

Pendant cela, il ne faut pas croire que le noble baron de Bibander fût sur un lit de roses. La ceinture verte avait la langue pour le moins aussi aiguë que celle de sa compagne. Mais le trouble de l'ancien uhlan ne ressemblait pas tout à fait à celui de Blaise; il avait l'air plus effrayé qu'intrigué : on eût dit qu'il savait à peu près à qui il avait affaire.

— Peste! monsieur Bibandier! disait la ceinture verte, nous avons laissé là-bas, je le vois bien, notre pauvre veste de futaine!

— Madame... balbutiait le baron, je ne vous comprends pas.

— Oh! que si fait, monsieur Bibandier! La preuve, c'est que vous oubliez de baragouiner en me parlant. Il fallait dire au moins : *Matâme, ché ne fus gombrends bas!*

— *Matâme!...* répéta machinalement le baron.

Et il ajouta en se tournant vers da danseuse :

— *Eine bedite intrigue dé chalusie!*

La ceinture verte éclata de rire.

— Bien dit, cette fois! s'écria-t-elle. C'est pourtant vrai que je me meurs de jalousie! Ah! monsieur le baron! vous savez comme les femmes se vengent. J'ai envie de dire à tout ce monde que vous êtes le fossoyeur du bourg de Glénac.

L'ancien uhlan se tournait et se retournait sur ses moelleux coussins, comme s'ils eussent été rembourrés d'aiguilles.

— Je ne vous connais pas, murmura-t-il. C'est-à-dire, *ché ne fus gonnais bas!*

La bayadère appuya sa jolie tête sur sa main, et se prit à le regarder fixement à travers les trous de son masque.

Le malheureux baron était à la torture.

— Ah çà! reprit la bayadère, nous avons donc fait un héritage? car les cinquante pièces de six livres n'auraient point suffi à nous poser sur ce bon pied dans le monde.

— Comte! s'écriait-on autour de la table, heureux au jeu, malheureux en amour! Vous avez perdu une belle partie : piqué sur quatre!

Blaise se leva. Il était très pâle et gardait un sourire contraint.

— J'ai bien des choses à vous demander, monsieur Blaise, dit la ceinture rouge en l'attirant hors du cercle des joueurs : et d'abord, où est l'Américain, comme vous l'appelez?

— Qui êtes-vous? murmura le comte d'un air accablé.

— L'Endormeur! je vous trouve bien curieux! Vous ne voulez pas me dire où est votre ancien maître?

— Ici.

— A merveille! Vous êtes au moins véridique; et vous avez raison, monsieur Blaise, car je ne suis pas en humeur de vous épargner!

— Mais qui êtes-vous, au nom du ciel?

— Vous qui avez été si longtemps en Bretagne, vous savez bien que les pauvres jeunes filles mortes avant le mariage reviennent sur terre parfois...

Blaise tressaillit. Il lui semblait que les yeux de la bayadère brûlaient, derrière son masque de velours, comme deux charbons ardents.

— Et vous savez bien, reprit-elle en donnant à sa voix des inflexions profondes, que Dieu renvoie parfois ici-bas les victimes pour dévoiler le crime des assassins.

Blaise n'interrogeait plus; mais il regardait toujours la jeune femme, attachée à son bras, et ses yeux peignaient le comble de la terreur.

— Je vois que vous vous souvenez! reprit la bayadère, et que je n'aurai pas besoin de vous rappeler la nuit de la Saint-Louis...

— C'est impossible! balbutiait Blaise, qui se croyait le jouet d'un cauchemar; impossible!

La ceinture rouge lui serra le bras.

— Ne mentez pas! dit-elle d'un ton impérieux. Blanche de Penhoël est-elle parmi ces femmes masquées?

— Non, répondit Blaise.

— Malheur à vous si vous me trompez!

— Je ne vous trompe pas.

— Et... reprit la jeune femme en hésitant, ces deux jeunes gens qui étaient avec vous à Penhoël?

— Quels jeunes gens?

— Le peintre... et le fils adoptif du maître.

— Etienne Moreau et Roger de Launoy?

Les yeux de la jeune femme se baissèrent, et Blaise profita de ce mouvement pour l'envelopper d'un regard perçant.

— Que sont-ils devenus? murmura-t-elle.

— Ils sont ici, répondit Blaise.

Ce fut la jeune fille qui tressaillit, cette fois.

Elle avait entraîné Blaise peu à peu jusqu'à un massif sombre et solitaire.

— Merci! dit-elle : vous m'avez appris tout ce que je voulais savoir. Maintenant, un mot encore. Ce mot, répétez-le à vos complices, monsieur Blaise, car il pourrait devenir votre arrêt. Vous avez envoyé aux pieds de Dieu celles qui étaient trop faibles pour vous combattre sur la terre. Elles sont fortes maintenant. Prenez garde! s'il arrivait malheur à l'Ange de Penhoël, que vous tenez en votre pouvoir, vous pourriez dire adieu à votre vie de méfaits et de crimes, monsieur Blaise! car il y a sur votre tête une main armée : la main de vos victimes, que vous ne pouvez pas tuer deux fois!

Blaise était tout tremblant, et néanmoins son être se révoltait énergiquement contre cette fantasmagorie impossible. Il avait, pour étayer son incrédulité, le bruit et la lumière de la fête. Ce n'était point le lieu d'une apparition.

Peut-être que si pareille vision s'était présentée à lui là-bas, en Bretagne, sous les murailles noires de la Tour-du-Cadet, le long des rives mélancoliques du marais de Glénac, peut-être fût-il tombé foudroyé.

Car, en ces lieux tristes et consacrés par les terreurs populaires, tout parle à l'âme un langage mystérieux et surnaturel.

Et puis le théâtre du meurtre eût été là, tout près!

Et cette jeune femme, qui connaissait les secrets de la nuit terrible, avait, en vérité, la taille et jusqu'à la voix de l'une des deux victimes...

Mais ici, sous ces clartés étincelantes, au beau milieu de ces joyeuses rumeurs, à cent lieues du gouffre où les deux pauvres filles avaient trouvé la mort, c'était déjà beaucoup que d'avoir donné quelques minutes au premier mouvement de la frayeur superstitieuse et irrésistible. Dès que la réflexion put venir, Blaise se sentit reprendre courage.

— Je ne sais pas qui vous êtes, madame, dit-il, et je ne vous cache pas que vous m'avez fait grand'peur; mais laissez là, croyez-moi, les choses de l'autre monde. Vous en savez assez pour nous tenir, voilà le fait, heureux pour vous ou malheureux, suivant que vous jouerez vos cartes. Quant à nous terrifier par des billevesées, cela peut réussir une fois, non pas deux.

Il s'interrompit et poussa un cri étouffé, un cri de détresse et d'horreur.

Tout en parlant, il s'était tourné vers la bayadère pour appuyer d'un coup d'œil ferme et rassuré la péroraison de son discours. La jeune femme était immobile et droite à son côté. Elle n'avait plus de masque sur le visage.

Blaise recula épouvanté, en se couvrant la figure de ses mains : il avait vu un fantôme...

Quand il rouvrit les yeux, la jeune femme avait disparu. Il se trouvait en face de Bibandier, pâle, l'œil hagard, l'air affolé.

— L'as-tu vue? demanda-t-il d'une voix étouffée.

— Que veux-tu, mon bonhomme? répliqua l'ancien uhlan, qui frissonnait de tous ses membres : le diable s'en mêle... on n'y peut rien.

— Tu l'as vue?

— Pardieu! si je l'ai vue! Il faut prévenir l'Américain.

— Où est-elle passée?

— L'enfer le sait.

Et l'ancien uhlan ajouta tout bas en levant les yeux au ciel :

— Ayez donc un bon cœur, et vous serez récompensé comme çà!

Le bal se montrait sous un aspect plus gracieux et tout plein de voluptueux repos. La danse faisait trêve; de tous les côtés du gazon, des couples amis portaient à leurs lèvres, pâles de fatigue, le cristal taillé des verres. Vous avez vu de ces tableaux représentant des fêtes antiques, des groupes souriants sous les grands arbres, des femmes couronnées de fleurs, et l'écume rose au bord de la coupe pleine.

C'était ainsi; c'était plus beau.

L'atmosphère tiède du jardin enivrait presque autant que les mille breuvages servis à profusion.

Pauvres souvenirs de Penhoël! où étiez-vous? Etienne et Roger n'étaient plus seuls : chacun avait sa danseuse, et le souvenir de Diane et de Cyprienne s'effaçait peu à peu dans leur cœur.

Roger était déjà vaincu; Etienne chancelait et se débattait encore, mais il y avait un symptôme terrible. Vers le milieu du bal, un domestique lui avait remis une lettre portant le timbre de Redon; et cette lettre, si chèrement attendue, Etienne l'avait serrée sans l'ouvrir!

Hélas! pauvres filles de Bretagne! Montalt était le plus fort. Quel noble triomphe! Il avait enfin réussi à tuer l'avenir de deux enfants inconnues.

Il restait toujours auprès de Robert, qui poursuivait son récit. Tandis que le nabab écoutait, sa belle figure gardait le calme de l'indifférence. Et pourtant il fallait bien que les faits racontés par Robert lui inspirassent un intérêt quelconque, car le temps ne lui pesait point trop; il ne songeait pas à quitter la place, bien que l'histoire se prolongeât outre mesure.

Robert et Montalt étaient arrivés à Paris presque en même temps. Le hasard les avait rapprochés tout de suite, au cercle des Etrangers. Robert venait là, escorté de ses deux acolytes et armé de toutes pièces contre les injustices du sort. Montalt, lui, cherchait à tuer le temps, à secouer cet ennui qui le prenait à la gorge au milieu de sa vie dorée.

Comme le nabab jouait gros jeu, comme il gardait un sang-froid pareil en perdant des sommes énormes ou en amoncelant devant lui des tas d'or, les nouvellistes du cercle firent en sorte de savoir bien vite quelle était sa position dans le monde. Robert flaira en lui une dupe de première qualité. Nous savons qu'il était au besoin homme d'excellente compagnie. Les avances qu'il risqua furent discrètes et convenables; on ne les repoussa point. Au bout d'un ou deux semaines, il put se croire parfaitement dans l'esprit du nabab : celui-ci l'accueillait à merveille et semblait faire grand cas de lui.

Néanmoins il y avait des nuances qu'un observateur aurait pu saisir. Montalt le tenait toujours un peu à distance. On eût dit parfois que, sans effort et d'un seul coup d'œil, il avait percé à jour toutes les habiletés de M. le chevalier de Las Matas, et que c'était là encore pour lui une manière de passer le temps, une sorte d'étude qu'il faisait tranquillement et à son aise.

Mais les observateurs se trompent souvent, à force d'écarquiller leurs yeux pour tout voir : peut-être n'y avait-il rien de cela chez Montalt. C'était un esprit paresseux, un cœur lassé. Une étude de ce genre n'aurait pu que fatiguer sa molle indolence.

Aussi M. le chevalier de Las Matas, qui était pourtant un homme prudent, n'avait jamais conçu la moindre inquiétude à ce sujet.

Ils étaient tous les deux sous un berceau, assis bien confortablement devant un flacon de johannisberg. Montalt versait; Robert buvait pour soutenir sa verve. Il avait déjà raconté, sans prononcer encore un nom, son arrivée à Penhoël.

— Voilà quel fut mon début, milord, dit-il en s'interrompant; comment le trouvez-vous?

— Très joli, monsieur le chevalier : ces faux bandits, cet orage épouvantable, cette inondation au milieu de la nuit, enfin l'intérieur de cette famille patriarcale... Vous êtes un conteur très spirituel!

— Je suis un historien, milord. Tout ce que je vous ai dit est de la plus grande exactitude : l'Ange, les deux sœurs habillées en paysannes, le vieil oncle, l'aubergiste, le sorcier, je n'ai rien inventé!

Le nabab s'arrangea sur ses coussins.

— Continuez, dit-il.

— Dès ce soir-là, reprit Robert, tout fut toisé. Je vis qu'il y avait là les éléments d'une magnifique affaire : un homme simple, faible, un peu brutal; une femme qui avait un secret, et tout près de là un ennemi héréditaire, puissamment riche, et qui devenait pour nous un allié naturel.

Les yeux de Montalt se fermèrent à demi.

Robert poursuivit, racontant, comme un poète guerrier eût chanté lui-même ses propres exploits, les ténébreuses machina-

tions qui avaient occupé les premiers temps de son séjour à Penhoël. Il montrait avec complaisance les progrès de ce poison moral versé goutte à goutte au malheureux René : le jeu, l'ivresse, la jalousie enfin, cette massue qui avait achevé l'œuvre du poison.

A mesure que l'histoire avançait, il semblait qu'il y eût deux hommes en Montalt : l'un dont le cœur et l'esprit sommeillaient à la fois, l'autre qui suivait avec une attention concentrée chaque phrase du récit de Robert.

Robert était à cent lieues de se douter qu'il eût provoqué cette curiosité avide. Son regard interrogeait bien souvent le visage du nabab, et il maudissait cette froideur que rien ne pouvait émouvoir.

Il y eut surtout un instant où son amour-propre de conteur fut piqué vivement : c'était à l'endroit le plus dramatique, à l'endroit où madame entrait en scène, poursuivie par cette fatalité tragique qui pesait sur la famille depuis trois ans.

Le nabab se redressa tout à coup; ses yeux s'ouvrirent tout grands, mais ce ne fut point pour regarder Robert.

Quelque chose de plus intéressant attirait l'attention de milord.

Le nabab s'accouda sur la table pour mieux voir. Il y avait un imbroglio, une petite comédie de genre, dont le nœud lui échappait.

Derrière Etienne, Roger et leurs compagnes, deux femmes se glissaient d'arbre en arbre; deux femmes jalouses, il n'y avait pas à s'y méprendre.

Que voulait dire cela? C'étaient deux bayadères aussi, comme celles qui s'appuyaient sur les bras de nos deux jeunes gens.

Nos deux couples passèrent pour s'enfoncer plus avant sous les arbres : les deux inconnues passèrent également.

Montalt, tout entier à ses observations, ne s'était point aperçu que le chevalier de Las Matas avait suspendu son récit un instant.

Robert avait eu, en effet, lui ausi, sa distraction. Pendant que le nabab s'accoudait sur la table, derrière sa tête penchée, deux figures étaient apparues à Robert : ces deux figures, toutes pâles et bouleversées, appartenaient à nos deux gentilshommes, qui, depuis quelques minutes déjà, s'efforçaient en vain d'attirer son attention.

Blaise toussait discrètement, et Bibandier exécutait, à l'aide de ses grands bras, une série de signaux télégraphiques.

Dès qu'ils virent que Robert les apercevait, ils l'appelèrent du geste en se reculant dans l'ombre. Mais Robert n'avait garde de quitter son poste.

Comme Etienne et Roger avaient disparu derrière les arbres, le nabab se reprit à écouter le récit de Robert.

C'était grand dommage que son œil ne pût percer en ce

moment les charmilles qui étaient entre lui et les deux jeunes couples : l'imbroglio se nouait en effet de ce côté; la petite comédie prenait tournure.

Etienne et Roger avaient maintenant chacun deux compagnes au lieu d'une.

Deux bayadères, dont l'une, portant une ceinture rouge frangée d'or, avait pris sans façon le bras d'Etienne, tandis que l'autre, qui avait une ceinture verte, appuyait sa petite main au bras de Roger.

— Et Cyprienne? murmura la ceinture verte à l'oreille du secrétaire.

— Et Diane? dit la ceinture rouge au peintre.

L'obscurité qui régnait sous les arbres cacha la pâleur subite des deux jeunes gens. Mais les deux compagnes d'Etienne et de Roger n'en ressentirent pas moins le contre-coup de ces paroles, car leurs cavaliers tressaillirent brusquement.

— Qu'y a-t-il donc? demandèrent-elle. Est-ce que décidément vous ne pouvez vous débarrasser de cela?

Etienne et Roger gardaient le silence.

— Il n'y a pourtant que deux mois! dit la ceinture rouge d'une voix basse et lente : deux mois suffisent-ils pour oublier?

— Vous la trompiez donc, murmura la ceinture verte d'un accent si triste que Roger en avait le cœur serré, quand vous lui disiez là-bas, dans la grande allée de châtaigniers qui borde le marais : Je n'aimerai jamais que vous, et je vous aimerai toujours.

Les deux jeunes gens étaient convaincus tous les deux que c'était une mystification préparée par le nabab lui-même : Montalt aimait tant à se jouer de leurs souvenirs!

Mais le jeu leur était cruel, et cette plainte qui leur arrivait au moment même où ils oubliaient un instant le passé, sonnait à leur cœur comme un reproche amer.

Il était dans le caractère de Roger d'essayer au moins un peu de fanfaronade.

— Fi! ma chère! s'écria-il en tâchant de prendre un air dégagé, ce sont là des histoires vieilles comme le déluge!

Il sentit trembler les mains de la femme inconnue qui s'appuyait à son bras.

— Etienne! murmura la ceinture rouge, Dieu vous bénira pour n'avoir point parlé comme votre ami. Bien des malheurs sont tombés sur le manoir, et vous les ignorez sans doute. Faites éloigner ces femmes, et je vais vous dire ce que sont devenus ceux que vous aimiez autrefois.

Etienne, dont la tête s'inclinait pensive, se releva brusquement, comme un homme qui s'éveille.

— Vous jouez avec des choses bien graves, madame! dit-il en s'adressant à l'inconnue, qu'il repoussa doucement; mais je

ne vous en veux point, car vous ignorez sans doute le mal que vous me faites.

— Quant à vous, mademoiselle, reprit Etienne, qui salua sa jolie danseuse avec une froideur polie, veuillez m'excuser si je vous quitte. Vous auriez désormais en moi un triste compagnon de plaisir... car on vient de me rappeler, par moquerie, ce qu'un homme d'honneur devrait n'oublier jamais!

Il s'éloigna, laissant sa compagne surprise et encore plus désappointée.

— Et vous? dit tout bas la ceinture verte, qui était restée auprès de Roger.

Celui-ci hésita un instant, puis il imita son camarade.

Les deux danseuses restèrent un moment interdites, puis revinrent au bal pleines de dépit et sans prononcer un mot.

A quelques pas de là Etienne et Roger s'étaient arrêtés. Etienne semblait absorbé par sa rêverie triste; Roger chantonnait entre ses dents et cassait les branches des lilas, qui n'en pouvaient mais de sa mésaventure. Ce fut le jeune peintre qui rompit le silence

— Elles ont parlé de malheur! pensa-t-il tout haut.

— Est-ce que tu fais attention à ces sornettes? grommela Roger, sans prendre la peine de cacher sa détestable humeur.

— Je ne sais, répondit Etienne, j'ai comme un pressentiment.

— Peuh! siffla le secrétaire.

Etienne poursuivit :

— Le masque change la voix... et ce brillant costume est bien loin des chères petites robes qu'elles portaient à Penhoël.

Roger fit une moue dédaigneuse.

— S'il était possible de croire!... murmura le jeune peintre.

— A la bonne heure! s'écria Roger, te voilà parti! Du diable si l'on peut prévoir où nous allons aller sur cette route-là!... Mais, mon pauvre garçon, elles sont toutes deux au manoir bien tranquillement. Et Diane ne pense pas plus à toi que Cyprienne à moi, je te le garantis!

— Des malheurs! répéta Etienne : c'est que le malheur menaçait, en effet, quand nous sommes partis de Bretagne!

— Bah! fit Roger, qui se vengeait à force de scepticisme de l'effort vertueux qu'il venait de faire, on n'a mangé personne!

Etienne poursuivait sans l'écouter :

— Si cette voix qui est venue nous éveiller au milieu de notre rêve, était un écho de leurs voix!

— Tudieu! à cent lieues de distance! voilà un troubadour d'écho!

— Pauvres enfants! si elles croyaient que nous les avons oubliées!

Etienne et Roger étaient à l'endroit le plus sombre du jardin, et cependant une simple charmille les séparait du bal, qui se ranimait plus joyeux, après quelques instants de repos. Roger

prit le bras d'Etienne pour l'entraîner vers la fête. Ils retournèrent ensemble. Les deux inconnues étaient là derrière eux.

— Elles ne croient plus rien! dit celle qui portait une ceinture rouge, en répondant aux derniers mots du peintre : ignorez-vous donc ce qui s'est passé au manoir?

Etienne garda le silence, partagé entre l'impression produite sur lui par ces paroles, et l'idée qu'il gardait que tout cela était une comédie. Roger murmura entre ses dents :

— Je sais une chose, moi! c'est qu'on a pas daigné répondre à mes lettres... et que, s'il s'agit d'oubli, ce n'est pas moi qui ai commencé! Mais milord me paiera cette mascarade!

— Vous ne répondez pas! reprit la ceinture rouge, dont la voix inconnue éveillait pourtant, au fond du cœur d'Etienne, une émotion étrange. N'avez-vous rien appris, vraiment, de cette funeste histoire? Je vais donc vous la dire, moi. Tous ceux que vous avez connus autrefois au manoir, le maître, madame, — que vous aimiez tant, M. Roger de Launoy! — le pauvre oncle Jean...

— Eh bien? dit Etienne avec une nerveuse impatience.

— On les a chassés! ils se meurent de misère et de faim, eux qui étaient si charitables!

Roger, malgré son parti pris de ne rien croire, ne put retenir une exclamation d'étonnement. Etienne ne raisonnait plus. Que ce fût ou non une scène préparée par le nabab, ses souvenirs, violemment évoqués, envahissaient son cœur. Il croyait.

— Tout ce que nous avons est à eux! s'écria-t-il : où les trouver?

D'un mouvement involontaire, il avait saisi la main de l'inconnue, qui était froide. La ceinture verte n'avait point parlé encore. Ce fut elle qui répondit. Sa voix sèche et irritée semblait aller à l'adresse de Roger.

— On n'a pas besoin de vous, dit-elle. Ceux qui n'ont point abandonné madame et son mari à l'heure de la détresse se chargeront de les secourir.

— Ce n'est pas tout encore, reprit l'autre jeune fille : Blanche, celle que vous appeliez l'Ange, des misérables l'ont enlevée à sa mère!

— Nous voilà prêts à faire tout ce qui est possible pour la retrouver! dit Etienne.

— D'autres se chargeront encore de ce soin, répliqua la ceinture verte. On n'a pas besoin de vous!

— Mais, reprit Etienne en hésitant, vous ne nous parlez plus de celles... que nous aimons?

Les deux inconnues gardèrent le silence. Elles étaient immobiles, dans l'ombre du berceau, et se tenaient par la main.

Roger s'était rapproché.

— Je vous en prie, dit Etienne, nous aurions pu chercher

à savoir qui vous êtes, et nous ne l'avons pas fait. Je vous en prie, donnez-nous des nouvelles de Diane et de Cyprienne.

— Diane est morte, répondit la ceinture rouge à voix basse.

Et la ceinture verte ajouta de même :

— Cyprienne est morte.

Les deux jeunes gens demeurèrent anéantis. En ce premier moment d'angoisse, toute idée de supercherie s'évanouissait. Ce fut seulement au bout de quelques secondes que Roger s'écria, tremblant d'indignation :

— Tout cela n'est que mensonges odieux! Etienne, viens! laissons ces femmes!

Il voulut entraîner le peintre, mais celui-ci résista.

— Qui que vous soyez, dit-il d'une voix brisée par l'émotion, ayez pitié de nous, au nom de Dieu! Si vous êtes venues vers nous, par ordre de Berry-Montalt, pour railler un amour qui est notre espoir et qui est notre vie, soyez pardonnées! Mais, en grâce, dites-nous, oh! dites-nous bien vite que tout cela n'est qu'une comédie.

— Diane est morte! répéta la ceinture rouge.

— Cyprienne est morte! dit l'autre jeune fille.

Mais leurs voix avaient changé d'accent.

Elles tremblaient.

Roger se couvrit le visage, et des larmes jaillirent entre ses doigts.

— Oh! Cyprienne! Cyprienne! murmura-t-il parmi ses sanglots.

Etienne était immobile et glacé comme une statue.

— Elles sont mortes, reprit la ceinture rouge, assassinées.

Etienne fit un pas en arrière, et sa poitrine rendit une sorte de rugissement.

— Assassinées par un homme qui danse à cette belle fête! acheva la jeune fille.

— Son nom! s'écrièrent à la fois Etienne et Roger.

Puis Roger ajouta, se reprenant malgré lui à l'espoir :

— Mais c'est impossible, mon Dieu! nous l'aurions su!

— Elles vous aimaient, prononça lentement la ceinture rouge : puisque vous dites leur avoir écrit, si elles n'ont point répondu à vos lettres, il faut bien qu'elles soient mortes!

— Une lettre! s'écria Etienne, que ce mot sembla ranimer tout à coup; j'ai une lettre! ah! nous allons savoir!

Il fouilla vivement dans la poche de son habit, en retira un message portant le timbre de Redon. La lettre était du confrère d'Etienne, et confirmait tout ce que les deux jeunes gens venaient d'apprendre. Pontalès était maître du manoir; les Penhoël, dépouillés, erraient, on ne savait où, les deux jeunes filles de l'oncle Jean, pauvres Belles de nuit, disait l'artiste breton en faisant allusion à la légende de Bretagne, avaient été enterrées dans le cimetière de Glénac.

Roger pleurait comme un enfant; Etienne, les yeux secs et le visage livide, se retourna précipitamment vers les deux inconnues.

Sous le berceau touffu, à la même place où étaient restées les deux jeunes filles, il n'y avait plus personne.

Roger et lui appelèrent. — Point de réponse.

Seulement, comme ils se laissaient choir sur le gazon, épuisés et l'âme navrée, une voix vint jusqu'à leurs oreilles, voix mélancolique et douce, qui sonna comme l'écho d'une plainte lointaine, parmi les gais accords de l'orchestre.

Cette voix disait ces mots : Belles de nuit.

IV

UNE BONNE HISTOIRE

... — Mais vous ne buvez pas, monsieur le chevalier! disait Montalt en décoiffant un troisième flacon de vin du Rhin.

Robert tendit son verre; ses joues étaient pourpres et son regard s'alourdissait.

— Ah çà, murmura-t-il en clignant de l'œil avec mystère, je ne voulais pas en dire si long! mais je sais bien à qui je m'adresse, et du diable si vous n'aimerez pas mieux faire des affaires avec moi que de me trahir!

— Vous trahir? Fi donc!

— Et puis, quand vous le voudriez, vous ne savez ni les noms ni les adresses, mon cher lord! Et de Rennes jusqu'à Brest, il y a plus d'un manoir rococo et plus d'une famille assommante. Allez donc mettre la main justement sur mon brutal! Ah! mais... où en étais-je?

Montalt souriait paisiblement.

— Vous en étiez, répondit-il, à cette lettre que vous enlevâtes à madame avec une adresse si consommée...

Robert remercia d'un grave signe de tête, et porta son verre à ses lèvres.

En ce moment où il ne pouvait observer le nabab, la physionomie de celui-ci eut comme un voile de tristesse. Cela dura bien peu : car, lorsque Robert posa son verre vide sur la table, Montalt avait repris son sourire placide et légèrement ennuyé.

— Peste! dit Robert, je crois que j'ai un succès. L'histoire vous amuse donc, puisque vous vous rappelez comme cela les détails?

— Jamais histoire ne m'a mieux diverti, répliqua Montalt avec ce ton de politesse froide que prennent les auditeurs résignés.

— Vous n'êtes pas dégoûté, mon cher lord! Et pourtant Dieu sait que je passe d'excellentes aventures! C'est votre faute. Vous nous avez traités royalement, et, nous autres Espagnols, nous avons la tête facile à échauffer. Nous disons donc que j'en étais à la lettre... Mais, bah! bien avant ce temps-là j'avais le secret de la pauvre femme. Si vous saviez comme ces bonnes gens sont spécialement créés et mis au monde pour être trompés! — Une idée, milord! Voulez-vous que notre première affaire se fasse en Bretagne?

— Je me suis laissé dire que vous détestez la Bretagne.

— Raison de plus pour y faire des affaires.

— Ah! diable! s'écria Robert : voilà un mot, ma parole! Il n'est pas fort, mais pour un Anglais... Vous êtes chez vous, ne vous gênez pas! — Comprenez-vous la position? La fortune de notre homme était déjà entamée assez passablement; et Capulet, le fameux ennemi héréditaire, avait déposé chez maître la Chicane de bons petits actes qui nous constituaient, de compte à demi, propriétaires de la moitié des biens de Montaigu...

Robert, qui était un drôle quelque peu lettré, avait trouvé pour Pontalès et Penhoël ces deux pseudonymes romantiques.

Mais, poursuivit-il, nous avions madame Montaigu, la mère de l'Ange, qui, malgré mes habiletés, ne laissait pas d'exercer sur son mari une dangereuse influence. Madame Montaigu est encore une belle femme, morbleu! et, si j'avais eu le temps, je me serais fait aimer d'elle, sans trop de répugnance, pour arranger la chose tout d'un coup. Mais, en définitive, c'eût été payer bien cher quelques mille francs de rentes. Je vous prie de croire milord, que je ne me prodigue pas comme cela!

Montalt ne sourcilla pas. Pourtant, un regard plus perçant que celui de Robert eût distingué peut-être, à travers cette enveloppe de tranquillité impassible, un signe de malaise bientôt réprimé.

Mais Robert n'avait garde; il suivait laborieusement les fils

de son récit, et c'était tout au plus s'il parvenait à ne point s'y perdre : car le nabab lui versait toujours à boire, et l'ivresse venait grand train.

— Vous ai-je parlé de l'autre? demanda-t-il en s'interrompant brusquement; oui, j'ai dû vous toucher quelques mots déjà de l'oncle d'Amérique : une autre variété de fossile, qui est, dit-on, puissamment riche, et dont j'espère bien hériter quelque jour.

— Vous êtes un homme admirable! dit le nabab.

— Merci bien! Je vous parle de l'oncle d'Amérique, parce que la lettre lui était adressée.

Un imperceptible tressaillement agita la face de Montalt qui baissa les yeux, comme s'il eût craint, cette fois, de croiser son regard avec celui de Robert.

— Quel crime innocent, mon cher lord! s'écria ce dernier, et que de tonneaux de larmes, pourtant, versées à l'occasion de ce crime comme en n'en fait plus! Vous diriez une page mouillée des pleurs de trois cents femmes, et arrachée à un roman puéril et honnête de ce bon monsieur Ducray-Duminil!

Il s'interrompit pour rire de tout son cœur. Il était ivre.

— Ah! ah! ah! continua-t-il en se tenant les côtes; n'est-ce pas que c'est drôle? Et du drame, corbleu! dans ce paradis terrestre! Eve aimée par les deux frères! l'aînée qui la cède au cadet! — en voilà un présent!... — et le cadet épousant Eve!... Un verre de quelque chose, s'il vous plaît!... Et l'aîné, partant pour la Syrie, toujours avec des larmes dans les yeux! Vivent les larmes! A votre santé, milord!

Oh! oh! qu'y avait-il donc dans ce vin?... Vous devinez ce que contenait la lettre, j'en suis sûr... Madame Montaigu disait dans un style à fendre l'âme :

Pourquoi m'as-tu abandonnée? pourquoi ton frère m'a-t-il épousée? pourquoi? pourquoi? pourquoi?

Et je souffre! et je suis bien malheureuse! Et des larmes encore, des fleuves entiers de larmes!... Un peu à boire : pas des larmes.

La ligne bleuâtre qui était sous les yeux de Montalt, semblait se creuser et prendre une teinte plus foncée. Par intervalles, un mouvement convulsif agitait sa lèvre;

Il n'avait rien à cacher, sans doute, sinon son dégoût pour la barbare gaieté de ce bourreau qui raillait impitoyablement ses victimes. Et pourtant, derrière cet obstiné sourire, ce n'était pas seulement la fatigue et la répugnance que l'on voyait percer. Il y avait plus. On aurait cru parfois deviner de l'angoisse; — parfois, la tempête terrible, toute prête à éclater.

Robert ne voyait rien de tout cela. Et peut-être était-ce tout simplement le jeu de la lumière lointaine qui venait glissant à travers le feuillage, écrire de capricieuses pensées sur le visage immobile de Montalt.

— Bref, reprit Robert, la lettre était compromettante, comme tout ce qui tombe de la plume naïve de la vertu. Il y en avait dix fois plus qu'il ne fallait pour monter la tête de mon brutal; d'autant mieux que ledit buveur d'eau-de-vie avait reçu de son côté un message.

Une lettre du frère aîné, qui ne pouvait pas se tenir en paix dans son exil, et qui envoyait par la poste un volume de pathos.

Ma foi, milord, je donnerais vingt louis pour avoir dans ma poche ces deux morceaux d'éloquence. Nous les lirions ensemble, et cela vous réjouirait, j'en suis sûr.

— D'après ce que vous m'en dites, monsieur le chevalier, répliqua Montalt, dont la voix était ferme, cela devait être curieux, en effet.

— Vous ne vous figurez pas! Je me procurai aussi cette seconde lettre, pensant bien qu'à l'occasion ce larcin retomberait tout naturellement sur madame, car Montaigu ne la lui avait jamais montrée.

— Ah! fit le nabab involontairement.

Robert le regarda.

— Ma parole! s'écria-t-il, c'est un plaisir que de vous conter des histoires! Vous n'êtes pas excessivement impressionnable, milord... mais au moins vous écoutez, et c'est flatteur.

Une fois les deux lettres dans mon portefeuille, la chère dame n'avait plus un mot à dire. Je la tenais! au moindre signe de révolte, je faisais le geste de mettre la main à ma poche... et tout aussitôt elle courbait la tête, comme si j'avais eu un talisman à lui montrer.

Aussi tout alla comme sur des roulettes. Montaigu vendait, vendait... Capulet achetait, achetait! si bien qu'un beau jour Montaigu n'eut plus à vendre que l'héritage de son frère absent.

Il fallait pour cela une procuration.

M. de la Chicane, cet honnête homme de loi qui est déjà de votre connaissance, lui fournit un moyen tout simple pour sortir d'embarras.

« Imitez la signature de votre frère... » lui dit-il.

Montaigu ne fit point trop le difficile. Un soir que sa bouteille d'eau-de-vie s'était vidée plus lestement que de coutume, il fit un premier faux. Les autres vinrent sans effort ni douleur.

Il faut vous dire que ce pauvre diable de Montaigu avait bien de la répugnance à mener ce métier-là; mais, outre que nous ne laissions jamais un louis dans sa caisse, il croyait se venger ainsi de son coquin de frère.

Car je l'avais endoctriné admirablement. Le frère, après avoir fait la sottise de s'en aller, avait fait la sottise de revenir, un beau jour, bayer aux corneilles sous les murailles du manoir.

La date de cette romanesque visite correspondait justement

avec la naissance de l'Ange. Comme bien vous le pensez, je n'étais pas homme à négliger cette coïncidence.

— Je m'en fie à vous! dit Montalt, au front duquel brillaient quelques gouttes de sueur, amenées là sans doute par la chaleur croissante qui régnait dans le jardin : vous fites croire à notre homme que l'Ange n'était point sa fille...

— Précisément! Et le voilà de plus en plus enragé contre son propre frère, qui n'en pouvait mais...

Dès ce moment l'affaire eût été dans le sac, si nous n'avions rencontré sur nos pas un obstacle d'un genre assez fantastique.

Pardieu! milord, nous sommes dans le pays des lutins : il faut bien que mon récit contienne quelques diableries.

L'obstacle dont je vous parle consistait en deux petits démons qui nous ont donné bien du fil à retordre... Mais il me semble que vous ne versez plus à boire!

Montalt, en effet, jugeait que son partener était en bon point. Il ne voulait pas embarrasser davantage la langue et les idées de Robert.

Le chevalier saisit la bouteille et se versa lui-même un plein verre.

— Deux petits démons, reprit-il en cherchant le fil perdu de sa pensée, deux petits démons... Ah çà! Blaise et Bibandier vont-ils passer leur soirée à me faire des signes stupides derrière les arbres! Morbleu! ajouta-t-il en se levant et en menaçant nos deux gentilshommes, qui, demi-cachés par le tronc d'un platane, cherchaient en effet à attirer son attention. Jouez, perdez, trichez! cela ne me regarde pas. Je fais une affaire avec mon ami Montalt, vous voyez bien... Si j'aperçois encore vos figures déterrées, je vous brise une bouteille sur le crâne!

Blaise et Bibandier disparurent. De cet incident le nabab ne parut pas s'émouvoir plus que du reste.

— Au diable! fit Robert en se rasseyant, les brutes ne savent pas de quoi il s'agit, et je veux être pendu si nous partageons avec eux! Où en étais-je?

— Deux petits démons...

— Bien, bien! deux monstres d'enfants! les filles de l'oncle crustacé. Je ne peux pas vous dire, moi, tout le mal qu'elle nous ont donné, volant nos actes, déchirant nos quittances, forçant nos secrétaires. Ah! si le Montaigu n'avait pas été une poule mouillée, ou si seulement ces deux petites viragos avaient porté des pantalons au lieu de jupons, ma foi! je ne peux pas dire ce qui serait arrivé...

Mais, en définitive, avec toutes leurs jongleries, les petites n'ont pu que retarder de deux ou trois mois le dénouement de l'histoire.

Et le dénouement fut beau, milord. Je vous en fais juge.

Ici Robert s'interrompit pour se recueillir un instant. Puis il

commença le récit des événements survenus à Penhoël, depuis la nuit de la Saint-Louis jusqu'à cette autre nuit qui vit le départ de la famille dépouillée.

Loin de chercher à gazer les faits, il amplifiait et il exagérait, tant il avait à cœur de passer auprès de Montalt pour un coquin de première force.

Montalt écoutait d'un air de complaisante attention. Il n'avait point perdu son sourire. Et la pâleur qui était maintenant sur son visage pouvait certes provenir de la fatigue, car l'histoire durait depuis bien longtemps.

C'était toujours ce front tranquille et fier, sans rides comme le front d'un jeune homme.

Rien n'avait changé, ni dans son attitude ni dans l'expression de sa physionomie.

Seulement, ses yeux baissés ne se relevaient plus et sa main s'était plongée sous sa chemise ouverte.

Aux beaux moments du récit, lorsque l'éloquence de Robert atteignait à son comble, on voyait cette main s'agiter imperceptiblement à travers l'étoffe des habits de Montalt.

Cette dernière nuit de Penhoël, cette nuit sombre et pleine d'épouvante, où René avait levé l'épée sur madame, fut racontée par Robert avec une sorte d'enthousiasme.

L'auditeur le plus froid eût donné là quelque signe d'émotion. Il n'en fut pas de même de Montalt.

Sa respiration resta égale et calme. Il ne fronça les sourcils qu'une seule fois, et encore si faiblement! ce fut lorsque Robert lui montra madame se traînant aux pieds de son mari, et demandant grâce pour la mémoire de l'absent...

— Elle aimait donc encore ce frère absent? murmura le nabab.

— Peuh! fit Robert : comédie! comédie!... puisque je vous dis qu'avec un mot, avec un geste, avec moins que rien, j'aurais été l'amant de cette femme-là. Quant au vieil oncle antédiluvien, il mangeait le pain de la maison, ménageant assez bien la chèvre et le chou. Pardieu! en définitive, on s'occupait bien du frère absent! C'est moi, moi tout seul qui donnais de l'importance à ce fantôme; c'est moi qui ressuscitais cette prétendue passion, et je puis dire sans vanité que j'ai bâti mon château sur la pointe d'une aiguille.

Il se renversa sur le dos de son siège.

— Le frère! reprit-il en riant; qui songeait au frère? Ah çà, milord, un verre de vin, s'il vous plaît... J'ai fini... Ma conduite en tout ceci vous semble-t-elle convenablement adroite?

— C'est le sublime de l'art, répliqua Montalt, et je m'estimerais heureux d'avoir un associé de votre force.

— A la bonne heure! Tel que vous me voyez, je vous avais deviné, moi! et, quoique je vous visse jouer comme une dupe,

là-bas, au cercle, je savais bien que vous n'étiez pas un homme à préjugés. Il ne vous manque qu'un peu de triture.

— Vous serez mon maître, monsieur le chevalier.

— Et nous irons loin ensemble, milord! Examinez-moi donc le nœud de cette intrigue! comme c'est arrangé! comme tous ces personnages y jouent leur rôle sans le savoir!

Robert oubliait, volontairement bien entendu, que c'était le marquis de Pontalès qui avait tenu en réalité dans sa main les fils de cette merveilleuse intrigue, et que lui, Robert, y avait joué un rôle, important il est vrai, mais au profit de M. le marquis.

Il continua, tandis que Montalt s'inclinait en signe d'approbation entière et sans réserve :

— Il n'y a pas à dire! ce n'est point là une histoire de poignard et de poison, où des bandits subalternes jouent quelques milliers de francs contre la chance du bagne. Pas de moyens violents! rien que des combinaisons où la loi pénale n'a rien à voir! on entre chez les gens, on s'assied à leur place, on les prie poliment de sortir, et voilà!

Montalt se leva, et ce mouvement, qui mit en lumière les beaux traits de son visage, montra en même temps d'une façon plus apparente la pâleur de son front et le cercle bleuâtre qui se creusait au-dessous de ses yeux. Il avait toujours la main droite appuyée contre son sein sous la toile de sa chemise.

— Pas un moyen violent! reprit Robert en cherchant quelques gouttes de vin au fond du dernier flacon vide; pas un meurtre!...

Derrière lui, une voix s'éleva qui perça le feuillage du berceau :

— Tu mens! dit-elle.

Robert se leva en sursaut et retomba pesamment sur son siège. Montalt se tourna lentement vers l'endroit d'où la voix était partie.

— Est-ce vous qui avez parlé, milord? balbutia Robert.

— Non, répliqua Montalt.

La voix se fit entendre de nouveau derrière les arbres, faible, basse, et arrivant à peine aux oreilles du nabab et de son compagnon.

— Tu mens! répéta-t-elle; tu as assassiné! non pas des hommes forts... mais deux pauvres jeunes filles, que la main de Dieu vengera, Robert de Blois!

L'Américain semblait frappé de la foudre.

— Nous venons de parler du pays des apparitions surnaturelles, monsieur le chevalier, dit froidement le nabab, que rien ne pouvait étonner : vous avez évoqué des fantômes...

Il salua d'un geste plein de courtoisie, et laissa Robert seul dans le berceau.

Blaise et Bibandier s'y élancèrent aussitôt.

Le nabab rentra dans le bal. Il avait pour coutume de se retirer longtemps avant la fin de ses fêtes : ce fut donc sans étonnement qu'on le vit se diriger vers le perron de l'hôtel.

Il traversa les groupes joyeux en s'inclinant à droite et à gauche, sans retirer la main qui pressait toujours sa poitrine.

Sa figure pâle avait ce même sourire qu'on lui avait vu au moment où l'orchestre donnait le premier signal de la danse.

Il franchit le péristyle jonché de fleurs, et rentra dans l'hôtel.

Quand il eut fermé sur lui la porte de son appartement, tout ce calme qui était sur ses traits disparut comme par magie : ses sourcils se froncèrent; des rides se creusèrent à son front; un feu sombre brûla dans son regard; sa gorge oppressée rendit un gémissement.

Il se laissa tomber sur un divan, comme si ses jambes n'avaient plus la force de le soutenir.

Vous eussiez dit un patient qui vient de subir la longue et intolérable torture.

Quand il retira sa main cachée dans sa poitrine, la toile de sa chemise, en touchant son sein palpitant, se teignit d'une large empreinte de sang.

V

LE BOUDOIR

Il est des natures vigoureuses qui prodiguent volontiers, sans but, l'effort d'un héroïsme inutile. Donnez-leur, à ces hercules, un monde à soulever, ils essayeront; ils réussiront peut-être. Jetez-les au milieu de la vie commune, ils s'endormiront. Mais que surgisse l'occasion, ils vont tendre les muscles de leur corps ou les ressorts de leur âme. Vous les verrez bondir à l'attaque ou demeurer fermes à la défense.

Si l'occasion n'arrive pas, ils se lasseront en des batailles imaginaires; ils dépenseront à plier un roseau la puissance qu'il faudrait pour déraciner un chêne.

Montalt était un de ces cœurs robustes qui se laissent engourdir par l'indolence découragée. Il ne savait plus où allait sa vie. S'il s'éveillait parfois, c'était pour prodiguer sa force en des luttes vaines.

Il venait de soutenir le plus épuisant combat qu'il eût affronté jamais. Pendant plus d'une heure, il s'était forcé à rester froid, calme, souriant, avec l'enfer dans le cœur.

Mais pourquoi cet effort? était-ce une gageure folle tenue contre lui-même? Et cette souffrance, d'où venait-elle?

A cette question, il n'aurait pu répondre lui-même peut-être, car tout était ténèbres et doute au fond de son esprit. Mais la souffrance, à tout le moins, était vraie. Il suffisait, pour s'en convaincre, de regarder les traits ravagés de Montalt, et cette main qui sortait sanglante de sa poitrine déchirée.

Il y a des ressemblances étranges, qui font renaître au vif l'angoisse morte depuis des années...

Montalt, qui passait sa vie dans un sophisme perpétuel, reniant ce qu'il aimait, exaltant ce qu'il méprisait; Montalt, le contempteur acharné de la vertu, de l'honneur, de l'amour, devait avoir à l'âme une blessure envenimée.

Tout en lui semblait provenir d'une réaction funeste, et poussée jusqu'à ses plus extrêmes conséquences. Cet homme avait dû adorer passionnément tout ce qu'il conspuait désormais. On aurait pu reconstruire son passé rien qu'avec ses haines.

Il y en avait une, puérile en apparence et qui nous a fait parfois sourire : nous voulons parler de son aversion pour la Bretagne. Peut-être eût-on trouvé, dans ce sentiment même, la source de l'intérêt si grand qu'il prenait au récit de Robert.

Il y avait bien un quart d'heure qu'il était sorti du bal. Depuis ce temps, il restait comme anéanti : ses bras tombaient le long de son corps; sa belle tête, renversée sur les coussins du divan exprimait la détresse amère et désespérée.

Il se redressa au bout de quelques minutes, et passa le revers de sa main sur son front, que baignait une sueur froide.

— Non! murmura-t-il, je ne veux pas avoir pitié! je veux sourire en songeant que la main de Dieu, s'il y a un Dieu, a pu s'appesantir sur eux!

Il se couvrit le visage de ses mains.

— Oh! fit-il avec un sanglot, n'y a-t-il pas des années que je les déteste? Tant mieux si le hasard me venge.

Il se leva brusquement, et se mit à parcourir la chambre à grands pas.

— Et puis, poursuivit-il en rejetant en arrière les boucles de ses cheveux, qui se collaient à son front humide, que m'importe cela? Est-ce que je connais ces gens? Faut-il que je devienne fou parce que trois ou quatre misérables coquins ont mis au pillage une gentilhommière de Bretagne?

Il eut un rire contraint et saccadé.

— Sur ma parole, reprit-il, j'ai souffert comme s'il se fût agi de quelque chose! J'avais la fièvre à écouter ce lâche coquin qui me contait ses prouesses contre une femme... Par le nom de Dieu! s'interrompit-il en contenant sa voix qui voulait éclater, je crois que je me serais guéri, si je l'avais broyé sous mon talon comme une vipère!

Son pas se ralentit et ses lèvres eurent un sourire amer.

— Et pourquoi cela? continua-t-il en se répondant à lui-même; que m'a fait cet homme? n'a-t-il pas le droit d'être un empoisonneur et un assassin? Est-ce un crime de vaincre en tromperie la femme astucieuse et perfide? Encore une fois, que me fait tout cela? Pourquoi ma tête est-elle en feu? pourquoi mon cœur se déchire-t-il dans ma poitrine?

Ses yeux s'égaraient. Il se laissa choir de nouveau sur le divan.

— Mon Dieu! fit-il après un long silence, pendant lequel sa physionomie, changeant peu à peu, vint à exprimer une rêverie douce et mélancolique; pauvre Bretagne! pauvre petite église où l'on priait Dieu du fond du cœur! pauvre enfant, qui aimait peut-être et qu'on abandonna pour l'ombre d'un extravagant héroïsme! Que de souvenirs bons et chers! Tout le reste ne fut-il pas un rêve pénible? Qu'y eut-il après ces années heureuses? Vingt années d'efforts fiévreux, de luttes entreprises pour s'étourdir et pour oublier; le jeu terrible des batailles; de l'or conquis sans joie... une vie perdue!

Sa tête se pencha sur sa poitrine.

— Et tant de bonheur là-bas! murmura-t-il. L'autre n'avait-il pas de raison de défendre son trésor? Mon Dieu! mon Dieu! se reprit-il en tressaillant, sais-je où va ma pensée? S'il était vrai! si ma souffrance avait un écho tout au fond de son cœur! A ma plainte le silence a répondu... mais entendit-elle ma plainte? — Oh! l'histoire de cet homme!... Pauvre enfant! pauvre enfant! Ne lui cache-t-on pas mes regrets et ma misère?...

Sa main se glissa dans son sein, et il en retira cette boîte de sandal dont le couvercle était chargé de diamants... Il la contempla en silence, et ses yeux devinrent humides.

Mais, au moment où il allait l'ouvrir, ses sourcils se froncèrent; il la remit dans son sein d'un geste plein de courroux. Il se leva encore une fois, révolté contre lui-même.

— Folie! s'écria-t-il. Que reste-t-il d'un rêve? Je suis Berry-Montalt, l'homme qui n'a ni regret ni espérance! J'ai mis un voile sur mon passé; je ne crois pas à l'avenir; je suis seul et je suis fort.

Il s'arrêta en face d'un miroir, et regarda sa taille haute et fière. Ses cheveux noirs bouclaient autour de son front. Il était jeune, brillant, superbe. La glace lui renvoya l'orgueilleux défi qui était sur son visage.

Il sonna. Seïd montra sa face noire à la porte de la chambre à coucher.

— Mon opium! dit Montalt, et déshabille-moi.

Il y avait bien longtemps que le nabab appelait ainsi, chaque soir, le sommeil rebelle à son chevet.

Tandis que Seïd préparait le breuvage, on frappa doucement à la porte extérieure.

Montalt fit signe d'ouvrir. C'était M. Smith, tout de noir habillé, comme il convient à un homme décent et qui sait vivre. Montalt le reçut le verre à la main.

— Pardon, milord! dit M. Smith, qui gardait en toute occasion une gravité puritaine. Votre Seigneurerie me paraissait occupée, cette nuit, d'affaires si importantes que je n'ai pas osé la déranger. J'avais pourtant une bonne nouvelle.

— Qu'est-ce? demanda Montalt en buvant une gorgée.

— Les deux charmantes miss que nous cherchons depuis votre arrivée, répliqua M. Smith, demandent à vous voir.

— Mes deux petits chapeaux de paille! s'écria le nabab.

— Oui, milord!

— Elles sont venues seules?

— Conduites par une honorable lady de ma connaissance... mistress Cocarde.

Montalt tenait son verre à la hauteur des lèvres.

— Pauvres enfants! dit-il en se parlant à lui-même, elles aussi!

Il avala d'un trait le reste du breuvage.

....

Il était un peu plus de neuf heures du soir quand madame Cocarde et ses deux protégées descendirent de voiture à la porte d'une maison de grande apparence, qui semblait illuminée pour une fête. Diane et Cyprienne, tremblantes, se laissaient conduire par Mme Cocarde, laquelle était, au contraire, fort à son aise, et paraissait connaître à fond les localités.

Les deux jeunes filles ne portaient plus le costume que nous leur avons vu quelques heures auparavant dans l'avenue Gabrielle. Par une sorte de pieux instinct, au moment d'affronter le danger, elles avaient repris leurs vêtements bretons : le bonnet collant des Morbihannaises, le chaste mouchoir de cou et la petite jupe en laine rayée.

Mme Cocarde avait un chapeau à hautes plumes tassées et un cachemire Ternaux de qualité supérieure.

Elle sonna : un domestique vint ouvrir; puis arriva un monsieur en habit noir, qui accueillit Mme Cocarde avec politesse.

— Votre servante, monsieur Smith, dit d'un air dégagé la principale locataire. Vous ne m'attendiez pas à pareille heure, je parie?

— Il est toujours temps, belle dame... commença M. Smith.

M. Smith mit le binocle à l'œil et le braqua sur les deux jeunes filles.

— A-oh! fit-il, modulant malgré lui les tons chromatiques de l'interjection anglaise.

Puis il ajouta tout bas :

— Est-ce que ce sont elles?

Mme Cocarde cligna de l'œil et répondit :

— En propre original.

M. Smith salua et passa devant. On monta un petit escalier dont les marches disparaissaient sous la laine moelleuse d'un tapis, et M. Smith ouvrit bientôt une porte au premier étage. Il s'effaça et salua encore.

Diane et Cyprienne hésitaient.

— Allons, mes perles! s'écria Mme Cocarde, entrez... on va vous servir à souper.

— C'est fait, interrompit M. Smith.

— Alors, bon appétit, mes mignonnes! dit Mme Cocarde, qui poussa ses deux protégées dans la chambre, et referma la porte sur elles.

M. Smith prit un carnet dans sa poche et en sortit deux ou trois chiffons soyeux, qu'il déposa dans la main tendue de Mme Cocarde. Celle-ci fit une belle révérence et disparut.

Cyprienne et Diane restaient immobiles auprès de la porte fermée. Elles n'osaient point lever les yeux, parce qu'elles croyaient voir là, quelque part, devant elles, l'objet de leur vague terreur.

Un homme sans doute, en définitive; mais cet homme aux proportions fantastiques, ce monstre que rêve la frayeur des jeunes filles.

Ce fut Cyprienne qui se hasarda la première à relever les yeux, bien lentement d'abord et bien timidement. Elle vit une pièce de moyenne grandeur, doucement éclairée par deux lampes à verres dépolis, et tapissée de velours sombre depuis le parquet jusqu'au plafond, où des caissons sculptés encadraient de riches peintures. Sur le velours des lambris tranchait un cordon de cadres d'or, dont la forme élégante et les mignardes ciselures allaient bien aux toiles charmantes qu'ils renfermaient.

Les meubles étaient, comme tous ceux de l'hôtel, de la première époque du règne de Louis XV : c'étaient de véritables joyaux, qu'on avait dû payer un prix fou. Dans une embrasure, une harpe, soulevant la draperie de mousseline des Indes, montrait à demi la courbe gracieuse de son accolade incrustée. La couleur chatoyante des étoffes et l'or sculpté des membrures tranchait sur le fond sombre de la tapisserie, qui doublait leur coquette fraîcheur. Il était impossible d'imaginer un boudoir plus délicieux.

Cyprienne poussa un petit cri de joie, non pas peut-être à la vue de toutes ces merveilles, mais à l'aspect d'un guéridon aux pieds de bronze, dont la tablette supportait un souper adorable. L'eau vint à la bouche de Cyprienne, qui ne put s'empêcher de sourire. Mais elle baissa les yeux, parce que ce premier regard n'avait pas éclairé tous les coins de la chambre, et que la jeune fille gardait une bonne part de sa frayeur.

Diane, immobile et pâle, avait l'air d'une victime qui attend. Ses idées étaient autres et plus graves que celles de sa sœur : peut-être devinait-elle mieux la nature du danger.

La paupière de Cyprienne s'ouvrit une seconde fois, ses narines s'enflèrent pour saisir tous les effluves aromatiques que lui envoyait la table servie.

— Diane! dit-elle tout bas.

Et comme sa sœur ne répondait point, elle lui secoua le bras doucement.

— Vois donc! reprit-elle, il n'y a personne...

Les longs cils bruns de Diane se relevèrent, son regard triste fit le tour de la chambre. Sa poitrine oppressée rendit un soupir.

— Personne, répéta-t-elle; mais on va venir...

Cyprienne traversa la chambre sur la pointe des pieds, comme si elle eût craint de réveiller Barbe-Bleue endormi. Il y avait sur la table des petits pains tendres, dorés, appétissants. La pauvre fille avança la main, la retira, puis l'avança encore. Etait-ce du poison?

Elle prit un petit pain et l'approcha de ses lèvres, qui étaient toutes pâles. Elle n'osait pas.

Mais qu'ils semblaient bons, ces petits pains! comme ils cédaient, en craquant, sous les doigts de Cyprienne, qui n'avait pas mangé depuis deux jours!

Sa bouche s'ouvrit; ses dents blanches et fines attaquèrent la croûte blonde, et le petit pain disparut comme par enchantement. Elle en saisit deux autres, et revint vers sa sœur.

— Tiens, Diane! dit-elle en lui présentant la moitié de sa proie : il n'y a rien dedans, j'en suis sûre!

Diane, qui n'avait pas laissé échapper une plainte, était exténuée autant que sa sœur, et souffrait de la faim davantage peut-être, car la dernière bouchée avait été pour Cyprienne. Elle jeta sur le petit pain un regard de convoitise. Elle hésita, puis sa main s'ouvrit à son tour.

Elle mangea.

— Sens-tu ces viandes froides? fit Cyprienne. Nous n'en avions pas vu depuis le grand dîner de Penhoël! Si nous y goûtions?

Diane ne répondit point.

Cyprienne fit une seconde fois le voyage, et mit deux blancs de faisan sur une assiette; mais, au retour, elle s'arrêta à moitié chemin.

— J'y pense, dit-elle : nous serons mal là-bas... pourquoi ne resterions-nous pas auprès de la table?

Elle n'était plus si pâle, et son joli sourire mutin se montrait à demi, déjà, autour de sa lèvre. Diane ne bougeait pas.

— Viens donc! reprit Cyprienne : je te dis que nous serons mieux auprès de la table... ce souper-là est à nous.

Ces derniers mots parurent produire une impression pénible sur Diane, qui tressaillit et leva les yeux au ciel. Mais Cyprienne, tout entière à sa fantaisie, la prit par le bras et l'entraîna, bon gré mal gré, vers la table.

— C'est moi qui fais le ménage! dit-elle en roulant deux sièges sur le tapis : commandez, mademoiselle... on vous servira.

L'instant d'après, elles étaient assises toutes deux, côte à côte, devant leurs assiettes pleines. Il y avait, ma foi, du vin dans leurs verres, et le faisan avait subi une attaque assez notable.

Diane avait résisté; mais, devant cette tentation d'une table bien servie, sa faim l'avait vaincue. Et puis là n'était pas le danger. La prudence ne conseillait-elle pas, au contraire, de prendre des forces pour se défendre contre le péril inconnu?

Pendant les premiers instants, les deux jeunes filles se tenaient assises sur l'extrême bord de leurs sièges; au moindre bruit qui se faisait dehors, elles frissonnaient de la tête au pieds, laissant échapper couteaux et fourchettes. Mais personne ne venait. Elles s'enfoncèrent plus avant dans leurs fauteuils douillets. Leur verre se vida deux ou trois fois.

Les yeux de Cyprienne commencèrent à briller, son sourire s'épanouit plus franchement; le front soucieux de Diane elle-même perdait peu à peu ses nuages.

C'étaient deux enfants, et les luttes récentes où les avait jetées leur enthousiaste dévouement leur avaient appris la témérité. Elles étaient femmes par leur sensibilité profonde et aussi par la pudeur; mais, pour tout le reste, vous les eussiez trouvées hardies plus que des pages. Elles avaient si souvent gardé leur gaieté vive en bravant le danger de la mort!

Ici le danger était autre, et les effrayait d'autant plus que leur ignorance ne savait point le définir; mais cette ignorance même laissait à leur esprit romanesque le loisir d'imaginer des choses impossibles et de se bâtir une foule de beaux espoirs.

Elles se sentaient redevenir vaillantes. La gaieté de Cyprienne gagnait Diane, dont le front se redressait maintenant haut et brave.

Elles mangeaient d'un appétit joyeux. Cyprienne servait de tous les plats, de tous! leur faim tenace était de taille à faire table nette.

Leurs verres se vidaient lestement. Ce qu'il y avait de terrible dans leur position disparaissait à leurs yeux. Elles jasaient, elles riaient presque. Vous eussiez dit deux espiègles enfants, faisant

une équipée folle en l'absence de la famille, et n'ayant rien à redouter, sinon le retour de leur mère.

Et certes, le pauvre soldat breton veillant aux grilles de l'Elysée aurait eu peine à reconnaître en elles les deux jeunes filles abattues par la faim et transies de froid, dont la détresse avait ému son brave cœur au commencement de cette soirée. Leurs joues étaient vivement colorées; leurs yeux pétillaient; leurs voix se mêlaient libres et gaies. Elles étaient jolies à ravir!

Diane repoussa son assiette.

— On ne nous empêchera pas d'avoir bien soupé, toujours! dit Cyprienne.

Diane l'entoura de ses bras et la baisa au front; puis elle se renversa sur le dos de son fauteuil. Son regard souriant fit le tour de la chambre.

— Comme tout cela est beau! murmura-t-elle.

— Oh! dit Cyprienne, la chambre de madame, que nous admirions tant à Penhoël, n'était rien auprès de ces belles choses!

— Voilà le Paris que nous avions deviné! reprit Diane, dont les grands yeux noirs se voilaient de rêverie. Te souviens-tu de ce que disaient nos livres, ma sœur? et de ce que nous disions dans nos longues promenades au bord du marais? Nous voyions des richesses pareilles, et bien d'autres enchantements! et il nous semblait que nous étions déjà au milieu de toutes ces merveilles, assises dans un salon tout de velours et d'or, comme celui-ci... ou demi-couchées sur le gazon, rempli de fleurs et de lumières...

— Je m'en souviens, ma sœur.

— Petites folles que nous étions! c'est que nous en perdions l'esprit! Moi, d'abord, je voyais cela comme je te vois...

— Et moi aussi.

— Il me semblait que nos pauvres vêtements tombaient, et que nous avions de belles robes de soie, des perles dans les cheveux, des diamants au cou, des dentelles sur les épaules... Comme je te voyais jolie, ma Cyprienne!

— Et comme tu me semblais belle, Diane!

— Et, sous ces brillantes parures, nous traversions toutes ces féeries. Te souviens-tu? A la fin, il venait toujours un bon génie... et que son sourire était doux!... qui nous disait : Mes filles, tout cela est à vous; voici de l'or pour sauver Penhoël. Je vous donne le choix : restez ici ou retournez en Bretagne.

— Et nous répondions bien vite, s'écria Cyprienne : Merci, merci, bon génie! nous voulons revoir ceux que nous aimons!

Elles se tenaient par la main, et leurs regards se croisaient.

— Qui sait? reprit Cyprienne en baissant la voix : le bon génie va venir, peut-être...

Diane secoua la tête, gravement.

— Ma pauvre petite sœur, dit-elle, tu parles comme une enfant... il n'y a plus de bons génies.

— Oh! s'il venait! s'écria Cyprienne en suivant son idée, il faudrait tout d'abord délivrer l'Ange...

— Dès cette nuit! appuya Diane entraînée à son insu.

— Mettre madame et Penhoël dans une belle maison...

— Avec notre bon père!

— Et puis courir, courir bien vite jusqu'à Penhoël pour racheter le château.

— Nous aurions le temps, dit Diane.

— Et comme ils seraient heureux!

— Comme le pauvre Ange nous sourirait doucement!

— Et madame!...

— Et tous! ah! c'est trop de bonheur!

Cyprienne se leva en frappant dans ses mains. Elle se jeta au cou de Diane dans un mouvement d'enthousiasme, et toutes deux se tinrent embrassées. Elles avaient des larmes de joie dans les yeux.

En ce moment, le son d'une musique lointaine et suave arriva jusqu'à leurs oreilles. Elles se séparèrent pour écouter. C'était un mouvement de valse, lent, gracieux, balancé, qui empruntait à l'éloignement une douceur étrange.

— Qu'est-ce que cela? dit Cyprienne.

Diane avait la tête penchée; elle écoutait avec ravissement. Les pauvres filles ne buvaient que de l'eau, d'ordinaire. Il avait suffi de quelques gouttes de vin pour exalter leurs têtes ardentes et vives.

Cyprienne ne se rendait plus compte du motif qui les avait amenées. Elle s'élança vers la porte de sortie, tout simplement pour entendre de plus près cette délicieuse musique.

La porte était fermée.

Il y en avait une autre au bout opposé de la chambre. Cyprienne y courut et l'ouvrit. Aussitôt que les battants sculptés eurent tourné sur leurs gonds, les deux sœurs poussèrent un cri de surprise : une lumière éblouissante inondait le boudoir. La porte donnait sur une chambre, déserte comme la première, mais dont la fenêtre, large et haute, s'ouvrait sur le jardin illuminé.

Juste en face de la fenêtre, derrière les branches à demi dépouillées d'un platane, une splendide girandole était suspendue. Cyprienne s'élança dans la chambre, les bras tendus, la bouche béante; puis elle s'arrêta muette d'étonnement. La musique se faisait entendre maintenant plus rapprochée. Cyprienne fit encore quelques pas, afin de voir. Elle se mit à la fenêtre et risqua un regard au dehors.

— Oh! ma sœur! dit-elle en plaçant ses deux mains devant ses yeux éblouis : c'est le jardin de notre rêve! nous sommes dans le palais des fées!

De la fenêtre, en effet, le jardin présentait un aspect magnifique. Derrière la girandole, dont les cristaux mouvants mas-

quaient en quelque sorte la croisée, une double ligne de feux dessinait les rampes d'un escalier planté d'arbustes et de fleurs. Cette partie du jardin, correspondante à l'aile gauche de l'hôtel, était déserte; mais le regard, en se portant à droite, découvrait, à travers les feuilles clairsemées d'un rideau de tilleuls, l'illumination des parterres et des pièces de gazon, où déjà commençait le bal. Les jets d'eau reflétaient en gerbes colorées l'éclat des mille lumières courant le long des charmilles et marquant le dessin élégant des arcades de verdure. Partout où l'œil pouvait percer, ce n'étaient que feux étincelants et guirlandes de fleurs.

Diane et Cyprienne n'avaient rien vu jamais, même dans leurs songes d'enfants, qui pût se comparer à ces splendeurs enchantées.

Quand la danse fit trêve, au delà des tilleuls, quelques couples se dirigèrent vers cette partie du jardin qui jusqu'alors était restée déserte.

Diane et Cyprienne quittèrent la croisée, afin de n'être point aperçues.

Ce mouvement les força d'examiner la pièce où elles se trouvaient. Il n'y avait là aucun miracle nouveau, et pourtant les deux jeunes filles durent s'étonner encore. C'était une pièce assez vaste, ayant deux portes, dont l'une communiquait avec le boudoir et dont l'autre était fermée à clef. Quelques sièges modestes en formaient tout l'ameublement, avec trois ou quatre armoires vitrées. Mais dans ces armoires et entre chacune d'elles, le long des boiseries, pendait un pêle-mêle de costumes d'une richesse extrême. Il y en avait de tous les pays; il y en avait de tous les temps. On eût pu se faire là, suivant sa fantaisie, Turc ou Turque, Persan ou Persane, brahme ou devedaskee, châtelaine du moyen-âge, dame du temps de Louis XIII, marquise de Pompadour ou déesse de la Raison, car les costumes féminins étaient en majorité; et parmi ceux de l'autre sexe, le plus grand nombre, par leur taille et leur coupe, semblaient encore destinés à des femmes. Il y avait de jolis petits uniformes, des sabres mignons, des poignards d'Andalouse; des dominos de toutes nuances, des masques de toutes formes. Il y avait même des redingotes à fine taille et des pantalons renflés aux hanches, comme ceux que portent nos amazones aux jours consacrés du carnaval.

C'était un vrai magasin.

De fait, l'hôtel Montalt possédait un théâtre, et, chaque fois que le nabab donnait bal, Nehemiah Jones, le majordome, montait quelque danse de caractère.

Cette chambre remplissait l'office d'une grande armoire, où s'entassaient, le lendemain des fêtes, toutes les défroques du plaisir.

Diane et Cyprienne étaient femmes. La vue de ce trésor de chiffons, de ces précieuses étoffes, de ces fines broderies, de ces

dentelles, les intéressait presque aussi vivement que le jardin merveilleux. Elles touchaient la soie épaisse, le moelleux velours; puis elles regardaient en soupirant l'étoffe grossière de leurs petites robes de laine.

Il y avait surtout deux costumes qui excitaient leur admiration. Ils avaient dû, sans doute, être préparés pour la fête de ce soir : car ils étaient étendus sur des sièges, et semblaient attendre la main de la caméristе. C'étaient deux vêtements complets de bayadères hindoues : le pantalon bouffant de mousseline pailletée d'or, la tunique collante; le diadème de perles, la riche ceinture de cachemire. L'œil de Cyprienne allait de ces costumes à la fenêtre, et trahissait naïvement la pensée qui venait de naître dans son esprit.

On entendait des voix sous la croisée.

— Rentrons, ma sœur, dit Diane.

— Le bal est bien beau! répliqua Cyprienne en soupirant.

Elle retourna vers la fenêtre, et se pencha pour jeter un dernier regard. Sous la girandole, une femme s'était arrêtée; elle essuyait son front en sueur.

Au moment où le regard de Cyprienne tombait sur elle, cette femme, qui venait de quitter la danse, ôta son masque. Cyprienne étouffa un cri, et attira vivement sa sœur vers la fenêtre. Le visage de la femme démasquée était éclairé en plein par la girandole.

— Regarde, murmura Cyprienne : n'est-ce pas la femme qui emmenait l'Ange tout à l'heure?

— C'est bien elle! prononça Diane tout bas.

A son tour, son regard glissa de la fenêtre aux costumes étendus sur les chaises.

— Elle ne peut être seule dans ce bal, dit Cyprienne, dont les yeux pétillaient d'audace et de désir : si nous pouvions nous mêler à la fête, nous saurions peut-être bien des choses!

— Notre pauvre Blanche!... pensa tout haut Diane, dont le regard rêvait.

— Si elle l'avait amenée!... insinua Cyprienne.

Diane ne répondit point; mais son front, plus pensif, s'inclinait sur sa poitrine.

— Et puis, reprit Cyprienne en baissant la voix involontairement, qui sait si nous ne trouverions pas leurs traces?...

Et comme Diane gardait encore le silence, elle ajouta :

— Je parle d'Etienne et de Roger.

L'œil de Diane se tourna de nouveau vers les costumes, qui paraissaient coupés juste à la taille des deux jeunes filles.

— C'est impossible! murmura-t-elle en secouant la tête.

— Pourquoi impossible? s'écria Cyprienne, qui frappa le parquet de son petit pied impatient : nous sommes seules; personne

ne nous voit; la fenêtre est basse... et nous avons pour échelle les branches du platane.

Elle prit sa sœur par la main, et l'entraîna doucement vers les costumes.

Tout en se jouant, elle dénoua le bonnet de Diane, et plaça un diadème de perles sur ses cheveux bouclés.

— Si tu savais comme te voilà jolie! dit-elle.

Diane se prit à sourire tristement.

Cyprienne attacha le diadème de perles.

— Ecoute, reprit-elle d'un ton sérieux : quelque chose me dit que nous trouverons là des nouvelles de ceux qui nous aimons; mes pressentiments ne me trompent guère, tu le sais bien. Et si nous sommes venues jusqu'ici, est-ce pour fuir le danger?...

Tout en parlant, elle dégrafait le corsage de Diane, qui se laissait faire. La petite robe de laine tomba, et fut remplacée par le pantalon bouffant de mousseline, par la tunique de drap d'or et par la veste collante.

Cyprienne sauta de joie.

— Je vais donc être ainsi! s'écria-t-elle en remplaçant par des babouches orientales les chaussures de sa sœur. A ton tour de faire la femme de chambre, Diane.

La seconde toilette fut moins longue encore que la première : Cyprienne s'y prêtait de si bon cœur! Quand elle fut habillée des pieds à la tête, elle se regarda, rouge de plaisir.

— S'ils nous voyaient! murmura-t-elle.

Puis elle saisit deux masques de velours, un pour elle, un pour sa sœur.

Il ne restait plus que les ceintures à nouer. Celle que choisit Cyprienne était verte; Diane en prit une de cachemire rouge à franges d'or.

Au jardin, la danse avait recommencé. Il n'y avait plus personne entre l'escalier et la fenêtre.

Cyprienne jeta ses bras autour du cou de sa sœur. Elle était un peu pâle et son cœur battait bien fort; mais c'était de plaisir autant que de crainte.

— Une... deux... trois! dit-elle en frappant ses petites mains l'une contre l'autre, pour donner le signal.

Au troisième coup, elle sauta légère comme un oiseau sur l'appui du balcon. L'instant d'après, elle retombait sur ses pieds au bas du platane, et recevait dans ses bras Diane qui tremblait.

VI

LE REGARD D'UNE FEMME

Au sortir de son appartement, Montalt se dirigea tout de suite vers le boudoir où l'on avait introduit à leur arrivée Diane et Cyprienne, et en dehors duquel les deux noirs restèrent en faction. C'était encore là une réminiscence de l'Asie, où l'on met volontiers un esclave aux portes.

Montalt entra. Les deux jeunes filles étaient assises côte à côte, tremblantes toutes deux, à l'autre extrémité du boudoir. Elles avaient eu le temps de reprendre leurs vêtements de paysannes bretonnes.

Rien ne trahissait leur récente escapade, sauf la porte de la chambre aux costumes, qu'elles avaient oublié de refermer, et qui laissait voir les illuminations du jardin.

Montalt ne prit point garde.

Il s'arrêta tout près du seuil pour examiner les deux jeunes filles, qui avaient les yeux cloués au parquet, mais qui le voyaient néanmoins parfaitement, le nerf optique des femmes ayant, comme chacun sait, le pouvoir de percer la membrane de leurs paupières.

Cyprienne sentait le cœur lui manquer, Diane rassemblait tout son courage; mais, en ce premier moment, la peur était la plus forte. C'était l'heure terrible.

Le nabab traversa la chambre à pas lents. Diane, qui était la plus rapprochée de lui, ne perdait pas un seul de ses mouvements. Montalt prit un siège, qu'il roula au-devant d'elles; mais il resta debout. Ses yeux peignaient une légère surprise : c'était la première fois qu'il voyait les deux jeunes filles sous leurs costumes de paysannes. Cette surprise, du reste, n'avait rien de pénible; au

contraire, à mesure qu'il les contemplait en silence, son visage exprimait une sorte d'émotion attendrie.

— Pauvre Bretagne! murmura-t-il enfin d'une voix si basse, que les deux sœurs ne l'entendirent point.

Cette exclamation, qui sortait du fond de son cœur, avait l'accent doux et triste qu'on prend pour plaindre un ami méconnu.

Il va sans dire que, du premier coup d'œil, Diane et Cyprienne l'avaient reconnu, non seulement pour le voyageur du coupé, mais pour l'homme du rendez-vous de Notre-Dame et aussi pour l'interlocuteur de Robert dans la scène qui venait d'avoir lieu au jardin, sous le berceau : car elles avaient assisté à la fin de cette scène, et c'étaient elles qui avaient jeté, à travers la charmille, le double et mystérieux démenti.

De leur cachette, elles avaient vu le calme obstiné que gardait Montalt en écoutant l'odieuse histoire; mais elles avaient vu aussi, et c'était maintenant pour elles un vague sujet d'espoir, la figure du nabab se décomposer tout à coup et trahir l'amertume profonde qui était sous sa feinte froideur.

Comme son œil noir avait brillé soudainement! et quelle menace dans le feu sombre de sa prunelle!

En cet instant si court où Montalt avait laissé tomber son voile d'indifférence glacée, Diane avait entrevu en lui un juge du crime. Un prisme s'était mis entre son œil ébloui et cet homme si beau, si puissant, le maître de toutes ces merveilles, le roi de ce palais enchanté. Le penchant qu'elle avait à voir les choses sous un aspect surnaturel s'était réveillé.

Ce qu'elle pensait, ce qu'elle sentait surtout, elle n'aurait point su l'exprimer peut-être; mais son âme se recueillait en une émotion respectueuse, comme aux heures de la prière.

Elle espérait. Quelque chose l'entraînait à respecter Montalt, dont elle ne savait pas même le nom, et à croire en lui.

Et, à ce moment où, de retour dans le boudoir, les deux jeunes filles attendaient, reprises par leur inquiétude effrayée, c'était bien Montalt que Diane s'attendait à voir paraître.

Quand la porte s'ouvrit, il n'y eut que Cyprienne à tressaillir.

Diane était immobile et droite sur son siège, l'œil au guet, l'oreille tendue. Elle ne tremblait point; son sang-froid, l'étonnait elle-même. Cyprienne se rassurait presque, à la voir si tranquille.

Montalt les contemplait toutes deux en silence, et la rêverie semblait le prendre. L'opium agissait sur lui déjà, du moins comme calmant, et rendait à son visage toute sa noble sérénité.

— Pourquoi ce déguisement? dit-il enfin d'un accent affable et bon : vous n'en avez pas besoin pour être jolies comme des anges.

— Ce sont les vêtements de notre pays, répondit Diane à voix basse et sans lever les yeux.

— Ah! fit Montalt; l'aimez-vous bien, votre pays?

A cette question inattendue, Cyprienne risqua un timide regard. Puis elle tourna la tête aussitôt pour cacher sa rougeur.

Mais elle avait eu le temps de voir en face Montalt, dont le sourire s'imprégnait en ce moment d'une sorte de bonté paternelle.

Le fardeau d'épouvante qui pesait sur le pauvre cœur de Cyprienne fut allégé de moitié pour le moins.

— Si nous aimons notre pays! dit Diane : nous sommes Bretonnes!

— Ah! fit encore Montalt, dont la voix changea légèrement : c'est une grande gloire que d'être Bretonnes, à ce qu'il paraît, mes belles enfants! A tout hasard, je vous en fais mon compliment sincère.

— Il y a longtemps que vous savez d'où nous venons, murmura Diane.

— Oh! oh! s'écria le nabab, dont le sourire devint plus franc : vous m'aviez donc remarqué sur la route?

Cyprienne fit un petit signe de tête affirmatif.

L'homme étrange que ce Montalt!

Nous l'avons vu, dans le coupé de la diligence prendre, pour ainsi dire, Etienne et Roger au collet et leur demander leur amitié comme un voleur demande une bourse.

Le voilà maintenant qui, malgré ses airs fanfarons, sa haine pour la Bretagne et son mépris pour les femmes, le voilà qui se sentait incliné vers Diane et Cyprienne. Ce qu'il éprouvait pour elles, il n'aurait pu le dire; mais il y avait, dans le sentiment qui envahissait son âme, comme un mélange de respect et de tendresse paternelle.

— Voulez-vous que je sois votre ami? dit-il aux deux sœurs de sa voix la plus douce.

— Oh! répondit Diane vivement, nous le voulons de tout notre cœur.

Le silence régna de nouveau dans le boudoir. Montalt promenait son regard incertain de l'une à l'autre des deux jeunes filles.

Il contemplait avec une émotion croissante ces beaux fronts, tout brillants de candeur; ces traits purs et charmants, auxquels le petit bonnet des paysannes morbihannaises était comme une virginale couronne.

Ceux qui le connaissaient auraient deviné qu'une pensée généreuse et bonne livrait combat, au dedans de lui-même, aux théories de son scepticisme entêté; mais le scepticisme était bien fort, et le temps avait fait pénétrer ses racines jusqu'au cœur.

Il se redressa et prit une attitude dégagée. Sa voix devint froide et railleuse.

— Savez-vous, dit-il, que vous me paraissez bien hardies sous vos petits bonnets? Je suis très heureux, moi, de votre présence ici; mais vous-mêmes, qu'en pensez-vous?

Le coup avait porté. Diane devint pâle, tandis qu'une épaisse rougeur tombait du front de Cyprienne jusqu'à ses blanches épaules.

La ressemblance des deux sœurs disparaissait en ce moment, où la même émotion exagérait les caractères différents de leur beauté.

Cyprienne n'était qu'une pauvre enfant, effarouchée et surprise; Diane avait la fierté assurée d'une reine.

— Nous ne savons rien, dit-elle d'une voix lente et basse; à peine pourrions-nous dire ce qui nous blesse dans vos paroles, monsieur... et pourtant, de confiantes que nous étions, nous voilà tristes et humiliées. On est venu vers nous, au moment où la détresse nous accablait, et où ma pauvre sœur, trop faible contre sa souffrance, parlait de mourir. Auprès de nous, se prolongeait l'agonie d'une femme sainte que nous aimons comme si elle était notre mère. Et je ne vous fatigue pas du compte de nos autres douleurs! On nous a donné une espérance qui, bien longtemps, nous a semblé un rêve. Pourquoi le cacher? derrière les promesses qui nous étaient faites, plus d'une fois nous avons entrevu la honte. Mais quelquefois aussi, pauvres ignorantes que nous étions, il nous semblait que Dieu devait avoir mis sur la terre, parmi tant d'hommes méchants, cruels, impitoyables, quelques cœurs généreux, pour que le ciel ne soit point une solitude après cette vie. Ne nous demandez pas si nous avons raisonné notre espoir, car notre conscience nous disait de rester. Et si nous sommes ici, c'est ma faute... oh! ma faute, à moi toute seule! ma sœur ne voulait pas venir.

Cyprienne se rapprocha de Diane, et appuya sa tête contre le sein de sa sœur.

— Je t'aurais suivie au bout du monde! murmura-t-elle.

— Ecoutez, reprit Diane : quand je vous ai reconnu, j'ai senti au dedans de moi-même une joie que je ne peux pas expliquer. Mon espoir m'a semblé moins fou. La crainte qui me serrait le cœur s'est calmée. Que sais-je? Quand nous étions toutes deux dans notre misérable chambre, nous nous étions souvenues de vous. Et votre image nous était parfois apparue... Mon Dieu! nous avons fait tant de rêves en notre vie, qui tous ont été suivis d'un dur réveil! Si nous avons eu trop de confiance en votre loyauté, monsieur, pardonnez-nous et laissez-nous sortir de cet hôtel. Nous sommes filles de gentilhomme. Nous mourrions de honte; il vaut encore mieux mourir de faim.

Diane avait dit ces derniers mots en regardant Montalt en

face. Sa prunelle brûlait; le sang colorait vivement ses joues, naguère si pâles. Mais toute cette indignation tomba comme par magie.

Montalt avait beau retenir son masque : le regard perçant de la jeune fille avait vu au travers.

Elle n'avait eu besoin que d'un coup d'œil; et sa paupière, qui se baissait de nouveau maintenant, voilait presque son sourire.

Elle avait vu la physionomie du nabab démentir énergiquement ses cruelles paroles; elle avait vu la bonté derrière sa grimace impitoyable; elle avait même cru voir ses yeux humides...

Montalt avait mis grande hâte à recomposer sa physionomie; mais gagnez donc de vitesse le regard d'une femme!

En se voyant découvert ainsi à l'improviste, il fronça le sourcil, et cette fois tout de bon.

— Femmes! Bretonnes! et filles de gentilhomme! murmura-t-il avec une amertume non feinte : parbleu! vous êtes bien tombées!

Il repoussa le siège sur lequel il s'appuyait, et se mit à marcher dans la chambre en poursuivant :

— Et vous venez me parler d'honneur! et vous venez me dire, comme dans les comédies : Nous préférons la mort à la honte. Mademoiselle, vous eussiez fait une actrice passable. L'honneur! s'interrompit-il en haussant les épaules : savez-vous bien à qui vous vous adressez? Je ne crois pas à l'honneur, moi... pas plus à l'honneur des femmes qu'à l'honneur des hommes! L'honneur des hommes est une stupidité sauvage; l'honneur des femmes est une niaiserie grotesque! Et quant aux menaces de mort qu'on fait en pareil cas, cela ressemble beaucoup à ces simagrées de chanteurs qui passent la moitié de leur journée à se faire prier et l'autre moitié à gémir leur romance, quand personne ne veut plus les entendre.

Tandis qu'il parlait ainsi, en s'indignant à froid et en gesticulant de toute sa force, Diane s'était penchée à l'oreille de Cyprienne et lui glissait quelques mots à voix basse. Puis les deux jeunes filles se prirent à regarder le nabab à la dérobée.

Il y avait maintenant presque autant de curiosité que de crainte dans les jolis yeux de Cyprienne.

Quant à Diane, tout son courage était revenu.

VII

CINQUANTES PIÈCES DE SIX LIVRES

Cet étrange pouvoir, elles l'ont toutes. Ici, l'ignorance importe peu, la candeur ne fait rien : la plus innocente, comme la plus astucieuse, a ce regard divinateur qui met l'âme à nu et perce tout voile. Il suffit d'être femme.

A moins que la femme n'aime. En ce cas, deux phénomènes contraires se produisent indifféremment : parfois la passion rend plus subtile encore cette perspicacité, qui dépasse alors les limites du vraisemblable et devient tout bonnement de la sorcellerie; plus souvent l'amour attache en riant, sur ses beaux yeux jaloux, son mythologique bandeau.

Tandis que Montalt déclamait ses harangues incendiaires et se croyait le plus barbare tyran du monde, les deux jeunes filles se rassuraient tout doucement. Diane avait deviné ce cœur fantasque et bizarre.

Deviné, non pas peut-être au point de l'expliquer ou de le définir, mais assez pour donner une clef à ses capricieuses boutades, et ne plus voir en chacune de ses actions une énigme insoluble.

Elle était en ceci beaucoup plus savante que Montalt lui-même, qui, surtout à cette heure, ne savait ni ce qu'il voulait ni ce qu'il faisait. Son paradoxe favori, joint à la crainte de s'attendrir, le rendait intraitable. Il se raidissait de toute sa force contre lui-même; il se battait les flancs afin de se montrer sans pitié, justement parce qu'il sentait l'émotion déjà victorieuse.

Elles étaient si charmantes toutes deux! l'une si douce et si naïve, l'autre si naïve et si fière! Et puis elles parlaient de malheur...

L'émotion actuelle se mêlait, chez Montalt, à cette autre émotion récemment éprouvée durant le récit de Robert. Et tout

cela le ramenait vers un passé lointain, mais qui vivait encore, malgré lui, au fond de ses souvenirs.

Car le genre de suicide où s'obstinait Montalt est heureusement impossible : on ne peut tuer son âme, et, sous les glaces factices que la misanthropie amasse laborieusement, la sensibilité immortelle dort et attend le réveil.

Dieu avait fait Montalt généreux à l'excès, facile à toutes impressions, ardent à aimer, dévoué, miséricordieux, sincère. Montalt avait essayé de tourner en vice chacune de ces vertus, cela très sérieusement. A cette œuvre, il avait employé toute la fougue de sa jeunesse, toute la force de son âge viril; — mais il n'avait pas réussi.

Dieu était resté le maître.

Tout ce que Montalt avait pu faire, ç'avait été de se tromper lui-même et de se regarder comme un damné de première force. Cette croyance était son orgueil et sa joie, d'ordinaire. Aujourd'hui, pour la première foi depuis bien longtemps, elle faisait naître en lui de vagues remords. Il ne savait plus. Les douces voix des deux jeunes filles lui rappelaient confusément une autre voix : leurs costumes bretons lui parlaient d'une terre haïe, mais bien-aimée...

Aussi, à de certains signes, on pouvait prévoir que cette redoutable colère allait se fondre. Le sarcasme amer était sur le point de se changer en caressantes paroles : car le nabab était fait ainsi, et, ce soir bien plus encore que d'habitude, son caprice tournait à tous vents.

L'opium commençait d'agir, préludant à cette ivresse douce qui précède le sommeil. Son regard glissa vers les deux jeunes filles, qu'il supposait terrifiées.

Il était séparé d'elles par toute la largeur de la chambre. Diane jouait, calme et souriante, avec les beaux cheveux ondés de Cyprienne.

Montalt eut un mouvement de dépit et de surprise. Les deux sœurs semblaient ne plus faire attention à lui. Il s'arrêta et croisa ses bras sur sa poitrine.

— Mesdemoiselles, dit-il en soutenant son ton de raillerie, ne me faites-vous plus la grâce de m'écouter!

Diane se tourna vers lui, le front libre, les yeux hardiment ouverts. Cyprienne avançait sa tête, plus intime, derrière celle de sa sœur.

— Pourquoi nous chagriner ainsi? murmura Diane, nous qui voudrions tant vous aimer!

— Vraiment! fit Montalt avec un dernier effort d'ironie : ceci me paraît peu fier pour deux filles de gentilhomme.

— Bon! répliqua Diane librement et comme si elle eût parlé à un vieil ami : vous voilà plus sévère que nous maintenant! Ne voulez-vous plus que nous vous aimions?

Montalt tourna la tête et poursuivit sa promenade. Cette scène prenait, sans qu'il se fût présenté la moindre péripétie, un caractère singulièrement inattendu.

Vous souvenez-vous de cette gracieuse allégorie du bonhomme la Fontaine dont on a fait tant de tableaux, jolis ou laids : une blonde enfant qui coupe en riant les griffes d'un lion d'une taille effroyable! Il y avait ici quelque chose de pareil; seulement, le lion de la fable se laissait faire, et Montalt résistait tant qu'il pouvait.

Mais ses griffes n'en tombaient pas moins une à une.

Depuis qu'il était entré dans cette chambre, il éprouvait un de ces sentiments soudains et impérieux contre lesquels sa systématique indolence ne se révoltait jamais d'ordinaire. Nous rappelions tout à l'heure sa liaison subite avec Etienne et Roger. Le charme qui entraînait Montalt vers les deux jeunes filles était du même genre, et plus irrésistible.

Mais il y avait une différence essentielle : Etienne et Roger étaient des hommes, et, dans le cas présent, il s'agissait de femmes, c'est-à-dire d'être misérables et méritant tous les dédains; de ces créatures qui, suivant la doctrine de Montalt, naissent avec tous les vices; de ces serpents gracieux et empoisonneurs, créés pour le malheur de l'homme; de ces ennemis faibles et formidables, menteurs, traîtres, cruels, qu'un honnête homme doit, en toute circonstance, écraser et flétrir.

Le moyen de se laisser aller, sans démolir tout l'édifice de son système!

Pour comble, il se trouvait que les deux petites fées avaient deviné le silencieux combat dont sa conscience était le théâtre! Elles souriaient au lieu de trembler. Les rôles étaient si complètement intervertis, que lui, l'autocrate, le tyran, était à la torture, tandis que les victimes contemplaient paisiblement sa peine.

Mon Dieu! elles n'abusaient point de leur victoire, et il y avait dans leurs regards, pleins de clémence, un sincère désir d'accorder la paix.

— Les filles d'un gentilhomme! reprit Diane, qui étouffa un soupir : c'est vrai, nous l'étions; mais, à présent nos actions ne regardent plus que notre conscience.

— Votre père est mort? demanda Montalt du bout des lèvres.

— Non, grâce à Dieu! s'écrièrent ensemble les deux jeunes filles.

Puis Diane ajouta en secouant la tête.

— C'est nous qui sommes mortes.

Le nabab interrompit sa promenade pour les regarder d'un air sévère.

— Je ne raille pas, reprit Diane avec mélancolie : nous sommes bien mortes pour tous ceux que nous aimons. Nous avions entre-

pris une tâche qui dépassait les forces de deux pauvres jeunes filles. Il y avait contre nous des hommes sans cœur ni pitié. Une nuit, on nous fit tomber dans un piège préparé lâchement, et un assassin subalterne fut chargé de nous tuer.

Montalt s'était rapproché jusqu'au milieu de la chambre.

— Tout cela est bien vrai, s'interrompit Diane, et je ne voudrais pas vous mentir, car quelque chose me dit que vous nous aimerez. Nous étions pauvres; mais un vieux serviteur de notre famille, que Dieu a sans doute rappelé à lui maintenant, car il était alors sur son lit d'agonie, nous a fait héritière d'un petit trésor amassé pendant toute une vie de travail.

On allait nous noyer. Nous étions couchées au fond d'un bateau, la bouche bâillonnée et de grosses pierres attachées au cou.

Montalt fit deux pas de plus, comme à contre-cœur. Diane poursuivait, en attachant sur lui le regard de ses grands yeux noirs :

— L'eau était profonde, et nous n'avions point de secours à espérer dans cette nuit solitaire. Je donnai mon âme à Dieu, et je me tournai vers ma pauvre sœur, pour la voir encore une fois.

Notre assassin eut pitié en ce moment suprême, et nous rapprocha l'une de l'autre, pour que nous puissions nous embrasser avant de mourir...

— Oh! murmura Cyprienne, qui était toute pâle à ce souvenir, et qui entourait Diane de ses bras, comme je priais Dieu de prendre ma vie et de garder la tienne, ma sœur!

Le nabab était maintenant tout près des deux jeunes filles; ses yeux humides souriaient. Diane baisa sa sœur au front, et continua :

— Je tâchai de parler à l'assassin avec mes yeux, car nos bras étaient garrottés. Il y avait de l'émotion sur son visage, et un espoir m'était venu. Il me comprit : mon bâillon fut dénoué. Je lui dis :

« — Si vous voulez nous laisser la vie, nous vous donnerons cinquante pièces de six livres, et l'on n'entendra plus jamais parler de nous dans le pays. »

Cet homme était pauvre.

« — Cela fait trois cents francs! murmura-t-il, et je puis bien enterrer des cercueils vides. Mais vous partirez tout de suite, et vous irez bien loin, bien loin!

« — Nous irons bien loin, et nous prierons Dieu pour vous.

« — Quant à ça, ce sera par-dessus le marché. »

Le trésor du pauvre vieux serviteur de notre famille contenait cent écus de six livres. Nous en donnâmes la moitié, suivant notre promesse, et nous partîmes pour Paris.

Le nabab s'était assis au-devant d'elles, et les regardait avec un sourire de père.

— Mais mon histoire vous fatigue... s'interrompit Diane justement à cet endroit.

— Coquette! murmura Montalt d'un accent plein de caresse, vous savez bien que non!

Diane lui tendit la main; Montalt prit celle de Cyprienne, et les réunit toutes les deux dans les siennes. Il ne cherchait plus dès lors à cacher son intérêt, excité au plus haut degré; mais l'opium agissait, et le sommeil qui venait appesantissait déjà sa paupière.

— C'est alors que je vous rencontrai sur la route de Paris? demanda-t-il.

— Précisément. Vous étiez avec deux jeunes gens que nous avions vus parfois au pays.

— Parfois... répéta Montalt, dans l'esprit duquel une idée venait de surgir; ne les connaissiez-vous pas particulièrement?

Diane hésita peut-être au dedans d'elle-même, mais son hésitation ne parut point.

— Non, répondit-elle.

— Au fait, pensa le nabab, Etienne et Roger m'auraient parlé de cette histoire.

Cependant, pour ne garder aucun doute, il ajouta tout haut :

— Voulez-vous me dire comment vous vous nommez?

— Louise, répliqua Diane, qui serra le bras de sa sœur.

— Berthe, dit Cyprienne en baissant les yeux.

— J'aurais voulu que ce fussent elles? pensa le nabab.

Il y avait un peu d'embarras dans la voix de Diane lorsqu'elle reprit :

— Il ne faut pas juger de pauvres campagnardes comme des jeunes demoiselles bien élevées. Nous eûmes tort peut-être de nous adresser à ces jeunes gens... Mais si vous saviez quelle hardiesse cela donne d'être mortes! Rien ne coûte et rien ne fait peur! Quand nous hésitons, ma sœur et moi, depuis que nous sommes à Paris, un seul mot lève tous nos scrupules. Et, ce soir encore, lorsqu'on a voulu nous entraîner chez vous, ni ma sœur ni moi nous n'eussions accepté, si je n'avais pas dit, comme toujours : Nous ne sommes plus rien sur la terre. Ce qui arrête les jeunes filles heureuses qu'on surveille et qu'on aime ne peut nous retenir. Les Belles de nuit sont libres comme le vent qui les emporte sous le feuillage.

— Les Belles de nuit! répéta le nabab : c'est ainsi que vous aviez signé vos deux billets.

Mais il ne demande point l'explication de ce surnom mystique.

— Et depuis deux mois, reprit-il, vous avez dû bien souffrir, pauvres enfants?

— Nous avons eu à passer des heures cruelles, répliqua Diane : car, si nous étions seules, il y avait une autre misère à côté de la

nôtre. Mais le bon Dieu nous a faites courageuses et gaies. Nous avons eu plus d'un moment de répit. Tant qu'ont duré les beaux jours, les passants s'arrêtaient volontiers pour écouter nos chansons. Et parfois nous revenions riches. Ma sœur chante si bien!

— Et toi, donc! s'écria Cyprienne. Si vous saviez comme les beaux messieurs la regardaient et l'écoutaient!

— Mais l'hiver est venu, reprit Diane : on n'a plus voulu nous entendre. Il nous restait bien peu de chose, quand nous sommes arrivées, sur nos cinquante écus de six livres. Nous avons vendu peu à peu tout ce que nous avions. Et ces pauvres gens qui recevaient de nous le pain de chaque jour sans nous connaître, puisqu'ils nous croient mortes, ont eu faim dans leur misérable retraite. Oh! s'il ne s'était agi que de nous!... mais il fallait les sauver, et nous sommes venues.

VIII

CHANSON BRETONNE.

Montalt se trouvait au centre d'une trame dont tous les fils venaient aboutir à lui tour à tour. Le hasard avait amené sur ses pas l'un après l'autre tous les personnages d'un seul et même drame, et chacun d'eux lui en avait dit assez pour que la somme de ces confidences diverses pût former, à bien peu de chose près, un récit complet et sans lacune.

Ç'avait été d'abord Vincent de Penhoël, le pauvre matelot breton de l'*Erèbe*.

Puis Etienne et Roger dans la diligence, sur la route de Rennes.

Puis Robert de Blois, avec ses acolytes Blaise et Bibandier.

Puis enfin les deux filles de l'oncle Jean.

Mais Vincent, ombrageux et fier, avait jeté un voile sur sa noble famille; mais Etienne et Roger, qui avaient à se plaindre de Penhoël, tout en conservant pour lui leur vieille affection, n'avaient eu garde de prononcer son nom; mais M. le chevalier

de Las Matas, ceci pour cause, avait prêté généreusement des pseudonymes à tous les personnages de son histoire.

Quant à Diane et à sa sœur, embarquées dans une entreprise au moins audacieuse, elles avaient caché jusqu'à leur nom de baptême.

Malgré cette commune discrétion, Montalt aurait découvert assurément la coïncidence de ces événements racontés, si, d'une part, ses perpétuelles railleries n'avaient obligé depuis longtemps Etienne et Roger à une réserve entière, et si, de l'autre, Robert n'eût pris grand soin d'arranger un peu les faits à sa guise. Nous avons vu, entre autres choses, qu'il avait glissé sur ce qui regardait les deux jeunes filles.

Et cependant, deux ou trois fois, un soupçon vague avait traversé l'esprit de Montalt. Il y avait d'abord ce fantastique démenti jeté derrière la charmille; il y avait en outre ce double rendez-vous donné à Etienne et à Roger lors de l'arrivée à Paris.

Mais le moyen de penser que les deux jeunes gens eussent fait près de cent lieues sans voir, sur la route, au moins une fois, les jolies voyageuses de la Concurrence!

Et puis, ces noms de Louise et de Berthe égaraient le nabab dès ses premiers pas dans le champ des conjectures.

Montalt, d'ailleurs, avait une intelligence vive et haute; mais, cette nuit, son indolence habituelle était augmentée par l'effet de l'opium, qui agissait maintenant avec une force croissante, et enveloppait déjà ses idées dans une brume confuse.

Il résistait, parce qu'il se sentait heureux et qu'il voulait prolonger la joie imprévue de cet entretien.

La situation avait tourné complètement. Montalt ne songeait plus à se révolter contre le charme qui l'avait saisi à l'improviste; l'idée ne lui venait pas d'élever l'ombre d'un doute sur la romanesque histoire que Diane avait racontée.

C'étaient des faits étranges; mais comment ne pas croire les paroles, toutes les paroles qui tombaient de cette charmante bouche, si pure et si sincère? ce beau regard pouvait-il accompagner le mensonge?

Montalt aurait voulu seulement interroger, pour entendre encore cette voix sympathique et douce, qui descendait tout au fond de son cœur.

Mais le temps lui manquait. Il sentait le sommeil vainqueur courber sa volonté forte; ses paupières battaient, sa tête appesantie allait tomber sur sa poitrine. Tout, autour de lui, vacillait déjà, comme les objets que l'on voit en songe.

Il y avait dans cet état quelque chose de délicieux. Montalt se laissait aller voluptueusement à ce demi-sommeil qui le berçait. Il ne dormait pas encore, mais il rêvait déjà...

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis l'instant où sa voix railleuse et dure, arrivait à l'oreille des deux pauvres filles

comme un sarcasme et une menace. Maintenant, sa voix était douce, tendre, presque soumise. La tendresse paternelle est austère. Pour trouver un objet de comparaison, il faudrait se représenter la jeune mère qui se penche, heureuse, sur le berceau de son enfant.

Montalt tenait toujours les mains des deux jeunes filles entre les siennes et les serrait doucement contre sa poitrine. Diane et Cyprienne souriaient, sans crainte ni défiance. Elles ne sentaient point trop ce qu'il y avait d'inexplicable dans la tournure que prenaient les choses. Et, par le fait, pour tenter cette démarche téméraire, il fallait bien qu'elles eussent espéré un dénouement miraculeux.

— Ma belle Louise, dit Montalt en baisant leurs mains, qu'elles ne songeaient point à retirer; ma jolie Berthe, comme je vais vous aimer!

— Oh! tant mieux! dirent les deux sœurs : car, nous aussi, nous vous aimerons bien!

— Voulez-vous être mes filles?

— Si nous le voulons! s'écria Diane : Dieu a donc pitié de nous!...

Et Cyprienne murmurait avec son gracieux sourire :

— Je savais bien que vous étiez bon. Oh! vous ne me faisiez pas peur!

Ecoutez, reprit le nabab, dont la voix se voilait : tout va changer dans cet hôtel. Vous y serez maîtresses et reines. Voilà bien longtemps que je souffre : vous m'apportez le salut et l'amour. Vous ne me quitterez plus, n'est-ce pas?

Les deux jeunes filles hésitèrent à répondre.

— Eh bien? reprit Montalt.

— C'est que... répliqua Diane, il y a notre pauvre père... et madame.

— Puisqu'ils vous croient mortes!

— Oh! s'écria vivement Cyprienne, nous ne nous cacherons plus, quand vous nous aurez donné de l'argent pour les sauver.

A d'autres oreilles, cette parole eût peut-être sonné mal. Montalt attira la jeune fille sur son cœur pour la remercier. Diane, dont le front s'était couvert d'abord d'un nuage d'inquiétude, leva les yeux au ciel avec reconnaissance.

Si beau qu'eût été son rêve, la réalité semblait vouloir le dépasser encore.

— Je vous donnerai donc de l'argent? demanda le nabab en caressant Cyprienne du regard.

— Puisque vous êtes si bon! répliqua la jeune fille, et que nous en avons besoin pour soulager ceux qui souffrent...

Puis elle ajouta brusquement, comme pour ne pas perdre une idée soudain venue :

— Vous ne savez pas? si vous nous donnez une chambre dans votre hôtel, nous irons chercher l'Ange... vous ne lui refuserez pas un asile, n'est-ce pas?

Et comme Montalt la contemplait sans répondre, elle ajouta en joignant les mains :

— C'est notre cousine... Oh! si vous la voyiez, elle est bien plus belle que nous! Et sa pauvre mère pleure, parce que les méchants la lui ont enlevée!

— Nous avons encore bien des choses à vous dire, reprit Diane; mais comme vous semblez las et accablé!

Montalt, en effet, cédait malgré lui, à l'effet de l'opium.

— Nous avons demain, répondit-il, après-demain, toute la vie, pour causer, pour nous aimer : vous, pour me conter vos désirs; moi, pour les exécuter à l'instant même. Oh! mes enfants! mes filles chéries! si vous saviez comme vous me faites heureux! Mais ce soir je ne vous entendrai pas plus longtemps. Avant de venir ici, comme j'avais la mort dans le cœur, j'ai pris un breuvage pour appeler le sommeil... et le sommeil va venir... Mais tant que je puis encore vous écouter, parlez-moi... demandez-moi ce que vous voulez.

Diane baissa les yeux.

— Nous voulons beaucoup d'argent, répliqua-t-elle.

— Combien d'argent?

— Cette femme qui nous a conduites ici nous disait que vous nous donneriez trente mille livres de rente.

— Ah! fit le nabab étonné.

— Et que trente mille livres de rente, ajouta Cyprienne, cela fait six cent mille francs. Six cent mille francs! c'est plus qu'il n'en faut pour racheter le manoir où nous sommes nées! Nous les porterions à madame, qui redeviendrait heureuse.

Un instant les sourcils de Montalt s'étaient froncés; mais, à mesure que la jeune fille parlait, son front se déridait, et il retrouvait son sourire.

— S'il ne vous faut que cela, reprit-il gaiement, nous vous les trouverons.

— Vrai? s'écrièrent les deux jeunes filles en se levant toutes deux et en bondissant de joie.

— Mais, reprit Montalt, quand j'ai bu de l'opium, je dors tard dans la matinée; et les pauvres gens dont vous parlez ont sans doute besoin de secours. Séïd!

A cet appel, prononcé pourtant d'une voix assourdie déjà par l'abattement, la figure du noir se montra aussitôt sur le seuil. Les deux jeunes filles reculèrent effrayées.

Prend deux bourses de perles, dit le nabab, mets cent louis dans chacune, et reviens tout de suite.

Le noir disparut et revint au bout d'une minute, rapportant les deux bourses, qui valaient quatre ou cinq fois ce qu'elles

contenaient. Cyprienne et Diane les regardaient, posées qu'elles étaient sur la table, le rouge au front et les yeux pétillants de plaisir.

— Regarde bien ces deux enfants, dit encore Montalt à Séïd, qui se retirait : tu es à elles comme à moi... tout ce qu'elles te diront, fais-le.

Les yeux brillants du nègre s'attachèrent sur les deux sœurs, mais son visage n'exprima aucune surprise.

Il s'inclina et sortit.

— C'est à nous, ces belles bourses? demanda Cyprienne.

La tête du nabab oscillait sur ses épaules, et ses yeux se fermaient.

— Pas encore, répliqua-t-il, tandis qu'un sourire vague errait sur sa lèvre : il faut que vous les achetiez.

Son doigt étendu montra la harpe d'or demi-cachée par les draperies dans un coin du boudoir.

— Une fois que je passais, reprit-il tandis que son accent s'imprégnait de mélancolie, je vous entendis chanter une chanson qui me plût, mes filles. Voulez-vous me la dire? Je m'endormirai en l'écoutant, et je rêverai de vous.

Cyprienne s'élança vers la harpe.

— Quelle chanson? demanda Diane.

— Je sais bien laquelle, moi! s'écria Cyprienne, dont les jolis doigts couraient déjà sur les cordes de la harpe, en exécutant le simple et doux prélude de la mélodie bretonne : *les Belles de nuit*. N'est-ce pas que c'est cela? ajouta-t-elle en s'adressant au nabab.

Montalt fit un signe affirmatif, et sa tête se renversa sur le dossier de son fauteuil. Les deux jeunes filles étaient debout au milieu de la chambre.

Quand le prélude cessa, elles chantèrent toutes deux, mariant leurs voix charmantes aux accords de la harpe :

Belle de nuit, fleur de Marie,
O fleur chérie!
Toi que le vent prit aux semis
Du Paradis,
Le frais parfum de ta corolle
Monte et s'envole
Aux pieds du Seigneur, dans le ciel,
Comme un doux miel.

A travers ses paupières demi-fermées, Montalt fixait sur elles un regard enchanté. Pendant que Diane et Cyprienne disaient les autres couplets, une expression de bonheur intime se répandait sur les traits de Montalt. On eût dit que l'air et les paroles de ce chant faisaient revivre en lui tout un monde de souvenirs aimés.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour donner passage à son souf-

fle facile; sa joue s'était colorée doucement. Tout en lui annonçait le repos bienfaisant et heureux.

— Plus bas! murmura Diane : le voilà qui s'endort...

La main de Cyprienne ne fit plus que caresser la harpe, dont les accords se voilèrent. Le dernier couplet tomba de la bouche des deux jeunes filles comme un murmure :

C'est bien toi qu'on voit sous les saules :
Blanches épaules,
Sein de vierge, front gracieux,
Et blonds cheveux.
Cette brise, c'est ton haleine,
Pauvre âme en peine!
Et l'eau qui perle sur les fleurs,
Ce sont tes pleurs.

Les voix moururent en même temps que les dernières notes de la harpe.

Montalt sommeillait. Ses yeux s'étaient fermés souriants.

Un songe délicieux semblait bercer déjà son repos. Les deux sœurs s'étaient rapprochées sur la pointe des pieds, et se tenaient debout à ses côtés.

Dans cette position, elles se trouvaient juste en face de la fenêtre donnant sur le jardin, et la girandole les éclairait vivement à travers la porte ouverte de la chambre aux costumes.

Cyprienne, qui s'était retournée par hasard, crut apercevoir sur le tertre, derrière la girandole, deux ou trois ombres qui se mouvaient. Mais les myriades d'étincelles jaillissant des cristaux éblouissaient sa vue. Et puis, qu'importait ce qui se passait au dehors? Elle n'essaya même pas d'en voir davantage.

Elle ramena son regard vers Montalt, que Diane pensive contemplait toujours en silence. Les deux sœurs restèrent ainsi pendant quelques minutes. Elles ne parlaient point, mais leurs cœurs s'entendaient. Elles s'agenouillèrent, afin de prier pour lui.

Le bonheur mettait au front de Montalt comme une merveilleuse auréole.

— Dieu nous a exaucées! dit Diane en se relevant : le voilà, notre bon génie!...

— Et comme il nous faudra l'aimer, ma sœur! répondit Cyprienne.

Diane porta la main de Montalt à ses lèvres. Cyprienne imita sa sœur.

On entendit un cri au dehors. Les deux jeunes filles se retournèrent effrayées. Sur le tertre, ces ombres aperçues déjà par Cyprienne, et que l'éclat de la girandole rendait indistinctes, s'agitaient et parlaient. Diane s'élança, et rabattit la draperie qui fermait la chambre aux costumes.

Mais il était trop tard, sans doute : car, l'instant d'après, un

bruit confus et violent se fit derrière la porte principale. Les deux sœurs, pâles et tremblantes, croyaient distinguer des voix connues.

Le nabab dormait paisiblement et souriait à ses rêves.

IX

PAR LA FENÊTRE.

Dans le jardin, Etienne et Roger erraient comme des âmes en peine, cherchant toujours ces deux inconnues qui avaient interrompu si brusquement leur tête-à-tête.

Depuis plus d'une heure, nos deux amis parcouraient le jardin dans toutes les directions. Ils avaient fouillé les moindres recoins, et arrêté, l'une après l'autre, toutes les femmes qui portaient le costume de bayadère. Parmi celles-ci, nulle ne manquait : elles étaient bien douze, comme à l'ouverture du bal.

Mais cela ne faisait qu'augmenter le mystère. Etienne et Roger avaient acquis la certitude que leurs deux inconnues ne se trouvaient pas parmi les douze danseuses.

Plus d'une fois, ils avaient poursuivi dans les bosquets quelque fine taille, serrée par une ceinture de cachemire rouge à franges d'or ou par une ceinture verte. — Mais l'illusion ne durait guère : au premier mot prononcé, ils s'éloignaient pour continuer leurs recherches vaines.

Tous deux avaient la même pensée : qui pouvaient être ces femmes, sinon Diane et Cyprienne elles-mêmes?

Ils se souvenaient de ces longues causeries où Diane et Cyprienne ramenaient toujours l'entretien sur Paris; ils donnaient un sens à certains détails qui les avaient frappés autrefois : c'était chez les deux sœurs une véritable passion que ce lointain amour pour les merveilles devinées de la grande ville.

Et pourtant comment croire? Elles aimaient tant madame et leur vieux père!

Mais il y avait la lettre de Redon, qui disait que Marthe de Penhoël et l'oncle Jean avaient été chassés du manoir.

Hélas! la lettre disait encore que Cyprienne et Diane étaient mortes...

Ils étaient rentrés par hasard dans le berceau où avaient eu lieu leur entretien avec les inconnues.

— Ce qu'elles ont dit me revient mieux en cet endroit, reprit Roger. Aucune de leurs paroles ne m'échappe. Qui connaîtrait ainsi Penhoël, sinon elles?

— Nous n'avons jamais rien précisé, répondit Etienne, dans les confidences que nous avons faites à milord... Oh! ce sont elles!

Etienne venait de reprendre à la main la lettre qu'il avait reçue dans la soirée. Ils étaient là un Breton et un Parisien. Ce fut au Parisien que vint l'idée bretonne.

— Etienne serra le bras de Roger et sa voix trembla, tandis qu'il murmurait :

— C'est ici... derrière ces arbres, que nous avons entendu cette voix qui disait : Belles de nuit...

Il s'arrêta, comme si sa bouche se fût refusée à prononcer des paroles trop cruelles.

— Eh bien? fit Roger.

— Eh bien! reprit le jeune peintre avec effort, si c'étaient elles, en effet!... mais si elles étaient mortes!

Roger frissonna et garda le silence. Il n'en était plus à ces heures de joyeux scepticisme où le plaisir cuirassait son esprit contre toute superstitieuse atteinte. Les souvenirs de Bretagne, qu'il avait plein le cœur, lui rendaient cette crédulité vague où il avait vécu depuis son enfance.

— Belle de nuit! répétait-il : est-ce que tu crois cela, toi, Etienne?

Le peintre avait son front brûlant dans sa main. Il lâcha brusquement le bras de Roger.

— Je ne sais, reprit-il d'une voix où l'émotion tremblait; mais quand j'ai touché sa main, sa main était froide comme du marbre.

Il se laissa tomber sur le gazon, et se couvrit le visage.

— Mon Dieu! murmura-t-il avec passion, morte ou vivante, faites que je la voie encore une fois, afin qu'elle sache tout ce que j'avais dans l'âme... car je ne lui ai jamais dit comme je l'aimais! Elle ne sait pas qu'elle était mon seul espoir de bonheur en ce monde! Oh! mon Dieu! mon Dieu! morte ou vivante, que je la revoie!

Dans l'état de fièvre où il se trouvait, ces paroles étaient pour lui une sorte d'évocation. Il releva la tête, comme s'il se fût attendu à voir quelque blanche forme sortir du massif et glisser

à ses pieds. Roger lui-même regardait tout autour du berceau avec un superstitieux effroi.

Mais ils ne virent rien ni l'un ni l'autre, sinon deux têtes masculines et très barbues, qui semblaient en observation au coin de la charmille. Ces deux têtes disparurent précipitamment, mais leur aspect avait suffi pour rompre le charme. Etienne se releva, brusquement éveillé de son rêve, et prit le bras de Roger pour rentrer dans le bal.

Les propriétaires de ces deux têtes masculines et barbues dont nous venons de parler s'effacèrent dans l'ombre, pour leur livrer passage, et les suivirent de loin.

Il y avait déjà longtemps qu'ils se livraient à ce manège. Ils semblaient avoir envie d'aborder nos deux jeunes gens et ne point oser. C'étaient M. le comte de Manteïra et le noble baron de Bibandier.

Nous savons qu'ils avaient eu, eux aussi, leur apparition fantastique. Depuis lors, ils restaient fort inquiets, sous le coup de cette pensée qu'il y avait dans le bal deux personnes au fait de leur histoire; deux personnes ennemies, sans aucun doute.

Ils avaient fait ce qu'ils avaient pu, en premier lieu pour rejoindre les deux bayadères, ensuite pour attirer l'attention de Robert, leur conseil habituel et l'homme à resssources de l'association.

Le tout inutilement : les deux bayadères s'étaient évanouies comme de véritables feux follets, et Robert avait refusé obstinément de rompre son entrevue avec le nabab.

Tout en lui faisant des signes pour attirer son attention, Blaise et Bibandier s'étaient rapprochés à plusieurs reprises, et quelques mots, saisis à la volée, leur avaient appris le sujet de l'entretien. Ç'avait été pour eux, alors, une bien autre inquiétude. Robert était un homme habile et surtout prudent. Il buvait volontiers, mais avec mesure et sans jamais s'enivrer. A cet égard, il avait lieu d'être sûr de lui-même : car, durant les trois années qu'il avait passées à Penhoël, pas une seule fois sa tête n'avait faibli.

D'ordinaire, il s'observait rigoureusement, ses compagnons le savaient. Mais ils savaient aussi qu'à une époque plus ancienne il en avait été autrement. Au temps où Bibandier était recéleur, où Blaise méritait son surnom de l'Endormeur, où Robert enfin, végétant dans les grades subalternes de sa profession, volait encore *à l'américaine*, on lui reconnaissait déjà de certaines habiletés, quand il était à jeun.

Mais il ne valait plus rien après boire. L'ivresse gâtait tout : le vin le rendait fanfaron, bavard, imprudent; tout cela dans une proportion terrible pour lui et pour ses camarades. Il y avait une chose qui faisait le danger plus grand : c'est que, dans ces circonstances, l'Américain, tout en perdant ses facultés, gardait

son caractère. Au beau milieu de ses divagations, il se croyait le plus profond des diplomates, et travaillait de tout cœur.

Blaise et Bibandier n'avaient point oublié cela. Aussi, à la vue de sa face avinée qui se penchait vers le nabab avec un air important et satisfait, l'idée du péril leur vint tout de suite.

Quand Montalt quitta le berceau, ils se hâtèrent de venir prendre sa place.

— Qu'as-tu dit, malheureux? s'écria Blaise; qu'as-tu dit à cet homme?

Robert le regarda d'un air de dédain suprême.

— Où diable ce coquin de Montalt va-t-il pêcher du vin comme cela? murmura-t-il : on en boirait une tonne sans pouvoir se griser!

— Mais tu es ivre, Américain! dit Bibandier en le secouant.

— Tout beau, *messié Pipandre!* répliqua Robert. Est-ce que vous m'allez seulement à la cheville, vous autres! Je l'ai fait tourner comme une toupie organisée! Ah! ah! voilà un homme bloqué! Ma martingale! il s'agit bien de ma martingale! ma martingale ne vaut pas deux sous! c'est mon histoire qui est bonne! Capulet, Montaigu... le diable et son train! Faites vos paquets, mes garçons : nous allons racheter Penhoël.

Blaise et Bibandier l'écoutaient, cherchant à comprendre.

— Nous ferons nos paquets, dit Blaise; mais je crois que ce sera pour aller à la frontière. Tu ne sais donc pas ce qui se passe ici?

Robert haussa les épaules.

— On boit, on rit, on chante! répliqua-t-il.

— C'est le diable qui rit, murmura Blaise en se rapprochant, et les morts reviennent.

Robert tressaillit, car il eut un vague ressentiment des paroles entendues naguère sous le feuillage.

— Oh! oh! balbutia-t-il d'une voix qui s'alourdissait de plus en plus : est-ce que vous les avez entendues, vous aussi?

— Nous les avons vues! dit Blaise; et je veux mourir si j'y comprends un mot! Ce qui est bien sûr, c'est que dans l'hôtel du nabab il y a deux personnes qui peuvent nous perdre.

Bibandier se taisait. Sa figure, comme celle de Blaise, exprimait de l'effroi; mais c'était un effroi d'un autre genre.

— Ne pourrait-on avoir du vin? dit Robert. Nous sommes riches, puisque Montalt nous donnera sa boîte aux diamants!

Bibandier le secoua encore.

— Ecoute, dit-il : allons-nous-en. Il fait une chaleur d'enfer dans ce jardin... l'air du dehors te remettra.

Il le prit par un bras; Blaise fit de même, et ils essayèrent de le soulever. Robert riait de tout son cœur.

Il croisa ses deux bras sur la table pour se faire un oreiller.

— Bonne histoire! grommela-t-il ça s'appelle bloquer un homme.

L'instant d'après, il ronflait comme un bienheureux. Blaise et Bibandier étaient plus embarrassés que jamais.

L'homme qui, d'ordinaire, les tirait de la presse dans les cas difficiles, leur manquait. Ils ne voyaient point clair au fond de leur situation, et ne savaient à quoi se résoudre. Une seule chose leur apparaissait probable, sinon évidente : c'est qu'ils allaient avoir à lutter contre le nabab, et que le nabab serait le plus dangereux de tous les ennemis.

Tandis qu'ils sé creusaient la tête en pure perte, évitant d'instinct les endroits où s'ébattait la foule, le hasard les conduisit sur le tertre qui faisait face à la fenêtre de la chambre aux costumes. Blaise poussa une exclamation d'étonnement. Un spectacle étrange était devant ses yeux. Il montra du doigt, à l'intérieur du boudoir, un groupe vivement éclairé par les feux de la girandole.

— Les voilà! dit-il à voix basse.

Le regard de Bibandier avait suivi la ligne indiquée, et ses joues étaient devenues blêmes. Le groupe se composait de Montalt et des deux filles de l'oncle Jean. La main de Blaise pesa sur l'épaule de l'ancien uhlan.

— Les voilà! répéta-t-il, en chair et en os! Tu ne les as donc pas tuées, mons Bibandier?

— Sur ma parole sacrée, répliqua celui-ci, je les ai mises au fond de l'eau, les deux pauvres petites... avec une pierre au cou, tu sais bien. Ça ne peut être que des fantômes!

Blaise le regarda en face et secoua la tête. En ce moment, Montalt pressait les mains réunies des deux jeunes filles contre son cœur.

— Des fantômes! grommela Blaise; je crois que tu t'es moqué de nous, monsieur le baron. Si c'est comme ça, tu ne le porteras pas en paradis... Mais vois donc, ajouta-t-il en serrant les poings avec colère : comme ils se parlent! je suis bien sûr que Montalt sait déjà l'histoire de la nuit de la Saint-Louis.

— Si on filait? dit le baron de Bibandier à voix basse.

Blaise était assez de cet avis; mais il avait grande confiance dans l'habileté de Robert à jeun : il sentait que le plus sage était de réserver la situation jusqu'au lendemain.

Comme il hésitait ainsi, Etienne et Roger passèrent au pied du tertre, pour s'enfoncer dans les massifs. Blaise se frappa le front.

— Nous avons encore quelque chose à faire ici, dit-il : tu vois bien là-bas nos deux jeunes tourtereaux de Penhoël!

— Ils ont l'air de chercher comme nous...

— C'est qu'il cherchent! Je ne sais pas comment Robert

arrangera tout ça demain, mais je sens que j'ai une idée. Penses-tu qu'ils ne nous aient point reconnus?

— J'en mettrais ma main au feu!

— Eh bien! le nabab en verra de dures! Avec ces deux tourtereaux-là, le petit Pontalès qui est à Paris... et d'autres que l'Américain nous dénichera, on peut monter un coup de tous les diables!

— Comment ça?

— Nous aurons le temps d'en causer. Pour le quart d'heure, il faut agir. Suivons les petits, et fais ce que je te dirai.

Ils descendirent la rampe, et s'enfoncèrent sous les bosquets en causant à voix basse. Etienne et Roger étaient devant eux.

— C'est que, dit le baron de Bibandier en poursuivant l'entretien, je ne me soucie pas beaucoup d'aller leur tirer ma révérence, moi... Pourquoi n'y vas-tu pas?

— Y penses-tu? ils me voyaient tous les jours, j'étais sans cesse sous leurs yeux : ma voix seule me ferait reconnaître.

— Non pas, l'Endormeur, non pas! Je t'assure que tu es très bien déguisé : ta fausse barbe et tes cheveux postiches...

— Allons donc! Toi, c'est à peine s'ils t'ont aperçu deux ou trois fois. Et encore, sois bien sûr qu'ils ne t'ont pas remarqué.

— Mais si fait! On a beau être mal habillé : quand on a une certaine tournure...

— Alors tu ne veux pas? Fais attention que nous serons deux contre toi, en cas de brouille... car l'Américain ne croit guère aux fantômes!

Depuis le moment où la bayadère à la ceinture verte lui avait apparu, ou plutôt depuis la rencontre qu'il avait faite, aux Champs-Elysées, des deux jeunes filles jouant de la harpe, le baron de Bibandier avait perdu la meilleure part de ses allures victorieuses. C'est à peine si on eût retrouvé en lui l'ombre de ce fier seigneur de l'hôtel des Quatre-Parties-du-Monde, qui avait voix au chapitre et qui parlait même plus haut que les autres. Il se sentait en faute, et plus ses deux associés étaient près de perdre leur position, plus il redoutait leur vengeance.

— Tu sens bien, l'Endormeur, dit-il, que je me soucie de tes menaces comme de l'an quarante, mon bonhomme! L'Américain et toi, et dix autres de votre force ne me feraient pas encore peur! Mais nous sommes ensemble : il faut bien travailler un peu. Je me dévoue.

— Tu te souviens bien de ce que je t'ai dit?

— Tu vas voir!

Blaise et lui suivirent encore les deux jeunes gens pendant quelques minutes; puis, au moment où ceux-ci rentraient dans le bal, Bibandier, quittant son compagnon, les aborda avec une rondeur toute germanique :

— *Ché futraic afoir l'afantache te fus tire ein bédit mot*, baragouina-t-il en s'inclinant tout d'une pièce.

Ce qu'avait prévu Blaise arriva : l'idée ne vint même pas aux deux jeunes gens qu'ils avaient pu voir quelque part ce singulier personnage.

— A vos ordres, monsieur, dit Etienne.

— *Pien aimaple!* — fit Bibandier; *bardon si ché fus téranche... ché crois que fus cherchez quelqu'ein.*

— Mais, monsieur!

— *Bârlons pé, et barlons pien! Fus gerchez té bétites témoiselles hâpillées en pâyâdères?*

A ces derniers mots, la pensée d'une mystification revint en même temps à Etienne et à Roger.

— Comment savez-vous cela? dit Etienne avec brusquerie.

Et Roger ajouta d'un ton où déjà perçait la menace :

— Monsieur est donc un des acteurs de la comédie? Le jeu peut ne pas être très sûr!

Bibandier ne comprenait pas. Mais il était acteur, en effet, dans certaine comédie, et n'avait aucune prétention à la témérité.

— *Mes pons messiés*, dit-il en faisant un pas en arrière pour rendre sa retraite possible en cas de malheur, *ché suis le pâron Pipâandre, gonnu, crâce à Tieu, tans Bâris. Ché fulais fus rentre serfice, en fus mondrant les bétides témoiselles hâpillées en pâyâdères... foilà tût!*

Ceci fut dit avec une bonhomie germanique si admirable, qu'Etienne et Roger se sentirent à moitié désarmés. Ils regardèrent fixement le baron, qui avait une bonne figure, malgré sa barbe horrifique.

— Vous savez où elles sont? murmura Roger d'un air de doute.

— *Ya*... répliqua Bibandier; c'est-à-dire, *vui!*

— Alors, conduisez-nous.

L'ancien uhlan ne se le fit pas répéter. Il se dirigea aussitôt vers le tertre et monta la rampe, en précédant les deux amis. Il ne s'arrêta qu'à l'endroit d'où l'on découvrait l'intérieur du boudoir.

Il étendit la main alors d'un geste solennel.

— *Tonnez-fus la beine de récârter*, dit-il.

Etienne et Roger poussèrent en même temps un grand cri. Le hasard avait servi Bibandier. Au moment où les deux jeunes gens suivaient de l'œil sa main tendue, Cyprienne et Diane venaient d'achever leur chant, et s'étaient rapprochées du nabab endormi.

Impossible de ne pas les reconnaître, cette fois, car la girandole les éclairait d'une lumière aussi vive que celle du jour.

Ce fut un coup de foudre qui frappa les deux jeunes gens. Ils

virent Diane et Cyprienne soulever la main du nabab jusqu'à leurs lèvres.

Ils se retournèrent du côté de leur guide. Le prudent Bibandier avait opéré sa retraite.

En ce moment les deux jeunes filles laissaient retomber la draperie. On ne voyait plus rien.

Etienne et Roger demeurèrent un instant atterrés. Puis Roger saisit le bras de son ami.

— Nous sommes joués tous les deux! s'écria-t-il d'une voix que la rage faisait trembler : ah! je comprends maintenant le manège de milord! Tout ce que nous lui avions dit d'elles excitait sa fantaisie blasée, et c'était pour nous aveugler sur son infamie qu'il attachait à nos pas ces deux femmes perdues. Ah! se vengera-t-on assez en lui prenant sa vie?

Etienne restait immobile et tête baissée.

— Diane! murmurait-il, comme s'il n'eût point voulu croire le témoignage de ses yeux : est-ce possible?...

Roger lui saisit le bras.

— Viens! s'écria-t-il. Je sens ma tête se perdre! Oh! Cyprienne! m'avoir ainsi trahi!

Il entraînait Etienne à travers le jardin. Le jeune peintre se laissait faire : sa pensée était comme morte.

Ils rentrèrent dans l'hôtel, et parvinrent, au bout de quelques secondes, à la porte du boudoir. Roger se rua le premier pour forcer l'entrée. Mais son élan furieux se brisa contre une sorte de mur vivant : les deux noirs étaient debout au-devant du seuil.

— Misérables! s'écria Roger, osez-vous bien nous résister? Place! il faut que je parle à milord!

Seïd et son compagnon gardèrent le silence et ne bougèrent point. Roger s'élança de nouveau, et n'eut point un meilleur succès.

Il criait, il menaçait, il pleurait.

Comme il allait se précipiter une troisième fois, Etienne le saisit à bras le corps et le contint.

— Milord est trop bien gardé ce soir! murmura-t-il d'une voix profonde et pleine d'amertume.

Puis il ajouta en s'adressant aux deux noirs :

— Dites à votre maître que nous quittons sa maison pour toujours. Mais ce n'est pas un adieu que nous lui laissons... Dites-lui qu'il nous reverra demain.

Il entraîna Roger à son tour, tandis que les deux nègres restaient là, sentinelles impassibles et muettes.

. . . .

X

LA PRISON

Madame la marquise d'Urgel habitait le deuxième étage d'une maison de décente apparence, située rue Sainte-Catherine, juste en face de la prison militaire. C'était, suivant l'opinion des gens du quartier, une veuve dans une position de fortune aisée, mais qui ne répondait pas tout à fait au fracas de son grand nom. Elle avait cependant un appartement fort digne, une toilette toujours recherchée, et une voiture.

Elle ne sortait guère, sinon pour accomplir ses dévotions, comme une Castillane de bon sang, et aussi, le soir, parfois, à l'heure où s'ouvrent les salons du grand monde. Mais, comme elle ne recevait jamais personne, on ne supposait point qu'elle pût être fort répandue.

Sa nièce, jolie personne de seize à dix-sept ans, à la figure douce et souffrante, vivait encore bien plus retirée. C'était à peine si on l'avait vue sortir deux ou trois fois, — jamais à pied.

Dans les rares occasions où la marquise l'emmenait avec elle. les stores de la voiture étaient soigneusement baissés. Mais il n'y avait point là de mystère : c'était tout bonnement la santé faible de la jeune fille qui nécessitait ces précautions. On disait, en effet, que la pauvre enfant se mourait d'une maladie de langueur.

C'était Blanche de Penhoël qui passait ainsi pour la nièce de la marquise.

Blanche était dans cette maison depuis un mois. Avec les quelques semaines passées à l'hôtel des Quatre-Parties-du-Monde, cela faisait deux grands mois depuis son départ du manoir; et pourtant elle gardait toujours la pensée qu'on allait la rendre à sa mère. Ces caractères faibles et crédules sont lents à désespérer.

La prétendue marquise d'Urgel, voyant qu'il était de son intérêt de ménager la santé frêle de Blanche, traitait cette der-

nière avec assez de douceur. Elle la voyait à peu près une fois par jour, et lui disait alors quelques mots de sa mère, qui était toujours sur le point d'arriver pour l'emmener avec elle en Bretagne. Blanche n'avait pas l'idée du mensonge. On avait beau la tromper, elle ne se fatiguait point de croire.

Il y avait chez la marquise une femme de chambre de vertu douteuse, mais bonne fille au fond, et d'un caractère serviable, qui avait pris l'Ange en affection : la pauvre enfant était si douce et si éloignée de la plainte! Thérèse, la femme de chambre, lui tenait compagnie, la soignait et la consolait.

Mais Thérèse n'était pas toujours là. Souvent elle faisait des commissions pour madame la marquise, dont les revenus ne venaient pas tout seuls. Alors Blanche restait seule, et de vagues tristesses venaient l'accabler. Elle se souvenait de Penhoël, où son enfance s'était écoulée parmi les caresses. Mon Dieu! que de bonheur! et comme on l'adorait! Elle croyait voir la vénérable et belle figure de l'oncle Jean qui lui souriait comme autrefois.

A son réveil, quand ses yeux s'ouvraient, elle cherchait le doux regard de sa mère.

Et Diane, et Cyprienne, ses cousines chéries, si complaisantes, si bonnes, si promptes à deviner ses moindres caprices!

En retournant au manoir, quand on allait venir la chercher, elle retrouverait l'oncle Jean et sa mère; mais Diane et Cyprienne étaient mortes...

Elles, si jolies, si pleines de santé, de force, de jeunesse! elles, dont la pauvre Blanche avait envié si souvent la gaieté insouciante et heureuse!

Elles ne seraient plus là. Dieu les avait reprises. Et Blanche pleurait en songeant qu'elle irait s'agenouiller entre leurs pauvres tombes, derrière l'église de Glénac.

Et Vincent, le retrouverait-elle au manoir? Elle ne se rendait point compte de cela; mais, parmi les souvenirs qui visitaient sa solitude, celui de Vincent était le plus assidu. Elle songeait à lui presque autant qu'à sa mère.

Le malheur enseigne. Là-bas, au milieu du repos tranquille de Penhoël, l'enfant eût tardé longtemps encore peut-être à devenir femme; mais, dans cette chambre solitaire, où ses jours s'écoulaient si tristes, son cœur travaillait à son insu. Elle aimait, non plus de cette amitié douce du premier âge; elle aimait d'amour. Chaque fois que sa pensée se tournait vers l'avenir, Vincent était là, toujours partageant la joie comme la peine. Il ne lui semblait pas possible que Vincent pût lui manquer jamais. A cet égard, elle ne se faisait nulle question. Il était là, le compagnon naturel de sa destinée.

Pauvre Vincent! Il y avait maintenant huit grands mois que son départ de Penhoël avait arraché à la jeune fille quelques larmes distraites. Qu'était-il devenu? Pendant ce long espace de

temps, point de nouvelles. S'il lui était arrivé malheur! A cette pensée, Blanche avait froid au cœur. Tout ce qui lui restait de courage l'abandonnait. L'avenir se voilait pour elle.

Car les choses avaient bien changé pendant ces huit mois, et l'amour était venu pendant l'absence.

La chambre qu'elle habitait dans la maison de la marquise donnait sur le devant, car on ne la traitait point en prisonnière, et son angélique douceur rendait toute précaution superflue.

Eût-on voulu prendre des précautions, sa chambre n'aurait point été encore mal choisie. De l'autre côté de la rue, il n'y avait, en effet, aucune fenêtre d'où les regards indiscrets pussent épier la solitude de la jeune fille. Du moins, telle était l'apparence, puisque la croisée de Blanche regardait cet espace vide qui se trouve derrière la porte latérale de la prison militaire.

De l'intérieur de sa chambre, elle voyait seulement les derrières de la rue de l'Abbaye et le profil de la façade intérieure de la prison, c'est-à-dire quelques barreaux de fer, faisant saillie hors de l'épaisse muraille.

Mais, à cause de cette position même, si elle ne pouvait rien voir, elle pouvait être vue.

Et, de fait, derrière une de ces croisées, que défendait un solide grillage, il y avait un prisonnier dont les yeux restaient fixés sur elle une grande partie du jour. Une ou deux fois, Blanche l'avait entrevu aux rares instants où le soleil, pénétrant dans la ruelle intérieure de la prison, éclairait d'aplomb son visage. Mais elle n'avait pu distinguer ses traits, parce qu'il y avait les barreaux de fer entre le prisonnier et son regard.

D'ailleurs, elle n'avait point l'esprit assez libre pour se donner à une curiosité vaine.

Le prisonnier, au contraire, s'occupait d'elle sans cesse. Il avait en sa possession la lame d'un couteau qui, ébréchée, lui servait à limer ses barreaux. Toutes les heures de la nuit se passaient à ce patient travail; mais dès que s'ouvrait la croisée de Blanche, il ne travaillait plus, sa tête s'avançait avide, et il semblait que son âme s'élançait vers la jeune fille.

Pendant des heures entières, il restait en contemplation devant elle; et parfois, lorsque le front de Blanche s'appuyait plus triste sur sa main, des larmes venaient aux yeux du pauvre prisonnier.

Bien souvent il avait essayé d'attirer l'attention de la jeune fille, soit en l'appelant par son nom, car il savait son nom, soit en agitant ses mains à travers les barreaux. Mais sa voix s'était perdue parmi les chants rauques des autres captifs, et quant à ses signaux, Blanche ne les remarquait point, ignorant qu'ils lui fussent adressés.

Le prisonnier avait nom Vincent de Penhoël.

Dans cette maison, la pauvre Blanche se trouvait, à son insu, entourée de tous ceux qu'elle aimait. Vincent, qu'appelaient ses

larmes muettes, pouvait la voir pleurer; quelques pas et deux ou trois murs la séparaient de sa mère, qu'elle demandait à Dieu chaque jour dans son ardente prière.

. . . .

Vincent était arrivé jusqu'à Paris, tantôt à pied, tantôt sur la charrette de quelque paysan voyageur, comme il avait pu, enfin.

De Redon jusqu'à Rennes, les traces des ravisseurs avaient été faciles à suivre. A Rennes, au bureau des diligences, il avait acquis la preuve que Blanche était sur la route de Paris. Ceux qui l'emmenaient avaient dès lors changé de noms, et Vincent ne pouvait deviner en eux les anciens hôtes de Penhoël. Mais que lui importait?

Une fois acquise la certitude que Blanche était à Paris, Vincent ne calcula plus ni ses moyens ni ses forces. Il s'élança sur la route, comme s'il eût espéré joindre la voiture, qui avait sur lui vingt-cinq lieues d'avance. Il ne lui restait plus que bien peu de chose sur l'argent du nabab. Loin de pouvoir payer sa place à la diligence, il n'avait pas même de quoi vivre durant le trajet. Il ne songea point à cela.

Courir! courir! atteindre les infâmes qui lui enlevaient Blanche, voilà seulement ce qui l'occupait. Mais l'enthousiasme se lasse, et il y a près de cent lieues de Rennes jusqu'à Paris.

Plus d'une fois, pendant la route, Vincent fut obligé de mendier un gîte et un morceau de pain; plus d'une fois il s'arrêta, vaincu par le besoin ou par la fatigue.

La route s'allongeait devant lui à perte de vue, et des larmes lui venaient aux yeux.

Enfin il arriva! — Oh! ce grand Paris ne l'effraya point. Dès les premiers pas, il pensait rencontrer des indices. Il se disait : Je parcourrai toutes les rues, j'entrerai dans toutes les maisons, je visiterai les moindres recoins! je trouverai!

Il trouva, le soir même, comme il dormait, épuisé de lassitude, sur un banc des boulevards, un fonctionnaire public, curieux par état, lequel interrompit son somme pour lui demander son nom et son adresse. Le pauvre Vincent avait mis six jours pour venir de Rennes, six jours sous la pluie et la poussière. Il était fait à peu près comme notre Bibandier, à l'époque où ce noble baron n'était encore que général de uhlans dans les taillis de l'Ille-et-Vilaine. Il sentait son vagabond d'une lieue.

A la demande du fonctionnaire, il resta fort embarrassé : d'adresse, il n'en avait point, et sa désertion, après le malheureux duel de Madère, ne lui donnait pas grand courage à décliner ses noms et prénoms.

Comme il hésitait, le fonctionnaire public et curieux l'engagea poliment à le suivre.

Il se trouvait que le rapport du commandant de la station de

Madère était arrivé depuis peu au ministère de la marine. Les bureaux venaient d'achever leur travail, et la police avait des notes toutes fraîches.

Vincent essaya bien de mentir; mais c'était un métier nouveau pour lui : on le pressa, il se coupa. La prison de l'Abbaye lui ouvrit ses portes à deux battants, jusqu'au moment où un conseil de guerre déciderait de son sort.

Il était là sous les verrous depuis environ sept semaines.

Pendant la première moitié de ce laps de temps, un découragement lourd et accablant s'était emparé de lui. La pensée de Blanche perdue, de Blanche qu'il ne pouvait plus même essayer de secourir, le navrait. Il voulut se laisser mourir. Mais, un jour qu'il tentait d'entrevoir, à travers les barreaux de sa cellule, un petit coin de cette ville immense où Blanche souffrait peut-être abandonnée, la seule fenêtre qu'il pût apercevoir, de l'autre côté de la rue, s'ouvrit tout à coup, et deux femmes s'y montrèrent.

Il faillit tomber à la renverse, tant sa surprise fut profonde! L'une de ces deux femmes lui était inconnue, l'autre était Blanche.

Il poussa un grand cri de joie, et des larmes vinrent à ses yeux. Puis ses mains, crispées convulsivement, secouèrent les barreaux solides. Il voulait s'élancer. Il appelait Blanche! Blanche!...

La jeune fille n'entendait pas. Mais Vincent la revit le lendemain à la même place, le surlendemain il la revit encore.

Son courage revint, sa force doubla. Oh! s'il avait pu échanger avec Blanche une parole, un signe seulement! son travail eût marché bien plus vite. La pauvre lame ébréchée que le hasard avait mise entre ses mains, s'usait contre le fer à l'épreuve. La tâche allait bien lentement. Mais Vincent ne se lassait point, et l'œuvre avançait un peu tous les jours.

Cette nuit, tandis que le prisonnier travaillait sans bruit, et constatait que sa lame entrait maintenant tout entière dans le fer du barreau, Blanche veillait, elle aussi, en proie à l'ennui.

Elle était seule. Mme la marquise d'Urgel avait quitté la maison dès la brume pour se rendre à la fête du nabab, et Thérèse, profitant de l'occasion, s'était allée promener, malgré la défense formelle de sa maîtresse.

Blanche était tout habillée sur son lit. Elle se sentait à la fois plus souffrante d'esprit et de corps. Sa bouche rendait des plaintes faibles, auxquelles nulle voix ne répondait. Les bruits de la rue diminuaient peu à peu; les boutiques se fermaient; on n'entendait plus qu'à de rares intervalles le roulement des voitures attardées. Et personne ne rentrait au logis de la marquise.

La pauvre Blanche avait peur. Elle sentait que la force allait lui manquer pour souffrir et offrait son âme à Dieu, pensant que la dernière heure allait sonner pour elle. La fièvre venait, amenant des visions navrantes ou terribles : l'Ange voyait autour

de sa couche tous ceux qu'elle aimait; mais ils étaient pâles, ils avaient les yeux pleins de larmes...

Elle essaya de prier. Les paroles de l'oraison se mêlaient dans sa bouche. Elle ne pouvait.

Dans sa frayeur, elle appelait; et sa voix, changée, tombant au milieu du silence, l'épouvantait davantage.

Vers une heure du matin, la fatigue, plus forte que la souffrance, ferma enfin ses yeux. Elle s'endormit du sommeil de l'épuisement. Thérèse rentra. Blanche ne l'entendit point.

Son sommeil, que rien n'avait pu troubler, fut pourtant interrompu brusquement aux environs de cinq heures par un bruit de voix qui partait d'une chambre voisine.

Il semblait à Blanche que ces voix ne lui étaient pas inconnues.

XI

UN HONNÊTE ENLÈVEMENT

Le nabab était endormi. Qu'allaient faire les filles de l'oncle Jean? Elles étaient libres, elles avaient de l'or, les fidèles noirs de Montalt étaient à leur service.

Diane fit un signe à Cyprienne, et les deux sœurs entrèrent dans la chambre aux costumes, qui, nous l'avons dit, donnait sur le boudoir.

— Maintenant, dit Diane après avoir eu soin de pousser la porte, il nous faut sauver Blanche.

— Sauver Blanche! reprit Cyprienne avec tristesse : le pouvons-nous? Si encore elle était ici! Un moment je l'ai espéré, mais...

Diane interrompit sa sœur :

— N'avons-nous pas aperçu ses geôliers tout à l'heure? demanda-t-elle.

— Elle était seule, répondit Cyprienne.

— C'est ce qui nous sauve, Blanche est restée dans sa prison, sous la garde de quelque caméristc. Nous savons où est la prison. Allons...

Contrairement à son habitude, Cyprienne semblait découragée : était-ce un effet de la blessure qu'avait faite à son cœur la légèreté de Roger?

— C'est trop tard, dit-elle : nos ennemis nous savent en vie maintenant et ici. Quelle faute! ma sœur : nous avons voulu les effrayer, et nous leur avons donné l'éveil.

— N'importe! fit Diane avec résolution. Peut-être sont-ils encore au bal? Les chevaux du nabab sont rapides, et Dieu est avec nous. Hâtons-nous.

Se rappelle-t-on ces journées du commencement du printemps et de la fin de l'automne où le vent semble souffler de tous les côtés à la fois? Sans transition aucune, la brise saute alors de l'est à l'ouest, du nord au midi, et dans tous les sens son souffle a la même intensité. La femme ressemble à la brise de ces jours-là, et plus que Diane, Cyprienne était femme. Subitement et souvent sans raison, elle passait d'une impression à l'autre : aux larmes les plus amères succédait brusquement le rire le plus franc. Du reste, j'en dois convenir, la confiance et la joie lui étaient plus naturelles que la tristesse et le découragement.

Ses hésitations avaient disparu devant la confiance de Diane.

— Partons! dit-elle en prenant la poignée de la porte.

Diane l'arrêta.

— Deux sûretés valent mieux qu'une, fit-elle. Si nous manquons notre coup, peut-être sera-ce fini. Ne pourrions-nous pas, en cas de lutte, demander leur secours à Etienne et à Roger?

Cyprienne resta un instant sans répondre : maintenant qu'elle était lancée, elle aurait mieux aimé courir seule les chances de la lutte. Il lui répugnait surtout de demander quelque chose à Roger depuis l'aventure du bal. Mais l'amour de Blanche eut bientôt emporté ses nouvelles hésitations.

— Probablement ils sont encore au jardin, répondit-elle : allons les chercher.

— Non, dit Diane. Il suffit d'une seule : à deux, nous serions remarquées et aussitôt surveillées. Le temps presse. Je descends au jardin. En attendant, prends un costume d'homme : il ne sera peut-être pas inutile qu'une de nous soit déguisée.

Cyprienne n'insista pas.

Diane rentra dans le boudoir. Le nabab, étendu dans son fauteuil, subissait les effets de l'opium. Elle passa et ouvrit la porte de sortie.

Les deux noirs, qui veillaient toujours au dehors, parurent d'abord surpris, et firent mine de s'opposer à son passage.

— Milord ne vous a-t-il pas dit d'obéir à toutes nos volontés? fit-elle d'un ton impérieux.

Seïd hésita, puis s'inclina en signe de soumission.

— Indiquez-moi une porte d'où je puisse entrer dans le jardin sans être trop en vue.

Le noir précéda Diane immédiatement, et après l'avoir fait descendre par un escalier de service, il ouvrit une petite porte qui donnait dans le jardin et que masquait un bouquet de buis et de laurier.

— Attendez-moi ici, lui dit Diane.

Puis elle se dirigea vers le bal avec précaution, en se cachant derrière les massifs.

La partie du jardin dans laquelle s'avançait Diane n'était pas éclairée : il lui fut assez facile de se rapprocher de la fête sans être aperçue. Le nombre des danseurs avait diminué, les groupes paraissaient moins animés.

Diane eut beau chercher : Etienne et Roger avaient disparu. La pauvre enfant ne savait pas qu'elle et sa sœur en étaient cause. Pour comble de malheur, ni Bibandier, ni Blaise, ni Robert, ni cette dame qu'elle avait vue la veille avec Blanche et cette même nuit seule au bal, ne paraissaient. Avaient-ils craint quelque surprise? étaient-ils allés changer Blanche de domicile?

Diane revenait triste à l'hôtel et presque découragée. Elle venait de rentrer dans la partie non éclairée du jardin, quand il lui sembla entendre derrière une charmille des gens qui causaient à voix basse. Etait-ce une illusion? Le nom de Blanche vint frapper son oreille. Les ténèbres empêchaient Diane de voir, mais elles l'empêchaient aussi d'être vue. Elle s'approcha doucement. Elle ne s'était pas trompée : les voix lui étaient connues.

— A présent, disait l'ami Bibandier, le milord n'a qu'à se bien tenir : je lui ai lâché dans les jambes ces deux étourneaux d'Etienne et de Roger : ils sont furieux.

— Oui, répliqua Blaise; mais tu ne nous parles pas des deux petits démons. Ils vivent et nous ont vus.

— Quels démons? fit une voix de femme que Diane ne put reconnaître.

— Ah! marquise, répondit Blaise; vous ne connaissez pas les filles de l'oncle Jean. Eh bien! prenez garde à vous, si elles viennent jamais à savoir que leur cousine Blanche est chez la marquise d'Urgel.

Ces derniers mots furent pour Diane un trait de lumière. Elle qui jusque-là avait retenu sa respiration de peur de perdre un mot de la conversation, faillit pousser un cri de joie.

Avec le nom de la misérable à qui Robert avait confié la garde de sa cousine, Diane en savait assez. Elle revint à l'hôtel.

A la petite porte le noir attendait impassible.

— Faites atteler sur-le-champ, dit Diane.

Et elle monta en courant l'escalier dérobé. Elle passa devant

le camarade de Seïd, qui veillait à la porte du boudoir, et devant Montalt, qui dormait toujours.

— Vite, ma sœur! dit-elle en entrant dans la chambre aux costumes, où Cyprienne l'attendait déguisée en élégant cavalier; vite! aide-moi à m'habiller : il nous faut partir.

— Etienne et Roger nous attendent? demanda Cyprienne.

— Nous nous passerons d'eux.

— Mais... voulut faire Cyprienne.

— Allons, ma petite sœur! le temps presse : aide-moi à mettre cette belle robe que tu vois là. Je suis une grande dame maintenant, la marquise d'Urgel; et toi, tu es mon cavalier, un cousin, un ami, ce que tu voudras : n'es-tu pas fière?

Diane disait tout cela sur le ton de la plaisanterie, pendant qu'elle quittait sa petite jupe de paysanne. Cyprienne regardait sa sœur avec de grands yeux étonnés, se demandant si la grave Diane n'était pas devenue un peu folle.

Tout en l'aidant à changer de costume, elle hasarda un second *mais*, qu'elle fit immédiatement suivre de cet aveu, fait par ses yeux depuis un moment déjà : Je t'avoue que je ne comprends rien ni à ce que tu dis ni à ce que tu fais.

Cette fois Diane éclata de rire.

— Ma chère Cyprienne, dit-elle en baisant sa sœur, tu comprendras tout quand nous serons en voiture, car alors je t'expliquerai tout. Maintenant taisons-nous et hâtons-nous.

La petite jupe de Diane fut bientôt remplacée par une magnifique robe de soirée; sur ses épaules elle jeta un manteau de fourrure, et dans ses beaux cheveux dépouillés de l'humble bonnet breton elle mit une coiffure de perles.

— Comme tu es belle! disait Cyprienne en regardant sa sœur avec complaisance. Je voudrais bien qu'Etienne pût te voir ainsi.

— Et moi, reprit Diane en riant, je ne voudrais pas qu'il te vît : avec ton costume élégant et ta fine moustache, il te prendrait pour un rival dangereux.

— Dangereux, je le suis, fit Cyprienne crânement, en tirant de sa poche un mignon pistolet.

La toilette était finie : les deux sœurs partirent. En traversant le boudoir, elles regardèrent le nabab endormi, et demandèrent à Dieu de bénir ce bon père.

Seïd était revenu à son poste.

— Est-ce prêt? dit Diane.

Le noir s'inclina.

— Suivez-nous, vous et votre compagnon, ajouta Diane.

Ils obéirent.

Les deux sœurs descendirent le grand escalier et traversèrent le jardin, sans se cacher cette fois.

Dans cette dame élégante et ce brillant cavalier, qui donc aurait reconnu les pauvres filles de l'oncle Jean?

Elles aperçurent en passant Robert, Blaise, Bibandier et la marquise d'Urgel, qui avaient quitté la salle champêtre de leur conseil et qui maintenant revenaient vers le bal, sans doute pour y saluer leurs connaissances avant de partir.

— Il faut nous hâter, dit Diane.

La voiture les attendait; Seïd ouvrit la portière.

— Rue Sainte-Marguerite, en face de la prison militaire, dit Diane à l'oreille de Seïd, et vite!

Quelques secondes après, la voiture était lancée au grand trot de ses deux chevaux.

— Maintenant, dit Cyprienne, qui jusqu'alors avait contenu sa curiosité, tu vas bien me dire ce dont il s'agit.

Diane ne se fit pas prier : elle raconta à sa sœur ce qu'elle avait entendu dans le jardin et la résolution qu'elle avait prise aussitôt de s'introduire dans la prison de Blanche en passant à la faveur de la nuit pour la marquise d'Urgel.

— Mais, objecta Cyprienne, en admettant que tu puisses cacher ton visage, on reconnaîtra bien que ta voix n'est pas celle de la marquise.

— Aussi, répondit Diane, ne parlerai-je pas? C'est toi, le comte de Saint-Remy, qui feras tous les frais de la conversation. Je me suis trouvée mal au bal, et tu me ramènes.

La voiture venait de s'arrêter. Seïd ouvrit la portière.

— Sonnez, dit Diane.

Puis, se tournant vers Cyprienne, elle ajouta :

— Attention! et pas d'imprudence!

La porte de l'hôtel s'ouvrit.

Madame la marquise descendit de voiture, soutenue par M. le comte de Saint-Remy.

— Aidez-moi à soutenir madame, dit celui-ci à Seïd debout à la portière.

Habitué à obéir aux ordres les plus fantasques, le noir ne parut pas étonné : il prêta son bras vigoureux à madame la marquise.

Ils entrèrent tous trois dans l'hôtel.

— Qu'est-ce donc? dit le portier, qui avait mis sa tête au guichet.

— Madame la marquise s'est trouvée souffrante, et je viens l'accompagner, répondit M. le comte de Saint-Remy, sans s'arrêter et sans daigner même se retourner.

— Pourrai-je vous être de quelque utilité, monsieur? reprit le portier, que l'espoir d'une pièce faisait poli.

— Merci, mon brave homme, cria M. de Saint-Remy, qui aidait en ce moment la marquise à mettre le pied sur la première marche de l'escalier.

Le concierge ferma son guichet et se remit au lit, en bénissant la justice de Dieu, qui savait, par ses coups, rétablir l'égalité entre les riches paresseux et les pauvres laborieux... comme lui.

En montant l'escalier, madame la marquise retrouva pour un instant l'allure de Diane : en un clin d'œil, la malade et ses deux soutiens furent en haut.

— Maintenant, dit Diane, je ne puis plus me tenir!

Elle arrangea sur ses cheveux, de façon à se cacher une partie du visage, un grand foulard des Indes dont elle avait eu soin de se munir.

Cyprienne et Seïd reprirent leur rôle de béquilles. Ils sonnèrent.

Ce fut Thérèse qui vint ouvrir, un bougeoir à la main.

Elle faillit tomber d'étonnement et d'effroi.

Avant qu'elle eût eu le temps de pousser un cri, M. le comte de Saint-Remy, la prenant sans plus de façon par le bras, la fit pirouetter en lui disant :

— Je vous ramène madame la marquise très souffrante : ne faites pas de bruit, et montrez-nous le chemin de sa chambre.

Thérèse, sans trop savoir ce qu'elle faisait, prit la tête du cortège.

Mme la marquise soupirait à fendre l'âme : on eût dit qu'elle agonisait. Arrivés à sa chambre, ses deux soutiens, qui semblaient n'en pouvoir plus de fatigue, car Seïd était facilement entré dans le jeu, la déposèrent doucement dans un fauteuil. Sans le vouloir, M. le comte fit tomber le foulard sur ce qui paraissait du visage de la marquise.

— Ah! madame, s'écria Thérèse en se précipitant vers sa maîtresse, parlez-moi! qu'avez-vous?

M. le comte avait mille raisons pour ne pas permettre à Thérèse de se livrer aux témoignages de son affection envers sa maîtresse. Il arrêta encore la caméristc.

— Appelez mademoiselle Blanche, dit-il avec l'assurance d'un homme au courant de tous les secrets de la maison, et priez-là de se hâter : madame la marquise voudrait la voir de suite.

Thérèse ne bougeait pas; elle semblait pétrifiée, et regardait avec des yeux hagards derrière M. le comte de Saint-Remy. Dans son trouble, elle n'avait pas aperçu d'abord qui aidait M. le comte à soutenir sa maîtresse; mais voilà que tout à coup, pendant que M. de Saint-Remy lui parlait, elle avait jeté les yeux, tournés jusqu'alors vers sa maîtresse, dans la direction de son interlocuteur, et derrière lui était apparu le visage noir de Seïd. C'était la tête de Méduse.

— Eh bien! dit M. de Saint-Remy, avez-vous entendu? Ne voyez-vous pas que madame la marquise est très mal, et que dans un moment il sera peut-être trop tard?

Thérèse se précipita vers un coin de la chambre, et ouvrit avec fracas une porte dissimulée dans la tapisserie.

— Mademoiselle! mademoiselle! criait-elle en entrant dans la chambre de Blanche, levez-vous vite : madame se meurt.

Les deux sœurs n'attendaient que cela. Elles n'avaient pas besoin désormais de perdre un temps précieux à chercher la chambre de leur cousine.

— Seïd, dit en se levant madame la marquise subitement guérie, mettez-vous derrière la porte par où vient de passer cette fille; quand elle rentrera, saisissez-la, et, sans toutefois lui faire de mal, arrangez-vous de façon qu'elle ne puisse ni s'échapper ni appeler. Il faut éviter tout bruit, ajouta Diane en se tournant vers sa sœur, et aussi il faut préserver cette fille de l'accusation de trahison. Robert est capable de tout.

Le noir était à son poste, tenant à la main le foulard que Diane avait laissé tomber en se levant et qu'il avait ramassé; à ses pieds était le cordon de la sonnette, qu'il avait eu soin de couper.

M. le comte de Saint-Remy se présenta discrètement à la porte de Blanche.

— Venez vite, ma fille, dit-il en faisant signe à Thérèse : on a besoin de vous.

Thérèse arriva aussitôt. En un clin d'œil, elle fut bâillonnée, garrottée, et déposée délicatement par Seïd dans une moelleuse bergère.

....

....

Quelques minutes après, l'équipage marqué aux chiffres B. M. partait au galop, avec ses deux grands nègres devant et derrière.

Il n'avait pas fait cent mètres dans la rue Sainte-Marguerite, qu'il fut croisé par une voiture de place arrivant aussi vite que le pouvaient lui permettre les jambes de sa vieille haridelle.

— La marquise d'Urgel! s'écria Blanche en s'enfonçant dans la voiture.

— Robert! dit Diane.

— Trop tard! ajouta Cyprienne en embrassant sa cousine : la cage est vide!

Il était dit que le sommeil des paisibles habitants de la rue Sainte-Marguerite devait être troublé plus d'une fois cette nuit-là.

A peine l'équipage s'éloignait-il, en effet, dans la direction de la Croix-Rouge, que l'on put voir, aux premiers rayons du jour naissant, un homme s'élancer sur ses traces en courant de toute sa force. La sentinelle de la prison militaire avait fait quelques pas hors de son poste. Elle hésita un instant, et cria par trois fois : Prisonnier, arrêtez!...

Comme le fugitif n'en courait que mieux, le soldat mit la crosse de son fusil contre son épaule et lâcha la détente pour l'acquit de sa conscience.

En un instant, toutes les fenêtres de la rue furent garnies de coiffes de nuit et de bonnets de coton. Mme la marquise d'Urgel,

seule avec sa servante Thérèse, resta, pour cause, à l'intérieur de ses appartements. En même temps, la patrouille fit irruption hors du corps de garde.

La cause de ce remue-ménage était tout simplement l'évasion du pauvre Vincent de Penhoël.

Vincent avait achevé de scier son barreau vers cinq heures du matin, à peu près au moment où la voiture du nabab s'arrêtait devant la porte de madame la marquise d'Urgel.

Il n'avait aucune espèce de plan, et comptait s'en remettre à l'inspiration du moment, quand l'heure de partir serait venue.

Dès qu'il put passer la tête entre les barreaux, il regarda au-dessous de lui, et distingua vaguement une grosse masse noire sur le pavé de la cour.

C'était le dogue de garde, sentinelle dont la surveillance ne trompe jamais.

Vincent rentra dans sa cellule et fit une corde avec ses draps, car il fallait partir : Blanche était là de l'autre côté de la rue, qui souffrait et qui l'appelait.

Il attacha ses draps, tordus en forme de câble, à deux de ses barreaux qui restaient fixés dans la pierre; puis il se laissa glisser, non pas jusqu'au sol de la cour, mais seulement jusqu'au premier étage de la prison. Au premier bruit, la masse noire gisant sur le pavé avait remué; le dogue s'était dressé sur ses quatre pattes. Mais il n'aboyait point. — Il se contentait de hurler en sourdine, comme s'il n'eût point voulu effrayer sa proie.

Il attendait, la gueule ouverte et la langue pendante.

Vincent voyait briller dans l'obscurité des yeux d'un rouge sombre, comme des charbons demi-éteints.

Le jour, qui commençait à poindre, n'éclairait pas encore la cour encaissée; mais au dehors, on distinguait déjà faiblement les objets. Vincent allait d'une fenêtre à l'autre, déchirant ses mains et ses genoux, mais se tenant ferme et ne perdant point courage.

Il fut longtemps à gagner la porte qui donnait sur la rue Sainte-Marguerite. Cette porte est située entre deux corps de bâtiment, qu'elle isole l'un de l'autre. Vincent se coucha sur la corniche pour reprendre haleine et pour mesurer le saut qui lui restait à faire.

Il jeta ses regards tout autour de lui. L'attention de la sentinelle n'était point encore éveillée.

En explorant ainsi les abords de la prison, il aperçut la voiture arrêtée juste en face de lui. Le jour grandissait : on y voyait déjà assez pour qu'il pût distinguer les noirs visages des deux nègres. En un autre moment, peut-être les aurait-il reconnus tout de suite, car leurs figures l'avaient frappé autrefois sur le pont de l'*Erèbe*.

Mais il avait autre chose à penser. D'ailleurs, avant qu'il eût pu faire aucune réflexion, la porte de la marquise s'ouvrit pour

donner passage d'abord à un grand nègre, puis à deux femmes, et enfin à un jeune homme.

L'âme de Vincent était dans son regard. Du premier coup d'œil il avait reconnu Blanche de Penhoël.

Quant aux autres personnages, il ne les avait pas même regardés.

Un cri rauque s'échappa de sa poitrine. Sans plus prendre désormais aucune précaution, il se pendit des deux mains à la corniche, et sauta sur le trottoir.

Le bruit de la voiture qui partait avait empêché le factionnaire d'entendre le cri de Vincent. Mais la chute du prisonnier éveilla enfin son attention; du moins fit-il montre de bonne volonté, en envoyant une balle à la poursuite du fugitif. Vincent courait sur les traces de l'équipage, et tournait déjà l'angle de la rue d'Erfurt.

Il y a loin de la prison de l'Abbaye au faubourg Saint-Honoré. Les chevaux de Berry-Montalt allaient comme le vent. Mais la passion soutenait les forces de Vincent, qui luttait de vitesse avec le rapide équipage.

Il allait à perdre haleine, le front ruisselant de sueur et la gorge haletante.

Il appelait, sans le savoir, et poussait des cris désespérés.

Au moment où Dieu lui envoyait la liberté, allait-il perdre Blanche pour toujours?

La voiture traversa le Pont-Royal et longea le quai des Tuileries, Vincent redoublait d'efforts, mais il sentait sa vigueur s'épuiser.

Il put encore suivre l'équipage tout le long de la place de la Concorde et dans l'allée Gabrielle; mais quand il arriva au coin de l'avenue Marigny, l'équipage avait disparu.

Il continua sa course pendant un instant encore, sans but et sans pensée, puis se laissa choir sur la terre froide.

XII

LA RENCONTRE

Robert, Bibandier, Blaise et la marquise d'Urgel étaient réunis dans cette chambre de l'hôtel des Quatres-Parties-du-Monde où nous avons vu l'ancien uhlan prendre avec l'honnête Graff des leçons de patois germanique.

Blaise et Bibandier se tenaient côte à côte à l'un des coins de la cheminée; ils avaient l'air fort abattu. Le noble baron ne songeait guère ce matin à faire friser sa belle chevelure, M. le comte de Monteïra laissait de côté ses cartes biseautées.

A l'autre extrémité du foyer, Mme la marquise d'Urgel s'enfonçait dans une bergère et tenait ses yeux cloués au plancher. Elle avait à la main un flacon de sels, dont elle se servait fréquemment. Son visage était très pâle; toute sa personne gardait des traces visibles de l'émotion qui avait agité sa rentrée chez elle.

Robert était pâle aussi, plus pâle peut-être que la marquise; mais il portait la tête haute, et une sombre résolution était dans son regard.

Il pouvait être neuf heures du matin.

Nos quatre compagnons venaient d'avoir un entretien où les chagrines récriminations et les reproches amers s'étaient croisés en tous sens. Le plus maltraité avait été le pauvre Bibandier, qui ne savait comment excuser sa faiblesse. Sans lui, les deux filles de l'oncle Jean ne seraient jamais venues inquiéter l'association!

Robert, de son côté, avait dû avouer ce qui s'était passé entre lui et le nabab. Pour se disculper, il prétendait bien que Berry-Montalt avait introduit quelque drogue enivrante dans son breuvage; mais cela ne faisait rien à l'affaire.

La chose certaine, c'est qu'il avait raconté au nabab les événements de Penhoël, et que le voile transparent dont il avait enveloppé son histoire pouvait bien être déchiré par les deux filles de l'oncle Jean, qu'un hasard diabolique mettait sous la main du nabab.

On savait, enfin, pour comble de malheur, que Blanche avait échappé à la garde de la prétendue marquise. Les deux démons de Penhoël, comme on les appelait autrefois, Cyprienne et Diane, signalaient déjà leur présence!

Il n'était pas difficile de deviner qu'elles auraient mis Blanche sous la protection du nabab.

Et maintenant que faire? La partie semblait tellement compromise, que l'idée de fuir était venue à tout le monde. Il n'était pas encore trop tard, à supposer même que Berry-Montalt prît en main les intérêts des Penhoël : il n'avait pas eu le temps de donner l'éveil à la police, les portes étaient ouvertes, et une bonne chaise de poste bien attelée pouvait trancher d'un seul coup toutes les difficultés.

Mais Robert de Blois était une étrange nature de coquin : il ne connaissait la faiblesse qu'aux heures de prospérité. Quand les cartes se brouillaient, quand les difficultés naissaient et grandissaient à l'improviste pour lui barrer la route, il s'éveillait, en quelque sorte; ce n'était plus le même homme : le courage lui venait, et l'escroc vulgaire se haussait à la taille des plus vaillants héros de la cour d'assises.

Il ne voulait pas fuir, lui.

Blaise et Bibandier avaient dans les talents de Robert une grande confiance, que sa maladresse de la veille ne suffisait point à entamer; quant à la marquise, elle laissait faire. Malgré les récriminations et les reproches, l'Américain restait le chef de la bande, et l'on attendait sa parole pour savoir au juste ce qu'il fallait espérer ou craindre.

Il ne s'était point expliqué encore et continuait silencieusement sa promenade. Quand il s'arrêta enfin devant le foyer, tout le monde devint attentif :

— Nous étions des fous, dit-il à voix basse et comme en se parlant d'abord à lui-même; nous voulions faire de la diplomatie, lorsque le bon sens aurait dû nous apprendre qu'il fallait y aller franchement et tout d'un coup. Ces moyens adroits réussissent parfois, mais il faut le temps, et nous avons à peine six jours devant nous, sur lesquels il faut en prendre trois pour le voyage.

— Tu penses donc encore à Penhoël? demanda Blaise.

— Comment diable! s'écria Robert, si j'y pense? mais c'est là que nous avons enfoui toutes nos belles années! c'est le domaine acquis par notre travail : on nous a dépouillés, volés, trahis; et tu demandes si je songe à ravoir notre héritage!

— C'est que, murmura Blaise, depuis hier, notre position...

— Notre position! elle est plus belle. Nous allions manquer le coche à force de précautions; le hasard, ou mon imprudence, si vous voulez, a précipité les choses et nous force à jouer le tout pour le tout : c'est comme cela que j'aime à voir les parties s'engager!

Il se planta contre la cheminée, le dos au feu, les mains croisées sur les basques de son habit. Sa tête pâle se redressait; il y avait du feu dans son regard : nous eussions reconnu le hardi coquin partant un beau soir de l'auberge de Redon et marchant à la conquête d'une fortune, sans autre arme que son audace.

Blaise et Bibandier se sentaient reprendre courage.

— Hier, poursuivit l'Américain, vous vous moquiez de mes calculs algébriques, et vous aviez raison, mes fils : ma martingale a fait fiasco. Le nabab est plus fort que je ne pensais. Tant pis pour lui! au lieu de lui piper quelques centaines de mille francs, nous prendrons son magot tout entier. C'est plus logique et plus franc.

Bibandier secoua la tête.

— Quand il s'agit de parler... commença-t-il.

— Tais-toi, interrompit l'Américain. On te pardonne l'affaire des petites, mais c'est à condition que tu garderas désormais le respect convenable envers ceux qui valent mieux que toi. Voyons, mes fils! avons-nous fait notre devoir hier? L'Endormeur connaît-il un peu les êtres de l'hôtel?

— Couci, couci, répliqua Blaise : on rencontrait à chaque porte ces grands diables de cipayes.

— Et toi, baron, as-tu la piste des millions.

Bibandier répondit en reprenant un peu de sa bonne humeur de la veille :

— Il y avait cette grande belle femme qui se collait à mon bras et qui ne m'aurait pas quitté d'une semelle pour un coup de canon!

— Est-ce de la boîte aux diamants que vous parlez? demanda la marquise d'Urgel.

Tout le monde se tourna vers elle, et chacun l'interrogea du regard.

— Dites ce que vous savez! ordonna vivement Robert.

— Je sais, répliqua la marquise, qu'il la porte sur lui d'ordinaire; quand il ne la porte pas sur lui, la boîte reste sous clef dans un petit meuble de palissandre placé au pied de son lit.

Comme elle achevait, un domestique entr'ouvrit la porte du salon :

— Une lettre pressée pour monsieur le chevalier de La Matas, dit-il.

L'Américain regarda la suscription : il ne connaissait point l'écriture, et se hâta de rompre le cachet. Aux premières lignes parcourues, il eut un sourire, puis sa figure exprima tout à coup l'incertitude et l'hésitation.

Le billet était ainsi conçu :

« Berry-Montalt, esq., présente ses compliments à monsieur le « chevalier de Las Matas, et le prie de vouloir bien lui fixer un « rendez-vous dans la matinée. »

Etait-ce un piège?

Robert renvoya d'un geste le domestique, et passa la lettre à Blaise.

— Que vas-tu faire? demanda celui-ci.

L'Américain garda le silence.

Il s'accouda contre la tablette de la cheminée, et mit sa tête entre ses deux mains. Au bout de quelques minutes, il releva les yeux sur son associée, qui avait repris son apparence d'indifférente froideur.

— La chambre du nabab est-elle bien gardée? demanda-t-il.

— L'hôtel est plein de domestiques, répondit la marquise, et les deux nègres sont vigilants comme des chiens d'attache.

— Quand le nabab sort, dit encore l'Américain, les nègres le suivent?

— Toujours!

Robert se gratta le front comme un homme qui réfléchit profondément.

— Ça peut se faire, murmura-t-il. J'ai vu le temps où l'Endormeur était un gaillard déterminé.

— Il faudrait au moins savoir... interrompit celui-ci.

— Nous en causerons, mon bonhomme, et il y aura de l'ouvrage pour tout le monde, même pour notre amie, qui, j'en suis bien sûr, garde une dent aux filles de l'oncle Jean.

La marquise, dont les joues s'étaient peu à peu ranimées, redevint pâle à ces derniers mots. Ses yeux brillèrent d'un éclat farouche, et sa bouche muette sourit amèrement.

— Voilà une petite main, dit Robert, qui vaut mieux désormais que la grosse patte de Bibandier. Si une fois notre chère amie tenait en son pouvoir Diane et Cyprienne de Penhoël...

— Je crois que je les tuerais! interrompit la marquise d'une voix sourde.

Robert se frotta les mains.

— Le fait est qu'elles vous ont indignement jouée, reprit-il; mais patience! nous vous les livrerons pieds et poings liés. Ah! elles s'attaquent à nous de nouveau!... Pour en finir avec certains embarras, on est mieux encore à Paris qu'en Bretagne.

Il alla prendre sur le divan son chapeau, qu'il lissa du revers de sa manche.

— Je ne sais, poursuivit-il d'un ton de gaieté forcée ou véritable; mais je crois que j'ai là une idée qui va brusquer le dénouement de la comédie. Il est maintenant dix heures, et le cercle des étrangers n'ouvre qu'à onze... nous avons le temps.

— Mes fils, continua-t-il, nous avons d'abord, pour faire pas-

ser un mauvais moment au nabab, ces deux écervelés d'Etienne et de Roger.

— Pour ceux-là, s'écria Bibandier, après ce que je leur ai fait voir, je réponds d'eux.

— Tu es un bon garçon, et tu as fait là un coup de maître! Moi, je vais lui déterrer un adversaire auquel personne n'aurait songé, j'en suis sûr, et qui tire l'épée comme feu saint Georges. Après ça, je m'occuperai de notre ami Penhoël, que je me charge de rendre doux comme un agneau. Peut-être irai-je à l'hôtel Montalt. Que je m'y rende ou non, bon courage, mes enfants! la partie n'est pas perdue : d'ici à demain nous avons le temps de travailler... et je vous promets qu'après-demain, à l'heure où nous sommes, nous roulerons en bonne chaise de poste sur la route de Bretagne!

Il franchit la porte et disparut.

La marquise s'éloigna à son tour, pour aller vaquer à l'un de ses innombrables et honnêtes métiers.

L'Endormeur et Bibandier, restés seuls, sonnèrent le déjeuner. Ils se sentaient tout ragaillardis, et, sans savoir encore quel était le plan de Robert, ils avaient confiance. Cette confiance, ils l'auraient perdue peut-être, s'ils avaient pu voir, en ce moment, la mine soucieuse de leur compagnon.

Robert, qui avait cessé de se contraindre aussitôt sorti de leur présence, allait en effet, maintenant, le long de la rue Saint-Honoré, la tête basse et l'air découragé. Il avait fait comme ces généraux intrépides qui raniment à tout hasard la vaillance de leurs soldats pour une dernière bataille, mais qui n'espèrent point la victoire.

Ce n'est pas qu'il crût être sans ressources; seulement, sa partie, qu'il croyait sûre la veille, s'était gâtée en une nuit : au lieu de jouer un jeu tranquille et sûr, il fallait recourir aux moyens violents et chanceux; il fallait, en un mot, payer de sa personne, et Robert n'aimait point le danger.

Il avait fait semblant devant ses acolytes d'avoir un plan tout prêt, une ligne de conduite toute tracée. Maintenant qu'il n'avait plus à répondre qu'aux interrogatoires de sa propre conscience, il s'avouait son embarras et sa faiblesse.

Sans le savoir peut-être, l'Américain se dirigea vers l'hôtel du nabab. Tout en marchant, il travaillait à coordonner ses idées, à voir clair parmi les difficultés de sa situation.

Depuis des années, il regardait les biens de Penhoël comme étant son domaine. Selon lui, Pontalès l'en avait injustement dépouillé. C'était une nature obstinée en ses desseins. La pensée de rompre une trame presque entièrement tissée, et de commencer une tâche nouvelle, le navrait. Il tenait à son œuvre plus que nous ne saurions dire, et puisait un courage inébranlable au fond de ses regrets.

Il n'avait point changé depuis sa première arrivée en Bretagne. Son rêve était toujours la vie paisible du propriétaire. C'est une chose bizarre, certainement, mais une chose avérée : les neuf dixièmes des voleurs de tout grade sont séduits par la pensée de cette transformation.

Entre les déboires récemment éprouvés, celui qui frappait Robert à l'endroit le plus sensible était l'enlèvement de Blanche. Blanche était pour lui une légitimation de son droit à l'héritage de Penhoël; le caractère faible de la jeune fille lui était assez connu pour qu'il n'eût point fait entrer dans ses calculs la possibilité d'une résistance.

C'était Blanche surtout qu'il cherchait à remplacer. Pour cela il n'y avait que René de Penhoël lui-même. Mais, pour se servir de René d'une manière utile, la première chose était de posséder la somme qui devait racheter le manoir.

Là était la plus grande perplexité de Robert. Tantôt il avait envie de se rendre à l'invitation de Berry-Montalt, et de recommencer avec lui une lutte d'adresse; tantôt il reculait, vaincu d'avance, parce qu'il voyait, entre le nabab et lui, les sourires ennemis et moqueurs des deux filles de l'oncle Jean.

Celles-là, il les haïssait d'autant plus qu'il avait peur d'elles.

Au lieu d'aller à l'hôtel Montalt, il entra chez un écrivain public et demanda ce qu'il faut pour écrire. Il réfléchit quelques secondes, puis sa plume courut sur le papier. La lettre était pour le vieux Jean de Penhoël.

Robert connaissait parfaitement le bon oncle en sabots : il savait comment le prendre. Son billet, tracé en deux minutes, était un petit chef-d'œuvre de concision et d'adresse. A la lecture de ces lignes le vieux sang de Penhoël devait bouillir dans les veines de l'oncle Jean.

Et le bonhomme était une rude lame, malgré son air humble et ses cheveux blancs.

Robert plia sa lettre à la hâte, et la remit au commissionnaire du coin.

— Vous allez porter cela au numéro... de la rue Sainte-Marguerite, dit-il; vous monterez, sans rien demander au concierge, juqu'au dernier étage de la maison. En cherchant bien, vous trouverez la porte d'un grenier où demeure une pauvre famille. Là, vous demanderez M. Jean s'il n'est pas là, vous garderez la lettre; si M. Jean est là, il vous interrogera quand la lettre sera lue. Vous lui répondrez que ce billet vous a été remis par deux jeunes filles bien jolies, portant des jupes de laine rayée et des petits bonnets ronds.

Le commissaire leva ses regards sur Robert.

— Tout ça fait bien de l'ouvrage, dit-il.

Robert lui mit une pièce de cinq francs dans la main.

— Trouvez de la besogne comme ça tous les jours, mon

brave, répliqua-t-il, et vous pourrez mettre de côté pour vos vieux ans. Allez vite! il s'agit d'une bonne œuvre, et vous savez que la charité se cache.

L'Auvergnat n'en demandait pas si long; il empocha la pièce et partit comme un lièvre. Robert descendit au hasard une des rues qui conduisent aux Champs-Elysées.

Il voulait établir, en une heure de calme complet, le bilan de sa situation, et revenir auprès de ses acolytes avec un plan tout tracé.

Il faisait froid à cette heure matinale; les Champs-Elysées étaients déserts : l'Américain ne pouvait choisir un endroit plus propice à ses méditations. Aussi s'en donnait-il à cœur joie, lorsqu'il rencontra au milieu d'un massif solitaire un sujet inattendu de distraction.

C'était un pauvre diable revêtu du costume des détenus militaires, qui dormait couché auprès d'un arbre, ou du moins qui semblait dormir, la tête penchée sur sa poitrine et les mains violettes de froid, dans l'herbe mouillée.

L'Américain n'avait nulle envie de voir la figure de cet homme; et pourtant, par un mouvement machinal, il se pencha en passant près de lui. D'un coup d'œil il le reconnut.

— Vincent de Penhoël! murmura-t-il avec étonnement.

Pui un sourire vint errer sur ses lèvres.

— C'est le cas ou jamais de renouveler connaissance, se dit-il en prenant la main froide du jeune homme.

Au premier attouchement, Vincent s'éveilla en sursaut, et se releva d'un bond. Il y avait bien des nuits que le pauvre garçon n'avait fermé l'œil. Au point du jour, après la course désespérée qu'il avait fournie, il s'était traîné jusque-là pour éviter les regards, et la fatigue l'avait vaincu.

Son premier mouvement fut de fuir : car il gardait un souvenir vague des événements de la nuit, et il pensait qu'on venait l'arrêter. Mais ses jambes étaient transies par le froid, et c'est à peine s'il put reculer de quelques pas en chancelant. Robert s'avança vers lui avec bonhomie et lui tendit la main.

— Pardieu! monsieur de Penhoël, dit-il, je ne m'attendais guère à cette rencontre. Mais quel air effarouché vous avez là! Vous ne me reconnaissez pas?

— Monsieur de Blois! balbutia Vincent.

Il ne se hâtait point d'accepter la main qu'on lui offrait, mais il ne la repoussait pas non plus. Robert avait été pour lui un rival; mais avait-il été un rival heureux? En amour, le vainqueur pardonne aisément au vaincu. Etait-ce Robert qui avait enlevé Blanche? Vincent ne savait pas tout : il ignorait la part que Robert avait prise à la ruine de Penhoël. Un soir, si le lecteur s'en souvient, le fils de l'oncle Jean, arrivant de la mer, avait traversé le passage du Port-Corbeau et gagné la loge de Benoît Halligan.

Là, on lui avait dit : René de Penhoël, et madame, et ton père ont été chassés du manoir; tes sœurs sont mortes; Blanche a été enlevée.

Et il était reparti comme un homme frappé de folie.

Depuis lors il n'avait pas entendu prononcer une seule fois le nom de Penhoël.

Il avait réfléchi bien souvent, tantôt révoquant en doute les paroles du vieux Benoît, tantôt se demandant qui avait consommé la ruine de Penhoël. La pensée de Robert de Blois lui venait alors à l'esprit, car il se souvenait des assiduités de Robert auprès de Blanche. Mais une autre image se présentait bien vite à son esprit, et laissait Robert au second rang : le coupable devait être Ponlatès, l'ennemi héréditaire, le vieux spoliateur de sa famille.

Robert devina la pensée qui était dans l'esprit de Vincent.

Vous refusez de prendre ma main, monsieur de Penhoël? dit-il en mettant de côté son sourire. Après si longtemps, vous rappelez-vous donc les petites discussions que nous avons pu avoir autrefois en Bretagne? J'en serai fâché, monsieur, car je garde au fond du cœur une reconnaissance sincère à votre famille. S'il était permis de parler ainsi, je dirais même que je crois l'avoir prouvé jusqu'à un certain point...; et en vous trouvant ici dans une situation que je ne m'explique pas, j'avais l'espoir que vous me fourniriez l'occasion de vous rendre un service.

Vincent baissa les yeux et garda le silence.

— Monsieur de Penhoël, reprit Robert, je n'ai point de comptes à vous demander. Vous m'avez autrefois, dans un cas difficile, forcé d'accepter une hospitalité qui s'est prolongée, j'en suis sûr, trop longtemps à votre gré. Cette hospitalité, je l'ai payée depuis, et je voudrais vous convaincre que vous avez en moi un ami.

Vincent releva la tête et le regarda en face.

— Monsieur, dit-il en éclatant, entre vous et moi il y a ma cousine.

Robert gardait le plus grand calme.

— Mademoiselle Blanche? répondit-il du ton d'un ami qui compatit au malheur de son ami. Hélas! on s'acharne après elle. Ne savez-vous pas que Pontalès l'a fait enlever?

— Pontalès, affirma de nouveau Robert. Il espère ainsi obtenir ce qui lui reste à voler des biens de Penhoël. Ah! vous ne savez pas tout, monsieur Vincent.

Celui-ci écoutait d'un air sombre, les lèvres blêmes et les sourcils froncés.

— Il y a deux mois maintenant, reprit l'Américain comme en se laissant aller à ses souvenirs, que la catastrophe a eu lieu. Pontalès nous chassa tous du manoir, hôtes et maîtres. Votre oncle René n'avait plus rien; moi, au contraire; j'ai reçu par la volonté

de Dieu, quelques fonds de mon pays : j'ai été bien heureux de rendre à mon pauvre ami une partie de ce qu'il avait fait pour moi. Grâce à mes petites ressources, René de Penhoël, sa noble femme et votre bon père, monsieur Vincent, évitent au moins la misère en attendant des jours plus heureux.

L'Américain prononça ces derniers mots avec un accent d'émotion véritable. Il passa son bras sous celui de Vincent, qui ne fit point de résistance.

— Mais vous, reprit-il, parlez-moi de vous, je vous en prie, mon jeune ami. Pourquoi cet uniforme, qui n'est point celui de la marine? et comment vous trouvez-vous en ce lieu?

Au moment où Vincent allait répondre, ses yeux se portèrent par hasard vers la grande avenue de l'Etoile, où passait une escouade de soldats, suivie de loin par des sergents de ville. Il quitta précipitamment le bras de Robert pour se jeter derrière un arbre.

L'Américain eut un beau mouvement : affectant de douter, pour la première fois, d'un fait que le costume de Vincent lui avait révélé dès le début de leur entrevue, il déboutonna son riche pardessus d'hiver, s'en dépouilla vivement et le tendit au jeune homme. En de semblables instants, on ne fait pas de façons. Notre fugitif endossa l'ample redingote, sous laquelle se trouva masquée sa livrée de prisonnier.

— Un pareil service fait oublier bien des choses, monsieur de Blois, dit-il, et je vous remercie de bon cœur.

Ils se serrèrent la main avec une effusion mutuelle. Les soldats passèrent auprès d'eux sans même les remarquer.

— Il me reste à vous dire, poursuivit Robert, que votre famille et moi nous avons fait l'impossible pour retrouver votre cousine Blanche.

— Je l'ai retrouvée, moi, interrompit Vincent.

— En vérité? dit joyeusement Robert.

— Pour la reperdre, hélas!

Vincent raconta en quelques mots son évasion du matin, et le nouvel enlèvement commis sur la personne de Blanche. Tout en l'écoutant, l'Américain semblait réfléchir profondément.

— Ce ne peut pourtant pas être Pontalès, cette fois! murmura-t-il quand Vincent eut fini. Vous êtes bien sûr? Combien étaient-ils avec votre cousine?

— Deux : un jeune homme et une jeune femme.

— Un jeune homme et une jeune femme! répéta l'Américain, un jeune homme et une jeune femme, et vous n'avez pas d'autre indice?

Vincent chercha dans sa mémoire.

— Attendez-donc! s'écria-t-il. Il y avait sur le siège de devant et sur celui de derrière deux grands nègres.

— Oh! fit Robert.

Puis il ajouta en serrant la main du jeune homme :

— Et quelle direction la voiture a-t-elle prise?

— Je l'ai perdue de vue là-bas, répliqua Vincent, qui montra du doigt l'angle de l'avenue Marigny.

— C'est cela! s'écria Robert.

— Comment? dit Vincent, qui respirait à peine. Vous sauriez?...

— Il me semble que vous étiez fort sur l'escrime autrefois, monsieur Vincent, dit Robert au lieu de répondre.

— Ma captivité, répliqua le jeune homme, vient de ce que j'ai tué en duel, à Madère, un des bretteurs les plus redoutés de la marine française.

— Tant mieux! car la justice est lente. Et quand il s'agit d'une jeune fille, d'une jeune fille enlevée... Pontalès voulait du moins faire d'elle sa femme, tandis que cet homme...

— Ecoutez! dit Vincent, dont le regard brûlait et qui parlait bref entre ses dents serrées, si vous me mettez en face de cet homme, je vous regarderai comme mon meilleur ami.

Robert tira sa montre, qui marquait onze heures.

— Venez donc, monsieur Vincent! s'écria-t-il, et que Dieu vous aide!

XIII

RÊVE DE JEUNESSE

Il faisait nuit encore quand le nabab s'éveilla. L'habitude abrégeait pour lui les effets de l'opium. Il avait froid. Il se dressa lentement, et jeta autour de lui son regard appesanti par un reste de sommeil. Le boudoir était désert.

On eût dit que Montalt cherchait à retrouver les illusions d'un rêve enfui.

— Elles étaient là, murmura-t-il, quand j'ai fermé les yeux, vaincu par l'opium; j'ai senti longtemps leurs mains dans mes

mains... et à travers mes paupières closes, il me semblait encore que je les voyais sourire...

Il passa le revers de sa main sur son front.

— Sais-je ce que Dieu m'envoie? reprit-il avec un accent de tristesse et de doute. Depuis hier, les souvenirs se pressent dans ma mémoire; le passé prend une forme et surgit devant mes yeux incrédules. Mon cœur dormait : va-t-il s'éveiller par de nouvelles tortures?

Il se leva brusquement. Le froid gagné pendant le sommeil glissa rapide comme un éclair le long de ses veines et le fit frissonner.

— Je ne veux plus souffrir! dit-il; je ne veux plus croire... Oh! le hasard aura beau m'apporter l'écho de mes espoirs passés : mon cœur est mort!

Il regarda encore autour de la chambre, et murmura comme malgré lui :

— Mais où donc sont-elles? Ce ne peut être un songe pourtant! J'ai vu leurs longs cheveux sous la toile de leurs petits bonnets de Bretagne; j'ai entendu leurs voix douces, dont l'accent me faisait plus jeune de vingt années. Voici encore la harpe au milieu de la chambre... Où donc sont-elles?

Il se tourna vers la porte de la pièce voisine et appela doucement :

— Berthe! Louise!

C'étaient les noms que les jeunes filles s'étaient donnés.

On ne répondit point.

Le nabab attendit un instant. Ses yeux, fixés sur la porte de la chambre aux costumes, où il s'attendait, sans doute, à voir paraître les figures souriantes des deux petites chanteuses, avaient une expression tendre et caressante. Personne ne parut sur le seuil. Montalt fit deux ou trois pas de ce côté, comme si une invisible main le poussait vers les jeunes filles. Puis il s'arrêta tout à coup au milieu du boudoir, et l'expression de sa figure changea.

Un sourire amer vint à sa lèvre tandis que son front se plissait.

— Fou que je suis! pensa-t-il tout haut! misérable fou! Ce sont des femmes!... N'ai-je pas assez souffert?

Il se tourna d'un mouvement brusque vers l'autre porte, où les nègres veillaient d'ordinaire.

— Seïd! appela-t-il.

Point de réponse encore.

Il fit un geste d'impatience et ouvrit la porte. Sa voix résonna dans le silence du corridor.

— Seïd! Obbah!

Rien! C'était la première fois que les nègres restaient muets à son appel.

Mais Berry-Montalt était fait de telle sorte que les circonstances

ordinaires de la vie ne le frappaient point. Au lieu de s'étonner ou de rechercher la cause de cet abandon inexplicable, il traversa le corridor et gagna sa chambre à coucher. Il se jeta tout habillé sur son lit, fuyant la fatigue inutile de ses réflexions et implorant de nouveau le sommeil.

Le sommeil ne voulut point venir. A de certains moments, il tombait dans une sorte d'assoupissement fiévreux et lourd; mais son agitation, luttant contre les derniers effets de l'opium, entourait son chevet de fantômes, il revoyait des choses et des hommes absents depuis les jours de sa jeunesse.

Sa vie avait-elle été le rêve, et le rêve était-il la réalité!

Chaque fois qu'il fermait les yeux, les figures amies d'autrefois accouraient lui sourire. Il revoyait le paysage agreste que son enfance avait aimé; il s'égarait dans des sentiers connus, et s'arrêtait à l'ombre du vieil arbre dont l'écorce fidèle avait gardé un chiffre gravé par sa propre main.

C'étaient les eaux tranquilles d'un grand lac, au milieu duquel montaient et se balançaient de blanches vapeurs. Les saules pleuraient au bord de l'eau, qui entraînait leurs branches pliantes. Le soleil se couchait tout pâle, derrière les hautes châtaigneraies.

Et le long de ce sentier ombreux qui descendait la montagne, une jeune fille s'avançait à pas lents. Qu'elle était belle! et que de douce candeur couronnait son visage de vierge! Les dernier rayons du soleil semblaient se jouer avec amour dans les ondes molles de ses blonds cheveux.

Elle souriait, seule avec elle-même; sa tête se penchait sur la marguerite des champs que sa main blanche et fine effeuillait avec lenteur. Montalt l'entendait. Elle demandait à la petite fleur, la jeune fille crédule : M'aime-t-il un peu? m'aime-t-il beaucoup?...

Et, suivant que la petite fleur répondait, le sourire de la jeune fille rayonnait ou ses beaux yeux bleus se voilaient de larmes.

Montalt se retournait sur sa couche, qui le brûlait. Un nom venait mourir à sa lèvre.

Puis quelque voix mystérieuse s'élevait parmi le silence et modulait simplement les notes d'un chant rustique, ce doux chant des *Belles de nuit*, dont les deux jeunes filles avaient bercé naguère son premier sommeil.

Montalt écoutait, malgré lui, cette mélodie où il y avait du bonheur et des larmes.

Le soleil s'était caché derrière la châtaigneraie. La nuit tombait bleue, paisible, étoilée. La chanson des pâtres mourait dans le lointain. Où était la blonde jeune fille?...

Au sommet de la colline, il y avait un grand jardin, le jardin d'un noble château. La nuit était plus noire sous la tonnelle, où le chèvrefeuille et la clématite mariaient leurs feuillages protecteurs.

C'est à peine si l'on apercevait une forme blanche sur le banc de gazon. La jeune fille dormait. Berry-Montalt sentait sa respiration s'arrêter dans sa gorge, et le long de ses tempes ardentes de grosses gouttes de sueur coulaient.

Il se redressa sur son séant, pâle, haletant, épuisé de fatigue.

Le jour entrait dans son alcove à travers les draperies des rideaux.

Il agita une sonnette placée sur la table de nuit. Les deux nègres parurent à la fois.

Montalt se mit entre leurs mains et subit sans mot dire les soins qu'ils lui donnaient chaque jour. Il ne leur demanda pas même compte de leur absence nocturne. Sa toilette achevée, il les renvoya d'un geste.

On eût trouvé, sur la belle régularité de ses traits, la trace de ses fatigues récentes, car cette nuit avait été pour lui pleine de navrantes et terribles secousses; mais à part la pâleur de son front et la ligne bleuâtre qui s'élargissait au-dessous de sa paupière, son visage sévère et froid ne montrait aucun signe d'émotion.

Pendant une grande demi-heure, il se promena de long en large dans la chambre; puis il ouvrit la fenêtre pour donner à sa poitrine oppressée et brûlante l'air frais des matinées d'automne.

La fenêtre s'ouvrait sur le jardin. Le regard de Montalt tomba sur ce berceau où, la veille au soir Robert lui avait raconté l'histoire de cette famille bretonne, ruinée et perdue par une lente trahison.

Il se rejeta violemment en arrière, et referma d'un geste brusque les battants de la croisée. Son front s'était chargé d'un nuage plus sombre.

— Si je croyais!... murmura-t-il.

Sa pensée ne s'acheva point, mais il joignit les mains et leva les yeux au ciel.

Il traversa la chambre et alla tomber dans un fauteuil, derrière son lit, à côté du petit meuble renfermant la boîte de sandal au couvercle de diamants. Il introduisit la clef dans la serrure et prit la boîte, qu'il tînt, pendant plusieurs minutes, dans sa main, comme s'il n'eût point osé l'ouvrir. En ce moment, ses traits bouleversés peignaient des émotions contraires et indéfinissables.

— Si je croyais!... répéta-t-il en pressant son front à deux mains.

Il se releva et arpenta de nouveau la chambre; mais, cette fois, à grands pas et avec une agitation qu'il ne cherchait point à réprimer. Tout en marchant il murmurait :

— Il faut que je sache! peut-être ai-je à me repentir? Si Dieu était bon!... et si mon cœur n'était pas mort!

Il s'élança tout à coup vers son secrétaire, et traça sur le papier quelques lignes rapides.

C'était une lettre; sur l'enveloppe il écrivit :

« A Monsieur le chevalier de Las Matas, hôtel des Quatre-Parties-du-Monde. »

— Faites porter cette lettre à son adresse, dit-il à Seïd, accouru au bruit de la sonnette. Qu'on dise à M. le chevalier que je l'attendrai ici jusqu'à onze heures.

Séïd sortit. Le nabab resta, les deux coudes appuyés sur la tablette de son secrétaire.

— Il me faut cette lettre! murmura-t-il, après un silence; si cet homme a dit vrai, il doit l'avoir conservée pour s'en servir à l'occasion. Il me la faut! Dussé-je la payer au poids de l'or, je la veux!

Il regarda la pendule qui marquait dix heures. Puis il reprit en se renversant sur le dos de son fauteuil :

— Viendra-t-il?

Il se tut et demeura les yeux fixés sur la pendule, suivant la marche lente des aiguilles.

Onze heures sonnèrent à la pendule. Montalt se leva et secoua brusquement la tête, comme un homme qui veut se débarrasser une bonne fois du fardeau importun de ses pensées.

— Il ne viendra pas! dit-il : tant mieux! Séïd?

Le noir parut.

— Fais atteler, lui dit Montalt.

Séïd s'attendait peut-être à ce qu'on lui dirait du moins un mot de ces deux jeunes filles, à qui, la veille, on accordait une attention si chère, et que l'on avait même instituées, pour ainsi dire, les maîtresses de la maison.

Mais le noir était fait aux caprices inexplicables de son maître.

Montalt arracha un des plus gros diamants de la boîte de sandal et monta dans sa voiture en disant au cocher :

— Au cercle!

XIV

LE CALEPIN DE MONTALT.

Le cercle des Etrangers était situé rue Saint-Honoré, un peu au delà du Palais-Royal. C'était une maison de jeu qui se donnait des airs de club, et qui empruntait un peu sa physionomie aux *enfers* de Londres. On jouait là des sommes énormes, à l'anglaise, avec l'habit noir, la cravate blanche et l'escarpin.

Montalt y venait d'ordinaire pour tuer les heures de son oisiveté ennuyée. Il y avait des jours où le jeu le passionnait, et où il trouvait encore quelques émotions dans les bizarres péripéties qui se succèdent autour du tapis vert.

Ce matin, il venait demander aux cartes, non point l'émotion, mais l'oubli et le sommeil du cœur. Il y avait des années que sa conscience n'avait parlé si haut, et ses souvenirs éveillés brusquement l'assiégeaient. Il était mécontent de lui-même; il se reprochait amèrement ce qu'il appelait sa faiblesse; il eût voulu faire retomber sur quelqu'un sa sourde colère.

Sa détestable humeur allait être servie à souhait, grâce aux bons soins de nos trois gentilshommes.

Il n'y avait encore que très peu d'habitués dans la salle du trente et quarante, où Montalt jouait d'ordinaire. C'était là qu'il se rencontrait presque tous les jours avec M. le chevalier de Las Matas et ses deux compagnons. Son regard fit le tour de la chambre : c'était le chevalier qu'il cherchait; mais il ne le vit point dans les groupes rares qui causaient avant de s'asseoir à la table de jeu.

Robebrt n'était pourtant pas bien loin. Il se cachait derrière la porte entre-bâillée d'une salle voisine, et son doigt étendu désignait justement le nabab à Vincent de Penhoël, qui était debout auprès de lui. Vincent fit un geste de surprise.

— Quoi? murmura-t-il, en êtes-vous bien sûr?

— Positivement sûr, répliqua Robert.

Vincent courbait la tête et semblait indécis. Tout à coup il se redressa et ses yeux brillèrent, au grand plaisir de l'Américain, qui vit l'affaire faite.

— Oui, murmura-t-il en se parlant à lui-même, c'est vrai... les deux nègres!

Il se souvenait, en ce moment, d'avoir vu les deux noirs auprès du nabab, sur le bateau à vapeur.

— Voulez-vous me prêter six louis? dit-il à Robert.

Celui-ci s'empressa de fouiller dans sa poche.

— Ne me nommez pas, surtout! murmura-t-il, tandis que Vincent de Penhoël entrait dans la salle du trente et quarante.

Ce dernier franchit à pas lents l'espace qui le séparait du nabab. La figure de Montalt se dérida en l'apercevant.

— Eh! mais! s'écria-t-il, je ne me trompe pas, voici notre jeune matelot breton!

Il lui tendit la main cordialement. La main de Vincent de Penhoël resta immobile le long de son flanc. Il avait la tête haute et les yeux baissés.

— Milord, dit-il, j'ai contracté deux dettes envers vous : la première consiste en de l'argent prêté; je l'acquitte. Voici vos six pièces d'or.

Un domestique du cercle passait, portant sur un palteau des paquets de cartes neuves.

Joseph! dit le nabab.

Le garçon s'avança, Montalt lui mit les six louis dans la main.

— Voici pour boire un verre de vin à ma santé, mon brave, dit-il.

Puis il ajouta en se tournant vers Vincent :

— Mon cher ami, nous sommes quittes, à ce que je vois.

— Tout à l'heure! répliqua Penhoël; car je vais vous payer aussi le second service que vous m'avez rendu.

— Quel service? demanda le nabab sans affectation aucune.

— Vous m'avez sauvé la vie, milord.

— C'est vrai, dit Montalt, je l'avais oublié.

— Moi, je m'en souviens, et au lieu de vous tuer, comme j'en aurais le droit, je vous offre une chance de salut.

Montalt regarda le jeune homme avec surprise.

Il n'y avait pas moyen de croire à une plaisanterie, car la physionomie de Vincent avait cette expression sombre et presque sauvage que lui avons vue au moment du suicide. Sur ces traits, amaigris par les souffrances, il y avait un courroux sourd et concentré; ses yeux menaçaient et sa voix avait peine à ne point éclater.

C'était un enfant énergique et fier, dont la colère ne s'usait point en insultes vaines. Il avait le calme et la force.

Le nabab ne comprenait rien à cette scène.

— Ah ça! mon jeune ami, dit-il, avons-nous par hasard un grain de folie? Pourquoi voulez-vous me tuer?

— Pourquoi je veux vous tuer? répliqua Vincent dont les sourcils se froncèrent. Vous vous souvenez, milord, que je vous ai conté autrefois l'histoire d'une jeune fille que j'aimais...

— Je me souviens, monsieur! interrompit précipitamment le nabab, dont la joue se décolora tout à coup.

— Je n'avais qu'un but en ce monde et qu'un espoir : me rendre digne d'elle à force de dévouement et d'amour! Après deux mois de recherches, deux mois de misère et de souffrances, je l'avais enfin retrouvée, j'allais me jeter à ses pieds, lui dire mon amour et lui donner ma vie tout entière, quand un misérable est venu enlever la jeune fille! Savez-vous le nom de ce misérable, milord?

— Comment le saurais-je? demanda Montalt.

Vincent fit peser sur lui son regard dur et perçant.

— Ne mentez pas, dit-il, tandis que le nabab se redressait instinctivement devant cette insulte. C'est vous qui l'avez fait enlever, milord. Je le sais! j'en suis sûr!

Le nabab tombait de son haut, car il ignorait complètement l'expédition nocturne faite, à l'aide de sa voiture et de ses nègres, par Diane et Cyprienne.

— Je vous tiens compte de vos bons sentiments à mon endroit, monsieur Vincent, dit-il, sans éprouver encore d'autre sentiment que la surprise; mais il m'est absolument impossible d'en profiter. En conscience, mon jeune ami, je ne puis rendre ce que je n'ai pas pris.

— Vous refusez? murmura Vincent les dents serrées; prenez garde, milord!

— Menacez, insultez, répliqua Montalt; vous pourrez me mettre l'épée à la main, monsieur Vincent, mais vous ne pourrez pas me fâcher. J'ai l'intime conviction, voyez-vous, que vous êtes de bonne foi et que vous battez la campagne.

Vincent garda un instant le silence.

Milord, reprit-il ensuite, je vous ai offert la vie, vous n'en avez pas voulu. C'est maintenant que nous sommes quittes. Que votre sang retombe sur vous-même! Moi, je me fais justice de mes propres mains, parce que je suis un proscrit et que je ne puis demander protection aux lois de mon pays.

Montalt tira son portefeuille.

— A quelle arme voulez-vous m'immoler, mon jeune ami? demanda-t-il.

— A l'épée, répondit Vincent, et nous verrons si vous raillerez demain, milord.

— Demain, répéta Montalt, je serai libre à six heures. Vous convient-il de venir me trouver à la porte d'Orléans, au bois de Boulogne?

— Cela me convient.

Montalt écrivit sur son carnet :

« Six heures, M. Vincent ».

Celui-ci tourna le dos et se retira, tandis que M. le chevalier de Las Matas se frottait les mains, derrière la porte de la salle voisine.

Le jeu s'installait, et le banquier mêlait les cartes du trente et quarante. Les amateurs prenaient déjà place autour de la table. Vers ce moment, il se passait une petite scène dans le vestibule du club.

N'entrait pas qui voulait au cercle des Etrangers : il fallait être présenté par un adepte. Etienne et Roger venaient d'être arrêtés dans l'antichambre par l'employé chargé de reconnaître les arrivants; ils avaient insisté de leur mieux, mais la consigne était inflexible.

Heureusement que depuis le matin, comme nous avons pu le voir, nos trois gentilshommes jouaient, autour de Berry-Montalt, le rôle du hasard, et lui fournissaient des aventures. Comme Etienne et Roger se retiraient de guerre lasse, ils recontrèrent, à la porte extérieure, ce brave monsieur qui les avait accostés à la fête du nabab. Le noble baron de Bibandier parut enchanté de la rencontre et leur offrit une cordiale poignée de main.

— *Eh! eh! eh! dit-il, on fient sé gonsoler tes bedis châcrins t'amour afec lé drente et garente, eh! eh! eh!*

C'était un coup de la Providence.

— Monsieur, dit vivement Roger, on refuse de nous laisser entrer. Pouvez-vous nous aider à lever cet obstacle?

— *Gomment tonc!* répliqua Bibandier, *à merfeille! engenté dé fus être acréable!*

Il s'avança d'un pas important et magistral vers le contrôleur des entrées; il lui dit quelques mots à l'oreille et celui-ci salua.

— *Fenez, mes chcunes amis*, reprit le baron de Bibandier, *maintenant, fus êtes chez fus!*

La porte du cercle s'ouvrit pour Etienne et Roger; ils n'eurent pas même la peine de remercier leur introducteur, qui avait traversé la salle en trois enjambées et rejoint M. le chevalier de Las Matas, à son poste d'observation, dans la chambre voisine.

— Bravo! dit Robert; je lui ai déjà jeté un bâton dans les jambes!

— Comment?

— Cet étourneau de Vincent, qui est revenu de je ne sais où, tout exprès pour nous prêter main-forte.

— Chut! fit Bibandier. Voilà le bal qui commence.

Etienne et Roger venaient en effet d'aborder Montalt.

Celui-ci était arrivé au paroxysme de sa mauvaise humeur; mais la provocation de Vincent ramenait ses idées sombres.

Il avait gardé de cet enfant un souvenir ami, et, pour prix

du service rendu, Vincent revenait vers lui, la main armée et la provocation à la bouche. Montalt ne fatiguait point son indolence à chercher la cause de ce revirement bizarre; mais il subissait l'impression triste et son cœur lui pesait.

Il était dans cette situation morale, lorsqu'il vit venir à lui Etienne et Roger. Le jeune peintre avait la figure pâle et le regard indécis; le yeux de Roger brillaient, au contraire, et le sang lui montait aux joues.

Montalt ne se souvenait plus de ce que lui avait dit Seïd au sujet des deux jeunes gens. Leur aspect lui causa seulement de la surprise, parce qu'il ne les avait jamais vus en ce lieu.

— Par quel hasard?... commença-t-il.

Etienne l'interrompit.

— Nous voudrions vous parler en particulier, milord, dit-il d'un ton froid et grave.

Il avait salué le nabab. Roger, au contraire, restait droit et raide devant lui. Montalt les regarda tour à tour, et il eut un vague souvenir des paroles qui avaient glissé naguère sur son esprit.

— Au fait, murmura-t-il, je n'ai pas rêvé cela. On m'a dit que vous vouliez me quitter.

— Nous voulions faire davantage, milord, répliqua Roger, qui élevait la voix malgré lui.

— Silence! dit Etienne, tu m'as promis de me laisser parler.

Le nabab, qui les regardait toujours, croisa ses bras sur sa poitrine.

— Ah ça! s'écria-t-il, est-ce que vous allez me prendre à partie, vous aussi? Vous ai-je, par hasard, enlevé vos maîtresses?

— Milord! interrompit Roger, dont la colère faisait bouillir le sang, la moquerie est de trop, je vous jure, et notre colère n'a pas besoin d'aiguillon.

Montalt ouvrit ses bras, et fit ce geste de l'homme qui tombe des nues.

— Ma foi! dit-il, je crois que c'est une gageure! J'ai donc deviné juste, messieurs, vous venez me chercher querelle.

Roger ouvrit la bouche pour répondre. Etienne l'arrêta.

— Milord, dit-il d'une voix lente et triste, nous vous aimions d'une affection pleine de reconnaissance et de respect; vous-même, je crois que vous aviez pour nous de la tendresse. Les apparences sont trompeuses parfois...

— Les apparences! répéta Roger en haussant les épaules; quand on a vu, de ses yeux vu!

Etienne lui demanda silence d'un geste.

— Je voudrais tant m'être trompé! reprit-il, milord. Il s'agit ici, non pas seulement de vous, mais de deux jeunes filles...

— Deux, interrompit Montalt en souriant : cela fait quatre, en comptant les anges d'autrefois.

Un peu de sang monta aux joues pâles du jeune peintre. Il poursuivit pourtant avec le même calme :

— Il s'agit de mon bonheur et du bonheur de Roger. Nous deux, milord, que vous avez traités en frères... en fils chéris, nous n'avions qu'un seul espoir et qu'un seul amour, vous le savez...

— Mademoiselle Diane et mademoiselle Cyprienne, grommela Montalt; je n'ai pas l'avantage de les connaître.

— Vous ne les connaissez pas... vous! s'écria Roger impétueusement; par le nom de Dieu, vous mentez, milord!

Les sourcils de Montalt se froncèrent légèrement.

— Il est clair comme le jour, murmura-t-il, que mes deux jeunes frères, mes fils chéris, pour parler comme M. Etienne, sont décidés à me couper la gorge. Je n'y puis absolument rien.

Etienne fixait toujours sur lui son regard douloureux.

— Je ne vous insulte pas, moi, milord, poursuivit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler; et je vous prie de pardonner à mon ami. Il est bien malheureux! Si vous pouviez savoir tout ce que nous souffrons depuis hier!

Montalt fit un geste d'impatience. Peut-être que, dès ce moment, la complète ignorance qu'il affectait de montrer n'était plus très sincère. Peut-être, malgré les noms de Berthe et de Louise que les deux filles de l'oncle Jean avaient pris auprès de lui, soupçonnait-il déjà vaguement la vérité. Mais l'élément contrariant et fantasque de son caractère était vivement excité; il recevait depuis le matin piqûres sur piqûres, et il n'en fallait pas tant pour faire regimber son orgueil.

Désormais, il n'y avait plus de côté par où le prendre; il redevenait cet homme dur, intraitable, irascible, répondant aux prières parties du cœur par la raillerie froide, et s'obstinant à plaisir dans son rôle impitoyable.

Roger supportait à grand'peine les ménagements pris par le jeune peintre; mais celui-ci retardait l'heure de la colère, non pas tant pour Montalt que pour Diane elle-même, qu'il eût fallu croire perdue. Il hésitait tant qu'il pouvait; il se forçait à douter; sa confiance était grande comme son amour.

— Je vous en prie! dit-il encore, ne faites attention qu'à notre souffrance et répondez-nous... dites-nous que nous nous sommes trompés; donnez-nous une preuve, la moindre...

Berry-Montalt bâilla. La rage étouffait Roger.

— Parfois, poursuivit Etienne, fantaisie vous prend, nous le savons, de cacher votre bonté sous des apparences de rudesse affectée; mais vous nous voyez devant vous le cœur brisé... ne jouez pas avec notre torture!

Le nabab bâilla de nouveau.

— Messieurs, dit-il, suivant l'impulsion de sa nature, qui,

une fois lancée dans la voie mauvaise, exagérait le mal comme le bien, je crois bien que vous avez besoin de prendre l'air.

— Alors, dit Etienne, dont la tête calme et sévère se redressa, vous refusez toute explication, milord?

— J'aime encore mieux me battre, monsieur.

— Choisissez donc entre nous, dit Etienne d'une voix basse et sombre, et que ce soit un combat à mort!

— Moi! s'écria Roger, c'est moi que vous choisirez, car je vous dis que vous êtes un lâche et un infâme! Berry-Montalt! vous êtes un misérable sans cœur ni honneur! et si je n'ai pas votre vie demain, c'est que vous me tuerez!

Le nabab avait tiré de sa poche le fatal calepin.

— Ni l'un ni l'autre, murmura-t-il en traçant quelques mots au crayon; je vous ferai la mauvaise plaisanterie de vous épargner, mes jeunes camarades.

La rage étouffa la voix de Roger.

— Eh bien! dit Etienne, lequel choisissez-vous?

— Tous les deux, mon jeune ami, savoir : M. Etienne Moreau à six heures et un quart; M. Roger de Launoy à six heures et demie. Je vous demande pardon de fixer l'heure moi-même. Vous n'êtes pas venus les premiers.

Etienne, depuis quelques secondes, tenait le bras de Roger pour l'empêcher de se ruer sur le nabab. Celui-ci salua et s'éloigna en disant :

— Bois de Boulogne, porte d'Orléans, Messieurs, au plaisir de vous revoir!

La scène s'était passée à l'une des extrémités de la salle. Montalt gagna la table de jeu et s'assit parmi les joueurs. Il plaça devant lui un paquet de billets de banque. Jamais, peut-être, on n'avait pu voir sa belle figure si indifférente et si froide.

Etienne avait entraîné Roger hors du club.

Il y avait un quart d'heure environ que le nabab était assis devant le tapis vert, et perdait, suivant son habitude, avec un magnifique stoïcisme, lorsqu'on entendit une vague rumeur dans l'antichambre. Après quelques secondes de pourparlers assez bruyants, la porte s'ouvrit, et un personnage, comme on n'en avait peut-être jamais vu au cercle des Etrangers, fit son entrée dans la salle.

Les domestiques lui avaient refusé longtemps le passage, et, pour qu'on l'introduisît enfin dans la noble assemblée, il n'avait fallu rien moins que le nom de Berry-Montalt fût prononcé avec autorité. Mais le nabab était une excellente pratique, et sa protection eût servi de passeport à un mendiant.

Il n'y avait point, du reste, du moins en apparence, une différence appréciable entre un mendiant et le personnage dont nous avons annoncé l'entrée. C'était un vieillard de grande taille, dont la tête courbée sur sa poitrine se couronnait de rares cheveux,

blancs comme neige. Il portait des vêtements villageois, de forme antique, usés jusqu'à la corde; sa chaussure consistait en de gros sabots, bourrés de paille.

Le bruit inusité que produisait sa marche sur le parquet de la salle fit tourner la tête à tout le monde. Montalt seul ne daigna point prendre garde.

Chacun se demandait ce que voulait dire cette mascarade. Nos trois gentilshommes, aux aguets derrière la porte de la chambre voisine, où le jeu ne fonctionnait point encore, auraient, seuls, pu donner le mot de l'énigme.

Le vieillard s'arrêta en face du tapis vert. Sa taille se redressa et sa tête relevée montra la beauté vénérable et digne d'un noble visage de sexagénaire.

— Quel est celui d'entre vous, dit-il d'une voix douce et ferme, qui se nomme Berry-Montalt?

— C'est moi, répliqua le nabab sans se retourner.

— Alors, veuillez me suivre, répliqua le vieillard, j'ai à vous parler.

Montalt ne bougea pas.

— Mon digne monsieur, dit-il seulement, je crois que je sais votre histoire. Il s'agit d'une jeune fille enlevée....

— Ma nièce, interrompit le vieillard avec simplicité.

Un sourire courut autour de la table.

— Votre nièce, soit! reprit le nabab, et vous venez me provoquer en duel...

— C'est vrai... parce qu'on vous dit riche, au point de ne plus craindre les lois.

Montalt avait ouvert son calepin sur la table.

— Milord, lui cria de loin un joueur, est-ce que vous avez l'idée folle d'accepter le défi de ce pauvre diable?

— Bois de Boulogne, porte d'Orléans, prononça froidement Montalt au lieu de répondre.

— Mais regardez-le donc! disait-on parmi les joueurs.

— Quel nom inscrirai-je! demanda Montalt, le crayon levé.

— Jean de Penhoël, répondit le vieillard.

Montalt tressaillit et fit un mouvement comme pour se retourner, mais il se ravisa.

Une pâleur soudaine avait couvert sa joue; sa main trembla visiblement tandis qu'il écrivait sur son calepin à la quatrième place :

« Jean de Penhoël... sept heures moins un quart. »

Derrière la porte de la salle voisine, nos trois gentilshommes ne se possédaient pas de joie.

— La farce est jouée! dit Robert à ses deux acolytes; le vieux surtout a été sublime! Désormais, en supposant même qu'il en échappe, demain matin nous aurons carte blanche à dater de cinq heures... Du diable si notre partie n'est pas plus belle que jamais.

XV

LA VENGEANCE DE PENHOEL

Le matin de ce jour, pour la première fois depuis deux mois, des regards étrangers avaient pu mesurer l'affreuse misère du grenier où se mouraient les anciens maîtres de Penhoël. Jusqu'alors le secret de ce dénuement absolu et de cette mortelle détresse avait été surpris seulement par les deux filles de l'oncle Jean.

Madame Cocarde, la principale locataire, qui montait parfois l'escalier raide avec sa robe de satin et son bonnet aux rubans couleur de feu, pour demander le pauvre loyer du taudis, avait connaissance officielle de cette lugubre agonie; mais la petite femme ne se mêlait point des affaires d'autrui. En descendant du grenier où la faim torturait toute une famille, elle s'asseyait à sa table solitaire, et mangeait avec cet appétit concentré des amoureuses en retraite.

Madame Cocarde eût appris que ces malheureux locataires étaient décidément morts de faim, qu'elle n'en eût pas perdu la moindre bouchée.

Il avait fallu que le hasard donnât l'éveil à un voisin charitable. Le matin même on était monté dans le grenier des Penhoël, et tout d'abord on avait transporté à l'hôpital le pauvre père Géraud, qui s'en allait lentement dans l'autre monde, sans autre maladie que l'épuisement et la faim.

Car, depuis que sa faiblesse l'avait cloué sur le matelas, le vieil aubergiste refusait obstinément de manger pour ne point diminuer la part de pain de la famille. En se retirant, le voisin qui emmenait Géraud à l'hôpital, mit sur le coin du matelas un petit écu de trois livres. Il était pauvre aussi et ne pouvait faire davantage.

Dès que le matelas fut vide, René de Penhoël se glissa sur

ses mains et sur ses genoux dans la poussière, afin de prendre la place encore chaude du malade. Il trouva l'écu de trois livres et le glissa furtivement dans sa poche. Sa face hâtive et comme pétrifiée eut un sourire idiot.

Madame était toujours assise à la place où nous l'avons vue la veille. Ses deux mains se croisaient sur ses genoux. Elle s'appuyait à la muraille et demeurait immobile. Sa figure amaigrie était si pâle qu'on aurait pu croire que la vie l'avait abandonnée.

L'oncle Jean était à genoux auprès d'elle, et la contemplait en silence. On frappa à la porte du grenier. L'oncle en sabots pensait que c'était le voisin qui revenait.

— Entrez, dit-il.

La porte s'ouvrit, et un homme portant le costume de velours râpé des commissionnaires entra. Il regarda tout autour de lui d'un air étonné.

— C'est ici que demeure M. Jean de Penhoël?

— Oui, répliqua l'oncle; c'est moi qui suis Jean de Penhoël.

— Alors, reprit l'Auvergnat, c'est à vous que je dois donner cette lettre.

Puis il ajouta d'un trait, pour avoir le droit de s'échapper, car la vue de cette misère lui chargeait le cœur :

— Il n'y a pas de réponse, et la commission est payée. Saluc bien, messieurs et dames.

Il sortit brusquement; on l'entendit descendre l'escalier quatre à quatre.

L'oncle avait entre les mains la lettre que Robert avait tracée à la hâte, chez un écrivain public du faubourg Saint-Honoré. Cette lettre disait en substance :

« Vous avez du courage, vous aimez madame Marthe, et vous « êtes désormais le seul gardien de l'honneur de Penhoël.

« Blanche votre nièce est entre les mains d'un homme riche « et puissant, si puissant et si riche qu'on n'aurait point raison « de lui en s'adressant à la justice humaine.

« Vous avez été soldat, et vous êtes gentilhomme.

« Le personnage dont on vous parle est un Anglais du nom « de Berry-Montalt; vous le rencontrerez au cercle des Etrangers, « rue Saint-Honoré, n°...

« Pour être introduit au cercle, le meilleur passeport est le « nom de Berry-Montalt lui-même. »

Tandis qu'il lisait, Marthe avait relevé sur lui son regard. C'était quelque chose de si étrange qu'une lettre, arrivant au milieu de cette misère abandonnée! L'oncle Jean lui baisa les deux mains.

— Je vais sortir, ma fille, dit-il. Courage! Dieu aura pitié de nous.

Marthe secoua la tête et baissa les yeux. Elle n'interrogea

point. Elle n'avait plus la force d'être curieuse. L'oncle prit son chapeau de paysan et s'éloigna.

Marthe était seule avec le maître de Penhoël. Pareille circonstance ne s'était pas présentée une seule fois depuis leur départ du manoir : il y avait toujours eu entre eux soit l'oncle Jean, soit le pauvre père Géraud.

Pendant les deux mois qui venaient de s'écouler, personne n'avait jamais fait allusion à cette scène de violence sauvage qui avait eu lieu dans le grand salon de Penhoël au moment du départ.

René semblait l'avoir oubliée. Marthe ne voulait point s'en souvenir.

Quant à l'oncle Jean, il avait exercé longtemps sur Penhoël une surveillance active et cachée; mais depuis quelques semaines, cette surveillance s'était peu à peu ralentie. Tout semblait mort chez René, jusqu'à la colère, et il suffisait de le voir de près pour acquérir la certitude qu'il était incapable de se relever désormais jusqu'à une pensée de vengeance.

Sa nature morale et sa nature physique avaient fléchi pareillement. C'était un vieillard imbécile et faible; sa pensée dormait engourdie, comme le ressort de ses membres autrefois si robustes.

Il restait des journées entières accroupi dans son coin, immobile et ne secouant son inerte apathie que pour porter à ses lèvres la bouteille fêlée, où l'oncle Jean mettait parfois quelques gouttes d'eau-de-vie. Quand il n'y avait plus rien dans la bouteille, il laissait retomber sa tête barbue sur sa poitrine, et restait plongé, depuis le matin jusqu'au soir, dans un pesant sommeil.

Il ne bougeait pas; il ne parlait pas; il recevait les soins de sa femme sans témoigner ni plaisir, ni peine. Et quand son regard éteint tombait sur elle, par hasard, on eût cherché en vain dans cette morne prunelle l'indice d'un sentiment quelconque, haine ou tendresse.

L'oncle Jean se fiait à ces signes et ne craignait plus.

Une fois qu'on avait allumé une chandelle dans le pauvre grenier, le père Géraud disait avoir vu, en s'éveillant au milieu de la nuit, René de Penhoël dressé de son haut contre le mur, regarder sa femme avec des yeux flamboyants. Ses lèvres blêmes tremblaient en murmurant de menaçantes paroles, qui arrivaient confuses jusqu'à l'oreille du malade.

Marthe dormait couchée sur sa paille.

Les doigts de René se crispaient convulsivement : on eût dit qu'il allait s'élancer sur elle et l'étouffer entre ses bras décharnés.

Mais le vieux Géraud avait la fièvre, qui amène les visions terribles et les mauvais rêves...

Le lendemain, René était toujours accroupi dans son coin, et rien n'avait troublé le pauvre sommeil de Marthe. L'oncle Jean ne songeait plus à cette circonstance. L'idée ne lui vint même

pas de craindre, tandis qu'il fermait la porte du grenier sur René de Penhoël et sa femme.

René était étendu sur le matelas, à la place du père Géraud et faisait mine de dormir.

Dès que le bruit des sabots de l'oncle Jean s'étouffa au bas de l'escalier, il rouvrit les yeux pour jeter autour de lui son regard indécis et lourd. Puis il se souleva lentement et s'assit sur le matelas.

Il prit dans sa poche l'écu de trois livres; il le plaça dans le creux de sa main, il le tourna, le retourna, l'examina dans tous les sens. Un vague sourire venait à sa lèvre.

Quand ses yeux quittèrent la pièce de monnaie, ce fut pour se tourner vers sa bouteille, qu'il avait laissée à son ancienne place. Son sourire se renforça plus joyeux.

Mais quand son œil, en faisant de nouveau le tour du grenier, vint à tomber sur Marthe qui lui tournait le dos, il n'eut plus de sourire. Ses prunelles éteintes brûlèrent tout à coup; les rides de son front se creusèrent.

Quiconque eût vu ce regard aurait frisonné à la pensée d'un crime.

Le crime devait être hideux dans ce réduit tout nu, entre ces deux être affaiblis et brisés par la misère.

Marthe ne savait pas. Elle songeait, comme toujours, au martyre présent et au bonheur passé. Trois noms étaient sur sa lèvre et au fond de son cœur.

Diane, Cyprienne... Blanche. Blanche surtout qui vivait; Blanche, l'idole adorée à genoux, l'amour de ce cœur flétri, l'espoir de cette vie brisée.

Les autres étaient mortes; elles avaient le bonheur aux pieds de Dieu. Mais Blanche qui souffrait, Blanche la victime d'un piège mystérieux, inexplicable!

Marthe songeait ainsi.

René, pendant cela, semblait subir une transformation étrange. L'animation revenait à son visage inerte; ses yeux roulaient vifs et hagards. Un éclair venait de traverser la nuit profonde de son intelligence, et pour un instant son idiotisme montait jusqu'à la folie.

Il regardait toujours l'écu de trois livres. Ses lèvres remuaient, produisant un son vague et inarticulé. Son poing fermé menaçait Marthe, et sa bouche s'entr'ouvrait en un sauvage sourire.

Il se leva, tout chancelant : ses jambes n'étaient plus habituées à le porter; quiconque l'eût aperçu ainsi debout se fût effrayé de sa maigreur cadavéreuse. On voyait en quelque sorte ses os à travers les trous de ses haillons souillés.

Il n'y avait plus rien en lui du maître de Penhoël, et ceux qui, autrefois, avaient bu le vin de sa table, se seraient refusés à le reconnaître.

Il se rendit d'abord auprès de la petite croisée à charnière qui s'ouvrait sur le toit, et l'examina soigneusement. Il hocha la tête d'un air satisfait.

Puis il redescendit vers la cloison derrière laquelle nous avons vu Diane épier, les larmes aux yeux, la misère de la pauvre famille. Il y avait à cette cloison une très grande quantité de trous et de fentes. René les compta l'une après l'autre, sans omettre la plus petite fissure. Il paraissait se complaire à ce patient travail.

Il était maintenant devant Marthe, qui pouvait suivre chacun de ses mouvements; mais la pauvre femme ne jetait sur lui qu'un regard machinal. Sa pensée allait ailleurs; elle ne savait pas pourquoi Penhoël comptait ainsi les fentes de la cloison; elle ne cherchait pas à savoir.

René mit son doigt dans la dernière fissure et hocha la tête encore. Ses grands cheveux gris suivaient le mouvement de son front et tombaient en désordre sur sa joue hâve.

Il les rejeta en arrière à deux mains; puis il fixa ses yeux assombris sur Marthe, qui ne le regardait plus.

— Je suis le maître, murmura-t-il avec emphase.

Il prit sous son bras la bouteille fêlée, où il ne restait plus une seule goutte d'eau-de-vie, et se dirigea vers la porte, avec le pas incertain d'un homme ivre. Marthe entendit la porte s'ouvrir puis retomber. Elle était seule.

Bien des fois, déjà, elle avait erré dans ce grand Paris, cherchant sa fille au hasard et toujours en vain; mais l'espoir est immortel dans le cœur des mères. Sa première pensée fut de fuir et d'aller encore, si loin que ses pas pouvaient la porter, de maison en maison, le long des rues inconnues, demander Blanche. Elle se leva. Sa faiblesse, qui était grande, n'aurait pu l'arrêter; mais René avait fermé la porte en dehors.

Marthe revint tristement à sa place, et se laissa retomber sur sa paille.

Elle ne devait pas attendre longtemps le retour de son mari. Au bout de quelques minutes, la porte s'ouvrit de nouveau et le maître de Penhoël rentra. Marthe put entendre sa respiration essoufflée et pénible. Il avait remonté à la hâte les six étages, et revenait bien chargé, malgré sa faiblesse.

L'écu de trois livres y avait passé tout entier. La bouteille fêlée était pleine d'eau-de-vie. Il apportait en outre un assez grand panier, plein de charbon, un cahier de papier et un pot plein de colle.

Il s'assit sur le matelas pour reprendre haleine et pour boire une longue gorgée d'eau-de-vie. Son excitation, loin de se calmer, semblait augmenter de minute et minute.

— Oui! murmura-t-il la tête haute et l'œil brillant, je suis le maître!

Quand il se fut reposé un instant, il déchira le papier par bandes, et le mouilla de colle, pour boucher l'une après l'autre toutes les fentes de la cloison. Cela dura longtemps, car les planches vermoulues se déjetaient de tous côtés.

Marthe pensait que René en agissait ainsi pour éviter le froid des nuits d'hiver.

Mais la première fois que son regard rencontra celui du maître de Penhoël, sa croyance changea; sans savoir pourquoi, elle se sentit frissonner.

René travaillait tant qu'il pouvait. Des gouttes de sueur glissaient sur sa tempe jaunie; il ne s'arrêtait que pour boire. Et à mesure qu'il buvait, un enthousiasme sauvage secouait la morne apathie de ses traits. Tout le cahier était employé, mais il n'y avait plus de trous à la cloison. Avant de sortir René avait bien pris sa mesure.

Il passa le revers de sa main sur son front humide, et regarda joyeusement son ouvrage terminé.

— Celui qui vint l'autre fois se mettre entre nous deux, grommela-t-il, n'est pas ici... je suis le maître!

Il prit dans un coin un gril rongé de rouille, oublié là sans doute par les anciens locataires du grenier, et disposa dessus en pyramide tout le contenu de son panier de charbon. Puis il battit le briquet et mit le feu au brasier.

Marthe le regardait faire maintenant. Un instant ses yeux grands ouverts peignirent l'épouvante. Elle comprenait.

C'était la mort qui était là, tout près d'elle.

La pensée de l'Ange de Penhoël lui vint. Elle voulut se lever et se défendre, pour que sa fille, si elle vivait encore, ne fût point une orpheline. Mais avant qu'elle eût quitté sa place, une autre idée vint à la traverse de sa terreur. Ses yeux bleus eurent un rayonnement doux.

— Dieu me les rendra au ciel, pensa-t-elle... toutes trois!

Elle croisa ses bras sur sa poitrine et s'adossa contre la muraille.

Les vapeurs du charbon commençaient à emplir la chambre. René, agenouillé auprès du gril, soufflait de toute sa force. Le brasier s'allumait et mettait un sanglant reflet sur sa joue décharnée.

Il riait. Il prononça le nom de sa femme. Il prononçait avec plus de haine encore le nom de son frère.

Et il répétait d'une voix sourde. J'étais riche! j'étais heureux! j'aimais! Qui m'a pris mon bonheur, mon amour et ma richesse? — Elle et lui! Oh! cette fois personne ne viendra... Je suis le maître!

Sa tête tournait déjà. Le brasier ne formait plus qu'un seul morceau de feu. Il avala d'un trait le reste de sa bouteille d'eau-de-vie et se laissa choir comme une masse sur le matelas.

Marthe avait les yeux fermés. Ses idées vacillaient et s'éga-

raient dans ce songe enchanté qui précède, dit-on, la mort par asphyxie.

En ce moment, comme toujours, elle était avec ses filles, la pauvre mère!

Mais entre ses trois filles il n'y avait plus de différence. Elle pouvait les aimer d'une tendresse égale, et partager entre elles ses baisers heureux.

Oh! les trois beaux anges vêtus de longues robes blanches et couronnés de fleurs!

Dieu les lui amenait par la main, et les saints du paradis souriaient à son bonheur de mère.

Un poids était sur sa poitrine haletante, mais elle ne le sentait point, tant elle avait de joie!

Diane, Cyprienne, Blanche? pauvres enfants perdus et retrouvés, qui riaient et qui pleuraient sur son sein!

Comme elles s'aimaient toutes trois, et comme elles l'aimaient.

Et derrière leurs visages angéliques, à travers le voile diaphane qui couvre les visions, Marthe entrevoyait une autre figure, les traits mâles d'un homme qui semblait avoir honte et se cacher...

Oh! Dieu pardonne à tous, et ce n'est pas au ciel qu'il faut garder souvenir du mal enduré sur la terre.

Le voile s'épaississait; la nuit se faisait; Marthe se sentait mourir.

Tandis qu'elle essayait d'assembler les mots de sa suprême prière, sa léthargie reçut un choc soudain; un souffle d'air frais tomba sur sa bouche vivifiée; elle rouvrit les yeux.

Ou plutôt elle crut les rouvrir, et c'était sans doute une nouvelle phase de son dernier rêve, car ce qu'elle voyait maintenant était encore l'impossible.

Ses deux filles mortes étaient auprès d'elles, Diane et Cyprienne, non plus en longues robes blanches, mais avec ce costume des vierges de Bretagne qu'elles portaient lorsqu'elles lui étaient apparues dans la loge de Benoît Halligan.

— Pauvres Belles de nuit! pensait Marthe aujourd'hui comme alors.

Et ses yeux s'étaient refermés.

L'air frais continuait cependant de tomber sur son front et sur sa bouche. Elle entendait autour d'elle un bruit de pas légers. Elle essaya encore de soulever sa paupière. Il y avait un nuage sur son regard.

Elle put voir néanmoins pendant une seconde Diane et Cyprienne qui lui souriaient de loin. Puis la vision disparut, comme si les jeunes filles avaient percé la cloison.

Le brasier était éteint, la fenêtre ouverte laissait passer à flots l'air libre. Comme elle baissait les yeux, Marthe vit briller quelque chose auprès d'elle dans la poussière.

C'était une poignée de pièces d'or.

XVI

UN SAUVEUR

Diane et Cyprienne étaient rentrées à l'hôtel Montalt, vers le lever du jour, avec Blanche, qui ne les reconnaissait point sous leurs costumes. Usant de l'autorité que le nabab leur avait conférée, elles avaient fait préparer une chambre pour la jeune fille, que sa faiblesse extrême empêchait de rester debout.

Dès que Blanche fut dans son lit, Diane et Cyprienne songèrent au pauvre grenier de la rue de l'Abbaye. Il leur restait un devoir à remplir. Elles revinrent au boudoir, que le nabab avait quitté déjà, et rentrèrent dans la chambre aux costumes. Pantalon, redingote et belle robe tombèrent en un tour de main, pour faire place à leurs habits de paysannes.

Cette seconde toilette fut bien moins longue que la première.

Elles quittèrent de nouveau l'hôtel, et refirent à pied la route qu'elles venaient de parcourir au galop des beaux chevaux de Montalt.

Il y avait à peine douze heures qu'elles avaient quitté leurs pauvres chambrettes, sous les auspices de l'excellente madame Cocarde. Mais que d'événements les séparaient déjà de la soirée précédente!

La sentinelle de la prison militaire, qui les vit arriver en se tenant par la main et frapper doucement à la porte de leur demeure, n'eut garde de les reconnaître pour la dame élégante et le brillant cavalier qui, une heure auparavant, avaient troublé sa faction.

Elles montèrent tout droit à ce grenier inhabité, qui était séparé par une cloison du misérable asile des Penhoël. Le jour était clair déjà, et pourtant, à travers les fentes de la cloison, Cyprienne et Diane ne purent rien distinguer, parce que la lumière arrivait bien tard dans le grenier de la famille, éclairé

seulement par une étroite croisée à charnière, dont le carreau unique était tout noirci de poussière.

— Ils dorment encore, murmura Diane. Descendons à notre chambre, nous remonterons dans quelques minutes.

Quand elles rentrèrent dans la petite mansarde aux murailles grises et nues, où elles avaient tant pleuré, les pauvres enfants, leur cœur bondit de joie. Les jours de misère étaient passés; ceux qu'elles aimaient tant allaient enfin être heureux.

— Te souviens-tu, ma sœur? disait Cyprienne : nous étions là toutes deux à genoux, quand madame Cocarde est venue nous chercher hier.

— Hier! répéta Diane toute pensive; était-ce bien hier.

Cyprienne se mit à sourire.

— Oh! oui, dit-elle, c'était bien hier! que j'avais grand'faim, mon Dieu! Tu ne te plaignais pas; jamais je ne t'ai entendue te plaindre; mais je suis bien sûre que tu souffrais aussi!

— Je souffrais pour toi, murmura Diane... et pour madame...

Cyprienne sauta de joie.

— Madame! s'écria-t-elle, que Dieu est bon et que nous sommes heureuses! Ma sœur, c'est nous qui l'aurons sauvée, c'est nous qui lui rendrons son Ange bien-aimé.

Diane se laissa glisser sur ses genoux, devant l'image de la Vierge.

— Nous la verrons encore sourire comme autrefois, murmura-t-elle. Oh! sainte mère de Dieu, soyez bénie! car nous l'aimons comme si nous étions ses filles, et son bonheur nous est plus cher que notre bonheur.

Elles prièrent toutes deux.

Puis toutes deux se jetèrent sur le lit, car elles étaient bien lasses, et leurs jolies têtes, rapprochées, s'appuyèrent ensemble sur l'oreiller. Elles ne voulaient point dormir; mais tandis qu'elles s'entretenaient, mariant leurs sourires heureux, le sommeil les surprit et ferma leurs paupières.

Une heure se passa, puis deux heures. Quand Diane s'éveilla enfin en sursaut, le soleil de midi, glissant à travers les carreaux de la lucarne, tombait d'aplomb sur son visage. Elle se jeta hors du lit en poussant un cri de surprise. A son tour, Cyprienne s'éveilla.

— Comment! dit-elle en se frottant les yeux, nous avons dormi!

— Et pendant cela, ils souffrent là-haut! ajouta Diane. Viens vite, ma sœur.

Elles s'élancèrent dans l'escalier. Mais en arrivant devant la cloison, leurs regards furent arrêtés par un obstacle imprévu. On avait bouché récemment tous les trous qui existaient entre les planches. Elles ne pouvaient rien voir.

— Comment faire? murmura Diane.

Le doigt de Cyprienne s'était introduit déjà dans l'une des fentes, afin d'éprouver l'obstacle. Elle sentit l'humidité du papier qui n'avait pas eu le temps de sécher encore. Son doigt appuya un peu davantage et le papier, déchiré, céda.

Elle mit son œil à l'ouverture. L'air vicié, qui passa immédiatement par le trou, la prit à la gorge et la fit reculer.

— Qu'est-ce cela? murmura-t-elle, car elle n'avait rien vu.

A son tour, Diane regarda. Elle vit le maître de Penhoël étendu, les bras en croix sur le matelas. Elle vit madame affaissée contre la muraille et plus pâle qu'une morte. Au milieu de la chambre, elle vit le brasier qui brûlait encore. Elle devina tout.

Ses mains qui tremblaient ébranlèrent par la base l'une des planches de la cloison. Heureusement que les planches ne tenaient guère. Les efforts réunis des deux jeunes filles parvinrent à en soulever une, qui resta, néanmoins, fixée par le haut.

Elles passèrent, et quand elles furent passées, la planche, retombant par son propre poids, referma l'ouverture.

Ce n'était point un rêve que Marthe de Penhoël avait fait. Elle avait revu Diane et Cyprienne. Et ce n'étaient point de pauvres Belles de nuit, échappées un instant du cercueil. L'air frais qui tombait maintenant sur son visage et rendait le souffle à sa poitrine oppressée, venait de la fenêtre, ouverte par leurs mains. Cet or qui brillait dans la poussière était un don des deux jeune filles.

Elles étaient ici, comme toujours, la douce providence de Penhoël. Si elles avaient disparu, ce n'était pas pour longtemps, sans doute. Il n'y avait rien dans le pauvre grenier, pas même une goutte d'eau. Elles étaient allées chercher du secours.

Le regard troublé de Marthe les vit disparaître et tâcha en vain de trouver qui leur avait donné passage : la planche était retombée comme la première fois et laissait la cloison intacte, en apparence. Marthe se persuadait de plus en plus qu'elle avait été le jouet d'une vision. Mais d'autres yeux, plus clairvoyants que les siens, étaient ouverts sur cette scène et ne pouvaient prendre le change.

M. Robert de Blois ne croyait point aux choses surnaturelles.

En quittant le cercle des Étrangers, après l'excellente comédie au moyen de laquelle il avait dirigé quatre bonnes épées contre la poitrine de Montalt, l'Américain avait pris une voiture et s'était dirigé vers la rue Sainte-Marguerite.

C'était une démarche pénible qu'il allait entreprendre, car, bien qu'il fût débarrassé de tous préjugés importuns, l'Américain éprouvait une certaine répugnance à se retrouver en face de ses victimes. Penhoël lui avait sauvé la vie. Il avait mangé le pain de Penhoël et habité son toit. En ses heures de gaieté, ce n'était point ainsi que M. le chevalier de Las Matas traitait la question avec ses dignes amis; il trouvait même, parfois, le courage de

faire des gorges chaudes sur la chute de Penhoël, ce brave homme, comme ils l'appelaient.

Mais à cette heure où il s'agissait d'affronter la vue de ce malheureux, ruiné, dégradé, moralement assassiné, M. le chevalier de Las Matas se sentait comme un petit remords.

Si encore la détresse de Penhoël lui avait profité dans une bonne et large mesure!... Mais non. C'était ce vieux coquin de Pontalès qui avait emmagasiné la récolte coupée par autrui.

En somme, il n'y avait pas à reculer. Les délicates répugnances étaient d'autant moins de saison que cette entrevue avec l'ancien maître de Penhoël pourrait fournir les moyens de faire rendre gorge à cet odieux Pontalès. Et Robert tressaillait d'aise, rien qu'à cette pensée.

En arrivant sur le palier poudreux qui précédait le grenier, il mit son œil à la serrure, pour éviter toute surprise.

Il aperçut justement Cyprienne et Diane, faisant irruption par la cloison disjointe, et ouvrant précipitamment la fenêtre.

Lui aussi devina tout.

Mais ce qui le préoccupa principalement, ce fut la vue des deux jeunes filles. Décidément, il n'y avait pas moyen de faire un pas sans se heurter contre elles.

Sans le hasard diabolique qui les amenait là, Robert allait entrer le premier. On lui volait son rôle de Providence!

Ces réflexions chagrines et sa mauvaise humeur ne l'empêchaient pas de tenir son œil collé à la serrure : il vit parfaitement la poignée d'or rouler dans la poussière.

— Cela sent son nabab! pensa-t-il en fronçant le sourcil; les petites sont décidément chez lui, et j'ai bien fait d'entamer la guerre!... Coquin de Bibandier!

Au moment où il allait quitter son poste, Cyprienne et Diane soulevèrent la planche et disparurent de l'autre côté de la cloison. Les idées de l'Américain changèrent. Un plan surgit tout à coup de son cerveau.

Il était sûr que pas une parole n'avait été prononcée depuis qu'il avait l'œil à la serrure. Puisqu'on lui cédait la place, c'était le moment d'agir et de se hâter.

La clef était toujours en dehors de la porte où René l'avait laissée. L'Américain entra sans bruit. Il passa franc devant René, qui n'avait point encore repris connaissance et ne s'arrêta qu'auprès de madame. Il fit tinter légèrement l'or déposé sur le carreau. Marthe rouvrit à demi les yeux et les referma aussitôt avec un mouvement de frayeur.

— Madame, dit Robert doucement, écoutez-moi. Voilà déjà longtemps que je suis ici à tâcher de vous secourir; par pitié, ne repoussez point mon aide et voyez en moi un ami.

Marthe demeurait affaissée sur elle-même. Elle se redressa au choc d'une pensée soudaine.

— Ma fille! dit-elle.

— M. Jean de Penhoël n'a-t-il pas reçu ma lettre? demanda l'Américain.

— Je ne sais pas, répliqua Marthe, qui joignit les mains; je vous en prie, dites-moi ce qu'est devenue ma fille!

— Je n'ai pas osé signer la lettre, reprit Robert au lieu de répondre, de peur que M. Jean n'eût pas confiance. C'est un grand malheur, madame, que d'avoir donné aux gens qu'on respecte et qu'on aime le droit de douter...

— Oh! monsieur! interrompit Marthe. Vous ne voulez pas me parler de ma fille!

— Je parlais d'elle dans la lettre, madame; ce n'est pas ici le lieu de nous expliquer. Les anciens maîtres de Penhoël ne peuvent rester un instant de plus dans cette misérable retraite. Je suis venu vous chercher.

— Nous chercher! répéta Marthe, qui détourna les yeux. Vous, monsieur!

Robert prit un air de contrition résignée. Cela ne l'empêcha point de jeter un furtif regard vers la cloison. Il sentait que l'entrevue s'engageait mal. La discussion n'était pas de saison; il fallait agir, car son instinct lui disait que l'absence des deux jeunes filles ne serait pas de longue durée.

— J'ai mérité cela! murmura-t-il en baissant la tête; je sais bien que vous devez me haïr, madame. Et pourtant, s'il est vrai que toute faute s'expie, j'espère obtenir un jour votre pardon. Dussé-je ne jamais l'obtenir, ajouta-t-il en feignant une émotion plus grande, je me féliciterais encore d'avoir payé aujourd'hui une partie de ma dette en sauvant votre vie.

— C'est donc vous?... dit Marthe faiblement.

L'Américain regarda tout autour de la chambre, comme si cette question l'eût étonné.

— Et qui donc serait-ce? demanda-t-il.

— Je ne sais, murmura madame qui parlait surtout pour elle-même, j'avais cru... ma pauvre tête est si faible! Cependant, je suis bien sûr d'avoir vu de l'or.

— J'aurais voulu vous l'apporter plus tôt, répliqua Robert, mais j'étais bien pauvre aussi, moi, madame! Quand on vous chassa indignement de Penhoël, pensez-vous donc que j'y sois resté après vous?

La porte, qui restait ouverte, établissait avec la fenêtre un courant d'air vif. Le poids qui était sur la poitrine de Marthe s'allégeait et sa présence d'esprit revenait. Le maître de Penhoël lui-même recouvrait lentement la vie, il s'agitait par intervalles sur son matelas, et c'était maintenant le sommeil de l'ivresse qui l'empêchait d'ouvrir les yeux. Marthe regarda Robert en face.

— Il ne nous reste rien, monsieur dit-elle; je ne sais pas quel intérêt vous avez encore à nous tromper.

— Oh! fit l'Américain en levant les yeux au ciel; n'ai-je donc pas été assez cruellement puni, madame? Je ne cherche pas à pallier ma faute; je me suis laissé autrefois séduire par les belles paroles du marquis de Pontalès; je me suis ligué avec lui contre Penhoël; j'ai été dur envers vous, madame; j'ai abusé du secret que le hasard avais mis entre mes mains. Mais, sur ma conscience, je vous le jure, tout cela n'avait qu'un but, je voulais vous forcer à me donner votre fille, que j'aimais. Je me disais : La fortune que j'emprunte, je la rendrai en épousant Blanche. Mon amour était si grand, madame, qu'il excusait tout à mes yeux!

Il s'arrêta, comme si l'émotion qui l'oppressait l'eût empêché de poursuivre. Marthe l'écoutait incrédule encore, mais attentive déjà. Ce long malheur qui pesait sur elle n'avait pu laisser intacte l'énergie de son intelligence.

— Le jour fatal arriva, reprit Robert. J'enlevai votre fille, ajouta-t-il plus bas, tandis que Marthe cachait son front entre ses mains. Le soir même de votre départ, je fus chassé, à mon tour, de Penhoël. A Paris, où je vins tout de suite, je vous cherchai longtemps. Dans votre misère, madame, n'avez-vous pas reçu parfois de mystérieux secours?...

Robert disait cela au hasard.

— Quoi! s'écria madame, ce pain qui soutenait notre vie?...

— J'étais trop pauvre pour faire davantage, reprit l'Américain hypocritement; ce n'est que d'aujourd'hui que la fortune semble vouloir me sourire. Ce matin, j'ai reçu une somme considérable qui m'a rendu bien heureux, car j'ai pensé à vous, madame... et à Blanche, ajouta-t-il en détournant les yeux; avec de l'argent, on est bien fort, et nous pourrons sans doute la retrouver.

La retrouver! s'écria Marthe en se levant à demi.

— Ma lettre disait tout cela, répondit Robert. C'est un affreux malheur, madame!

— Mais vous ne me dites pas ce qui est arrivé? interrompit Marthe.

L'Américain mit un genou en terre.

— J'étais venu vers vous, madame, murmura-t-il les mains jointes, pour implorer mon pardon et pour vous dire : Nous la retrouverons ensemble!

Marthe se leva, chancelante. En ce moment, René de Penhoël, éveillé par le courant d'air qui passait sur son corps, s'agitait et tâchait de se mettre debout. L'Américain jeta encore un regard vers la cloison. Il lui semblait entendre un bruit derrière les planches.

Désormais une seconde de retard pouvait tout perdre. Il se pencha vivement vers Marthe.

— Je sais où elle est, murmura-t-il. Voulez-vous venir la chercher avec moi?

Marthe fit d'elle-même un pas vers la porte. Il n'y avait pas d'explication possible avec le maître de Penhoël. Robert la prit tout bonnement par le bras et l'entraîna de force vers l'escalier. Ils sortirent tous les trois. Madame marchait devant : elle eût voulu courir.

Robert ferma la porte en dehors, et fit monter les anciens maîtres de Penhoël dans la voiture qui l'attendait devant la maison.

Quand Cyprienne et Diane revinrent, essoufflées, par l'escalier de leur chambre, elles trouvèrent le grenier désert.

XVII

L'HÉRITAGE

Le soir de ce même jour, si utilement employé par nos trois gentilshommes, il y eut un petit festin à l'hôtel des Quatre-Parties-du-Monde. La journée avait mal commencé. On s'était éveillé dans la tristesse. La rencontre des deux filles de l'oncle Jean que l'on croyait mortes, leur présence chez le nabab, les révélations imprudentes faites à ce dernier par Robert; enfin l'enlèvement de l'Ange, cela formait une série de coups terribles et qu'il semblait bien difficile de parer.

Mais la chance avait tourné, ou plutôt, car il faut rendre justice à chacun, l'habileté des joueurs avait rétabli la partie.

Nos trois gentilshommes, que nous avons vus, le matin, la tête basse et la contenance découragée, trinquaient maintenant d'un air tout à fait vainqueur. La marquise d'Urgel elle-même était d'une gaieté folle.

Chacun avait son triomphe à constater.

Le noble baron de Bibander rappelait, avec une certaine complaisance, qu'il avait fait monter la veille Etienne et Roger sur le tertre, et qu'il leur avait montré, à travers une fenêtre ouverte, ce joli groupe : le nabab entre les deux jeunes filles. Il rappelait en outre qu'il s'était tenu en observation aux abords du club, et que l'admission d'Etienne et de Roger avait eu lieu, grâce à son illustre patronage. Et il concluait en disant :

— Si les deux petits ne le tuent pas demain, ce coquin de nabab, c'est qu'il aura la vie dure!

La noble marquise se vantait d'avoir pénétré dans l'hôtel de Montalt, et d'y avoir eu quelques minutes de conférence avec une des femmes de service, nommée Nawn. Cette femme était d'origine malaise et soutenait la détestable réputation de sa race.

La marquise gardait une rancune profonde et toute fraîche aux deux filles de l'oncle Jean. Elle avait donné de l'or à Nawn, la Malaise, et celle-ci lui avait promis de se trouver à la nuit tombante dans l'allée Gabrielle, afin de recevoir un nouveau présent, et d'apprendre ce qu'on attendait d'elle pour prix de l'argent donné. Il s'agissait de se défaire, une bonne fois, de Diane et de Cyprienne.

Malgré sa rancune, la marquise, dont la nature n'était point d'être cruelle, aurait hésité peut-être à dicter les conditions du marché. Aussi ne s'en était-on point fié à elle. C'était M. le comte de Monteïra en personne qui était allé au rendez-vous.

Nawn était bien capable de comprendre à demi-mot ce qu'on exigeait d'elle : les femmes de son pays sont, au dire des voyageurs, les premières empoisonneuses du monde entier. Elle empocha l'argent, et promit que, le lendemain matin, les deux jeunes filles dormiraient pour ne plus s'éveiller.

Un signal fut convenu. Nawn promit que, quand sa besogne serai faite, elle allumerait deux lumières sur la dernière fenêtre de l'aile gauche de l'hôtel, qui donnait justement sur les ruelles désertes. Il y aurait du monde dans ces ruelles, vers la fin de la nuit, pour attendre le signal; et Nawn recevrait le complément de la récompense.

C'était assurément une affaire toute simple, et traitée de bonne foi des deux côtés. Il ne s'agissait plus là, comme le fit observer Blaise, en buvant un verre de xérès, d'une poule mouillée du genre de Bibandier, et madame Nawn avait toute l'encolure d'une femme en état de tenir sa parole.

Quant au signal, ce n'était pas seulement Blaise qui devait l'apercevoir, et nos trois gentilshommes n'avaient pas même besoin de se déranger pour aller l'attendre : leurs affaires les appelaient tous trois de ce côté avant le lever du jour. Car, comme on peut le penser, en combinant cette quadruple provocation adressée au nabab, Robert avait voulu se ménager d'autres chances que celles du duel lui-même, et nos trois gentilshommes

avaient dessein de dormir assez peu cette nuit-là.

Quand chacun eut exalté ses propres mérites, l'Américain prit la parole.

— Moi, dit-il, je ne parle même pas du petit Vincent et de l'oncle Jean, que j'ai jetés comme des bâtons dans les jambes de Montalt. Je ne dis pas non plus que j'ai eu le premier l'idée d'entrer en relation d'affaires avec madame Nawn. Mais ce dont je me vante, mes excellents amis, c'est d'avoir fait une bonne action qui réjouit ma conscience.

Il se renversa sur le dos de son fauteuil et prit un accent théâtral.

— Il y avait un pauvre ménage réduit au dernier degré de la misère, et nous avions bien contribué un peu à cette misère-là, tous tant que nous sommes. Ce que j'ai fait aujourd'hui doit calmer à jamais tous nos remords. Je suis arrivé au moment où le mari avait allumé un réchaud au milieu de la pauvre retraite; je suis entré comme un bon ange; j'ai rendu le souffle à leurs poitrines étouffées; je les ai pris chacun sous un bras, tout déguenillés qu'ils étaient, et je les ai fait monter dans ma propre voiture.

— Ah! dit Bibandier sans rire, saint Vincent de Paul n'est pas grand'chose auprès de toi, monsieur Robert.

— Je les ai conduits auprès d'ici, reprit ce dernier, dans un hôtel décent. Je leur ai fait donner un bon repas et des lits tout frais. Ils sont comme le poisson dans l'eau.

— Et comment t'ont-ils suivi? demanda Blaise.

— J'ai dit à Penhoël, répondit l'Américain, que je lui donnerais de l'eau-de-vie tant qu'il voudrait, et une revanche générale pour toutes les parties d'écarté qu'il a perdues contre nous en Bretagne.

— Et madame? demanda encore Blaise.

— Je lui ai parlé de sa fille.

— Pauvre femme! murmura la marquise, qui baissa les yeux dans un mouvement de pitié involontaire.

— On a bien raison de dire, reprit Robert, que toute bonne action a sa récompense : car, maintenant, nous avons sous la main le vrai maître de Penhoël, mes enfants, et gare à ce vieil aigrefin de Pontalès!

— Il ne nous manque plus qu'une bagatelle, dit Bibandier : cinq cent mille francs!

— Bah! fit Blaise, demain matin, nous serons tous trois millionnaires.

— Et si nous manquons le coche?

— Eh bien! s'écria Robert, dans ce cas-là même, nous pourrions encore utiliser Penhoël, car je ne vous ai pas tout dit, mes enfants. Cette prétendue école que j'ai faite hier, en racontant au nabab une histoire un peu trop vraie, n'est pas si sotte que

vous voudriez bien le croire. Vous savez bien cette lettre que j'ai reçue de l'hôtel Montalt avant de partir ce matin?

— Oui, répliquèrent à la fois Blaise et Bibandier. Tu sais ce que veut le nabab?

— Je le sais.

— Tu l'as donc vu?

— Du tout; mais, en rentrant ici, j'ai trouvé deux autres lettres du même Berry-Montalt, ce qui fait trois. Dans la première, il ne disait ren du tout; dans la seconde, il s'expliquait un peu; dans la troisième, il dit la chose tout au long, comme un brave homme.

— Et, que dit-il?

L'Américain se mit à sourire.

— C'est une drôle d'histoire! répliqua-t-il enfin; ça ne se comprend guère... mais, au demeurant, ce Montalt est comme tous les enrichis qui reviennent des Antipodes. C'est l'homme des fantaisies absurdes et inexplicables.

— Mais encore...

— Eh bien, voilà ce que c'est. Il paraîtrait qu'hier, j'ai été très éloquent, surtout en rendant compte de certaine missive adressée par madame Marthe à Louis de Penhoël, il y a bien longtemps; ce chiffon de papier-là nous a déjà été d'une certaine utilité dans l'affaire de Bretagne. Et maintenant, voilà Montalt qui veut me l'acheter un prix fou.

— L'acheter? dit Blaise, pourquoi faire?

— Est-ce que je sais? J'ai vu à Londres un Anglais qui paya, devant moi, deux mille guinées trois lignes de l'écriture d'une voleuse, pendue à Tyburn. Montalt est Anglais, après tout!

Il prononça ces mots comme s'il avait été préoccupé, malgré lui, d'une arrière-pensée.

— Mais cette lettre, dit Bibandier, l'as-tu?

L'Américain tira son portefeuille de sa poche.

— Je l'ai, répliqua-t-il, et je serais porté à croire qu'elle vaut en effet un bon prix, car c'est pour l'avoir que ce pauvre diable de Penhoël m'avait permis d'enlever sa fille. Ce soir-là, il arriva bien des événements. Penhoël, en partant, oublia la lettre dans le salon, et je la repris.

— Eh bien, dit Blaise, pourquoi hésites-tu, maintenant? Vends-la.

Malgré lui, Robert était tout pensif.

— Sans doute, répliqua-t-il. En fait de folies, le nabab ne compte pas, et je suis bien sûr qu'on en aurait ce qu'on voudrait. Mais une arme vaut mieux parfois que de l'argent. Et demain, comme tu dis, ami Blaise, nous serons peut-être millionnaires.

La soirée s'avançait déjà lorsque Berry-Montalt revint à son hôtel. Il avait passé toute la journée dehors, et c'était du cercle qu'il avait écrit ses deux dernières lettres à M. le chevalier de Las

Matas. La première chose dont il s'informa en descendant de voiture, fut de savoir si le chevalier était venu ou s'il avait écrit; à ces deux questions, le concierge de l'hôtel répondit négativement. On n'avait point eu de lettres, et la seule visite reçue dans la journée était celle de madame la marquise d'Urgel, qui avait demandé Nawn.

Le nabab gagna ses appartements d'un air triste et préoccupé. Il s'assit, en rentrant, devant son secrétaire, et trempa sa plume dans l'encre.

— Jean de Penhoël! murmura-t-il; une jeune fille enlevée! Tout cela est étrange... J'aurais dû lui parler peut-être.

Il déposa la plume et appuya sa tête contre sa main.

— Ces choses m'entourent et me pressent! poursuivit-il. Le doigt de Dieu est-il là? ou n'est-ce qu'un jeu du hasard moqueur? J'ai beau me révolter et dire : Que m'importe! toutes mes blessures saignent, et je n'ai plus qu'une seule pensée!

Il resta un instant immobile, puis sa plume, reprise avec emportement, courut en grinçant sur le papier. Une lettre fut écrite en un clin d'œil, mais plus vite encore déchirée.

— Ce n'est pas le moyen de savoir! murmura-t-il; j'ai montré trop clairement à cet homme quelle était mon envie. Désormais c'est un marché qu'il faut lui proposer.

Il écrivit encere :

« Si la lettre dont M. le chevalier de Las Matas m'a parlé hier est remise à l'hôtel Montalt avant minuit, je tiendrai une somme de cinquante mille francs à la disposition de M. le chevalier. »

Il signa. Comme il était en train de plier sa lettre, il se ravisa tout à coup, et la rouvrit pour mettre cent mille francs à la place de cinquante mille.

Et sa plume resta suspendue, pendant plus d'une minute, au-dessus du papier, parce qu'il se demandait s'il devait doubler encore la somme promise.

Il sonna Séïd et lui remit la lettre dans son enveloppe.

— La réponse à ce message devra m'être rapportée sur l'heure, dit-il.

Séïd s'inclina en signe d'obéissance. Au moment où il sortait, Montalt le rappela.

— Ces jeunes filles, demanda-t-il en hésitant, sont-elles revenues à l'hôtel?

— Oui, répondit Séïd.

— Y a-t-il longtemps?

— Oui.

— Faites-les venir ici.

Séïd se retira. L'instant d'après Diane et Cyprienne entraient dans la chambre du nabab.

Malgré la nature romanesque et aventureuse de leur caractère,

malgré l'ignorance complète où elles étaient des choses du monde, les deux jeunes filles ne pouvaient s'empêcher de regarder comme un rêve le souvenir de cette unique et bizarre entrevue qu'elles avaient eue avec le nabab.

Elles avaient passé toute l'après-midi à l'hôtel, veillant auprès du lit de Blanche, qui était plongée depuis le matin dans un état d'affaiblissement léthargique.

La pauvre enfant avait éprouvé, cette nuit, un choc terrible; cet enlèvement mystérieux l'avait brisée.

Nawn, la servante de Mize, était venue de son plein gré offrir son aide aux deux jeunes filles. Cette Nawn faisait une garde-malade attentive et souverainement adroite. C'était un secours précieux que Diane et Cyprienne acceptaient avec reconnaissance.

Tout en veillant au chevet de Blanche, les deux jeunes filles songeaient, et, bien qu'elles ne pussent se communiquer leurs pensées, de peur d'éveiller la pauvre malade, leurs pensées étaient les mêmes. Elles se demandaient comment madame et René de Penhoël avaient pu fuir dans l'état où ils étaient; elles les avaient laissés mourants tous les deux! Pourquoi quitter leur retraite justement à cette heure?

A ces questions, nulle réponse n'était possible.

— Demain, se disaient-elles, nous retournerons.

— Et leur esprit, abandonnant cet énigme insoluble, revenait à d'autres idées. Diane songeait à Etienne; Cyprienne, à Roger.

Un regard échangé disait aux deux sœurs ce qu'elles avaient dans l'âme. C'était une conversation muette, et parfois toutes deux se prenaient à sourire en rougissant, comme si elles eussent mis leur cœur de vierge à nu dans des paroles trop hardies.

Puis elles faisaient un détour encore dans les sentiers perdus de la rêverie. Cet homme qui était maintenant leur hôte, et qui leur avait dit d'une voix si douce, avec un sourire si bon : Je serai votre père; cet homme dont l'aspect seul avait clos comme par enchantement leurs jours de misère, ce bon génie de leurs anciens rêves! il était là, toujours devant leurs yeux.

Elles le voyaient avec sa noble beauté, avec ce charme fier que rayonnait son sourire. Ses moindres paroles restaient gravées tout au fond de leurs cœurs. Il avait commencé par être bien cruel, pour devenir ensuite si généreux!

Diane et Cyprienne ne trouvaient personne à qui le comparer, même de loin : les hommes qu'elles avaient vus jusqu'alors n'étaient point faits ainsi. Elles ne le connaissaient pas, mais elles le devinaient plus complètement peut-être que ceux qui vivaient avec lui depuis des années. Leur bonheur était de penser qu'il leur serait donné, peut-être, de mettre un baume sur les blessures envenimées de ce grand cœur.

Depuis le matin, il ne leur avait pas donné signe de vie, mais

elles n'avaient point d'inquiétude encore, parce que toute la maison était à leurs ordres. Séïd avait parlé; chacun, dans l'hôtel, leur obéissait comme au nabab lui-même. Elles attendaient : quelque chose leur disait que Montalt ne les avait point oubliées. Et il n'y avait pas d'impatience dans leur attente, parce qu'un secret sentiment de crainte se mêlait à leur affection reconnaissante.

Les heures de l'absence avaient encore grandi le nabab à leurs yeux; elles tremblaient presque à l'idés de le revoir.

L'ordre de Montalt les trouva préparées. Elles laissèrent Nawn auprès de Blanche, et s'éloignèrent en se tenant par la main. Ce fut ainsi qu'elles entrèrent dans la chambre de Montalt. Elles demeurèrent auprès du seuil, les yeux baissés, le front rougissant et le sourire aux lèvres.

Montalt était toujours assis auprès de son bureau.

Il les regarda un instant en silence et avec admiration, comme s'il se fût étonné de les retrouver si jolies.

— Approchez, dit-il enfin.

Diane et Cyprienne s'avancèrent. Mais l'entrevue était loin de se renouer à ce point de familiarité intime où le sommeil de Montalt l'avait interrompue, la nuit précédente. Montalt avait l'air grave, presque sévère.

— Bonsoir, Berthe, dit-il en prenant les mains des deux sœurs; bonsoir, Louise. Il y a bien longtemps que je ne vous ai vues. Avez-vous pensé à moi aujourd'hui?

— Oh! oui, milord, répliqua Cyprienne.

— Grâce à vous, ajouta Diane, nous avons porté secours à ceux que nous aimons.

Montalt les regardait en face tour à tour.

— Et vous n'avez point eu regret de m'avoir menti? murmura-t-il.

— Menti! balbutièrent les deux jeunes filles, en échangeant un regard furtif.

Le nabab souriaient tristement.

— Laquelle de vous s'appelle Diane? demanda-t-il, et laquelle a nom Cyprienne?

Les deux sœurs étaient devenues toutes pâles.

— Oh! monsieur! s'écria Diane, je vous en prie, pardonnez-nous! Le désespoir nous a poussées à venir... et quelque chose nous disait que nous bravions, en venant, les blâmes du monde. Nous avons menti, c'est vrai, mais c'est que nous songions à notre vieux père.

— C'est vous qui êtes Diane, n'est-ce pas? dit le nabab; et c'est vous qui aimez Etienne?

— Etienne! répéta encore la jeune fille.

Il lui semblait qu'un pouvoir surnaturel pouvait seul lire ainsi au fond de son cœur.

— Et vous, Cyprienne, reprit le nabab, vous aimez Roger de Launoy? Que Dieu vous donne du bonheur, mes pauvres enfants! L'amour fait bien souffrir. Et quand deux cœurs se donnent l'un à l'autre, il y en a toujours un qui ment ou qui se trompe.

— Etienne est un honnête homme, répliqua Diane en relevant la tête.

— Je le crois dit Montalt.

— Et Roger m'aime, ajouta Cyprienne.

— Comment ne pas vous aimer, ma fille? Qui sait? j'ai tort peut-être. Dieu le veuille!

Sa physionomie changea, comme s'il eût fait effort pour secouer sa tristesse. Il rappela sur sa lèvre son beau sourire, et prit les mains des deux jeunes filles, qu'il serra contre son cœur.

— Pourquoi ne m'appelez-vous donc plus votre père? dit-il presque gaiement.

Diane ne répondit pas, mais Cyprienne, plus hardie par moments, secoua la tête en prenant un petit air mutin :

— Parce que vous nous grondez, dit-elle, et parce que vous avez deviné notre secret.

— Et si je vous pardonne?

— Alors, nous vous pardonnerons.

Montalt les attira vers lui et réunit leurs têtes charmantes sous un même baiser.

— Merci, mes filles, dit-il.

— Merci, père répondirent en même temps les voix caressantes des deux sœurs.

Montalt resta quelque temps à les contempler en silence. Il n'était plus forcé de feindre pour cacher sa tristesse : une expression de joie recueillie éclairait son visage.

— C'est vrai, pourtant! dit-il; j'ai deviné un secret, moi! moi qui laisse toujours sommeiller mon esprit! Je vous aime si bien, mes enfants chéries, que j'ai fait une fois comme tout le monde. J'ai oublié que j'étais mort, et qu'il n'y avait plus en moi ni curiosité ni désir. J'ai travaillé, j'ai tâché de lire dans le regard... et j'ai réussi.

— N'avez-vous appris que cela? demanda Cyprienne en jouant l'indifférence.

— Rien que cela, mademoiselle Berthe, répliqua le nabab. Soyez tranquille... Je ne sais pas le nom de votre vieux père, qui est gentilhomme! Je ne sais rien, sinon que je vous aime, et que je suis heureux de vous avoir là toutes deux contre mon cœur...

— Nous aussi, nous vous aimons murmura Diane émue, comme un ami et comme un père.

Les yeux de Montalt se perdirent un instant dans le vide.

— Sais-je pourquoi? pensa-t-il tout haut. On dit que je suis l'homme du caprice... je le crois quelquefois. Et pourtant, s'il y a un Dieu, c'est lui qui vous a mises sur mon chemin, pauvres

enfants, afin que je sois bon à quelque chose ici-bas. Oh! je ne jouerai plus. Ce qui me reste est à vous, mes filles, et vous serez riches.

Il se prit à sourire tout à coup.

— Vous souvenez-vous que je vous ai poursuivies longtemps? dit-il. Le monde me croit fou de galanteries et d'aventures amoureuses. Pauvre monde! qui prend le désespoir pour l'ardeur, et le découragement pour la fièvre! En courant après vous, mes enfants, ce n'était pas à moi que je pensais. Vous allez bien m'en vouloir. Etienne et Roger, que j'aimais en ce temps-là, me parlaient de vous sans cesse, et je voulais leur donner un remède contre l'amour...

— Oh! fit Diane avec reproche : vous vouliez les rendre infidèles!

— L'amour est un si cruel malheur, ma fille! en vous voyant jolies comme des anges, je m'étais dit : Voilà ce qu'il me faut. Et sans vous connaître, je vous opposais à vous-mêmes. Je prenais les deux pauvres petites chanteuses pour en faire les rivales des deux nobles filles de Bretagne. Vous me ferez croire à Dieu avant de mourir, mes enfants, car sa main est là, et c'est elle qui vous a défendues contre moi.

— Père, dit Cyprienne, qui lui baisa la main avec un petit frisson de crainte, quand je pense que nous aurions pu vous haïr!

Le nabab baissa les yeux et un nuage couvrit son front.

— Cela eût peut-être mieux valu ainsi, murmura-t-il; demain, qui sait ce que seront nos cœurs? Quand je vous vois, je crois mon âme guérie. Quand je vous entends m'appeler : mon père, je suis heureux, et il me semble que je n'ai jamais connu la souffrance... Mais tout cela n'est que mensonge! ajouta-t-il en se levant brusquement; vous n'êtes pas mes filles! un autre a droit à l'amour que je voudrais tout seul!

Les deux sœurs le regardaient tristement et ne trouvaient point de réponse. Montalt parcourait la chambre à grands pas. Au bout de quelques minutes, il se laissa retomber sur son siège.

— Père, dit Diane en prenant sa main timidement, est-ce que vous êtes fâché contre nous?

Le nabab la pressa contre sa poitrine avec un geste passionné.

— Deux! s'écria-t-il; oh! ce serait trop, c'est vrai! je n'ai pas mérité tant de bonheur! mais si Dieu m'avait donné seulement une fille comme toi, Diane, ou comme toi, ma Cyprienne chérie! que ma vie serait changée et belle! et comme je désapprendrais vite à désirer le néant qui suit la mort!

— Vous qui êtes si bon, murmura Diane, comment ne croyez-vous plus au ciel!

— Parce que si le ciel existe, il est impitoyable! Ne vaut-il pas mieux douter que de haïr?

Cyprienne écoutait, saisie par cette vague terreur que le blasphème inspire à la foi naïve.

— Oh! fit Diane, vous avez donc bien souffert?

— Si j'ai souffert! prononça le nabab d'une voix sourde et avec un accent d'amertume si déchirant que les deux sœurs eurent froid jusqu'au fond de l'âme. Pauvres enfants! puissiez-vous ne savoir jamais ce qu'est une pareille souffrance!

Il essaya de sourire, et cet effort rendit plus douloureuse l'expression de profonde angoisse qui était sur ses traits. Cyprienne et Diane s'étaient rapprochées, attentives.

— Mais je pense bien, reprit Montalt avec une nuance de fatigue et de sarcasme, que j'ai eu tort de souffrir. Beaucoup de gens me prendraient pour un fou s'ils savaient mon histoire. Et ces gens seraient sages, peut-être. Que m'a-t-on fait? m'ont-ils assassiné, dépouillé? m'ont-ils seulement trahi? Non. J'avais un ami et j'avais une maîtresse. J'aimais la jeune fille au point de lui donner mille fois ma vie. L'autre, je l'aimais jusqu'à lui sacrifier mon amour.

« Il était faible; je me croyais fort; nous étions presque des enfants tous les deux. Je le vis malheureux, parce qu'il aimait en secret ma fiancée.

« Peut-être eus-je tort, mes filles, car il y a des dévouements injustes et cruels. La jeune fille avait droit à mon amour et, devant Dieu, moi je n'avais plus le droit de fuir...

« Et pourtant, je quittai la maison de mon père, avec des larmes dans les yeux, moi qui ne savais encore que sourire.

« J'emportai dans l'exil mon amitié enthousiaste et l'amour qui devait emplir ma vie.

« De quoi faut-il me plaindre? Mon ami épousa la femme que je lui avais cédée. Et un jour que je revenais de bien loin, un jour que je m'approchais en tremblant de la maison de mon père, et que je me disais : il faudra sourire en voyant leur bonheur, je rencontrai mon ami sur le chemin...

« Il me refusa sa main froide. Il se mit entre moi et la porte de sa maison. Je repartis, mon âme était morte ».

Cyprienne et Diane avaient des larmes dans les yeux.

— Pauvre père! dirent-elles en couvrant ses mains de caresses.

— De quoi faut-il me plaindre? répéta le nabab avec un élan d'amertume; et que venais-je faire chez cet homme? Je lui avais cédé mon bonheur; peut-être croyait-il que je venais le reprendre? Oh! mais je l'aimais tant!

« Et la pauvre fille, qui était maintenant sa femme! celle-là, je l'avais abandonnée, presque trahie!

« De quel droit pouvais-je lui demander un souvenir?

« N'était-ce pas moi-même et moi seul qui avais brisé ma vie?

« Savaient-ils seulement qu'ils avaient tué mon âme, sinon non corps? lui, parce qu'il me chassait dans sa détresse jalouse; lle, parce que je lui avais jeté le cri suprême de mon repentir t de ma douleur, et qu'elle avait gardé le silence! »

Il appuya ses deux mains contre son front tout pâle. La pente le ses souvenirs l'entraînait.

— Oh! je l'aimais! murmura-t-il d'une voix tremblante; vingt nnées se sont écoulées depuis lors, et je n'ai jamais aimé une utre femme. J'ai supplié Dieu de m'envoyer l'oubli! Dieu ne n'a pas exaucé! Je l'aime encore... je l'aime! Cette nuit, je suis levenu fou rien qu'en écoutant une histoire où je ne sais quelle emme jouait un rôle qui pouvait ressembler à sa vie.

« Et maintenant que je vous parle, j'attends comme un pauvre nsensé. J'ai entrevu un vague espoir dans la nuit de mon avenir. i je m'étais trompé! si elle avait souffert, elle aussi, comme j'ai ouffert!...

« J'attends pour savoir si je dois vivre ou m'endormir dans a fatigue qui m'accable... »

Il se tut. Cyprienne et Diane l'écoutaient encore. Il y avait n elles une émotion puissante et grave qui les faisait muettes. 'un des noirs entr'ouvrit la porte de la chambre.

— Une lettre pour milord, dit-il.

Le sang remonta violemment à la joue du nabab.

— D'où vient cette lettre? demanda-t-il d'une voix mal assu-ée, tandis que le noir s'avançait vers lui.

— De l'hôtel des Quatre-Parties-du-Monde, répondit le nègre.

Montalt redevint plus pâle. Sa main tremblait en saisissant la ettre. Il la regarda longtemps : on eût dit qu'il n'osait point ouvrir.

— Ceci est mon arrêt! murmura-t-il enfin en souriant avec istesse.

Il glissa la lettre fermée dans son sein.

— Ne voulez-vous donc point savoir? hasarda Diane.

— Plus tard, répliqua le nabab; si mon désir est satisfait, ai toute ma vie pour me réjouir; si mon dernier espoir me ompe, j'ai toute une longue nuit à souffrir. Parlons de vous, es filles, car il faut au moins que j'aie fait, ici-bas, quelqu'un heureux. Je vous ai fait hier une promesse, je ne l'ai pas oubliée, je vais l'accomplir.

Il se dirigea vers son secrétaire, dont la table restait baissée. prit dans l'un des tiroirs la clef du petit meuble, qui se trou-it au pied de son lit.

— Regardez bien ce que je fais, dit-il : vous pourrez avoir esoin de vous en souvenir.

Dans le meuble il prit la boîte de sandal, et revint auprès des ux jeunes filles.

— Voilà toute ma fortune, poursuivit-il. Je n'ai rien au

monde, sinon cette boîte qui renferme une boucle de cheveux blonds. Je les regarde parfois, quand je suis seul, et je vois sourire alors toutes les belles joies de ma jeunesse. Cette boucle est là, gardée par les diamants qui l'entourent. Pour me la ravir il faudrait me prendre aussi mes diamants dont la perte me laisserait plus pauvre qu'un mendiant. Cela me plaît à penser... et vous savez, chacun pare son idole. Moi, je n'ai ni femme, ni enfant, ni famille, j'ai voulu faire un asile brillant à mon cher souvenir.

Il porta la boîte de sandal à ses lèvres pour la baiser d'abord puis pour arracher à l'aide de ses dents quelques-uns des diamants enchassés dans le couvercle. Il en prit quatre et les examina pendant quelques secondes.

— C'est là une monnaie que je me suis faite, reprit-il en continuant son examen. Je sais la valeur de ces pierres tout comme si j'étais joaillier. Ne m'avez-vous pas dit qu'il vous fallait cinq cent mille francs?

Cyprienne et Diane ne purent pas trouver de réponse, tant la surprise et l'émotion agissaient fortement sur elles.

— Il m'en reste encore cinq ou six fois autant, poursuivit le nabab, qui sembla compter de l'œil les vides nombreux marqués sur le couvercle de la boîte. Et qui sait si j'aurai besoin désormais de cette fortune? Voici toujours quatre pierres qui valent chacune cinquante mille écus, à peu près : je vous les donne, mes filles.

— Est-il possible! s'écrièrent à la fois Diane et Cyprienne.

— Ne me remerciez pas, dit le nabab en les baisant au front tour à tour : je vous suis encore redevable. Mon cœur était mort depuis vingt ans et vous l'avez ressuscité pour un jour... Oui, ajouta-t-il en fixant sur elles des yeux attendris, j'avais oublié la joie d'aimer. Soyez bénies, mes filles, car vous prierez pour moi, j'en suis sûr, quand vous ne me verrez plus.

Les deux sœurs tressaillirent, et leur regard s'emplit d'inquiétude. Montalt arrêta la question qui se pressait sur leurs lèvres.

— Ne craignez rien, dit-il; Dieu a enfin pitié de moi, puisque je vous ai trouvées. Vous m'aimez, n'est-ce pas?

— Oh! notre bon père! s'écrièrent les deux jeunes filles qui tâchaient de sourire à travers leurs larmes : nous vous aimerons toujours :

Montalt souriait aussi, et ses yeux étaient humides.

— Chères, chères enfants! murmura-t-il, je vous crois... et je crois que nous serons tous heureux.

Il avait mis les quatre diamants dans la main de Diane. Il retourna vers le meuble, afin d'y replacer la boîte de sandal. Tandis qu'il refermait le meuble à double tour, la pendule sonna : il était minuit.

Montalt revint vers les deux jeunes filles, mais il n'y avait plus de sourire sur ses lèvres.

—Diane, dit-il, je vous confie cette clef, ma fille. J'avais encore bien des choses à vous dire, mais j'ai besoin d'être seul. Ecoutez seulement mes dernières paroles. Je vous reverrai demain vers huit heures... peut-être à neuf heures; si je n'étais pas revenu à dix heures, vous vous serviriez de cette clef, Diane, vous prendriez la boîte de sandal. Les diamants qui la couvrent seraient votre héritage.

— Oh! père! interrompirent les deux jeunes filles effrayées en se serrant contre lui.

— Laissez-moi poursuivre, reprit Montalt qui parlait d'une voix triste, mais ferme. Cette fortune que je vous lègue, vous n'aurez de compte à en rendre à personne. Seulement, dans le cas où je ne devrais point revenir, ma volonté est que la boucle de cheveux renfermée dans cette boîte soit détruite... promettez-moi de la brûler, mes filles, et d'en jeter les cendres au vent.

Diane et Cyprienne promirent. Elles voulaient parler et décharger le poids qui était sur leur cœur, mais le nabab les conduisit lui-même jusqu'à la porte.

Elles se jetèrent dans ses bras : il les repoussa doucement.

— A demain, mes filles! dit-il.

Il était seul.

Un instant il resta auprès de la porte, écoutant les pas légers des deux sœurs, qui s'éloignaient dans le corridor. Sa main se posa sur sa bouche, comme pour leur envoyer un dernier baiser.

Puis, il tira précipitamment de son sein la réponse de Robert. Il la considéra plus d'une minute avant de l'ouvrir. Il n'osait pas.

Sa respiration soulevait péniblement sa poitrine, et il y avait de grosses gouttes de sueur à son front. Enfin il rompit le cachet. La lettre était ainsi conçue :

« Le chevalier de Las Matas a l'honneur de présenter ses respects à M. Berry-Montalt, et le prie de remettre à demain, dans la soirée, l'affaire dont il est question. »

La tête de Montalt tomba sur sa poitrine.

— Demain! murmura-t-il.

Puis il ajouta en déchirant la lettre :

— Je mourrai sans savoir.

XVIII

LE POISON DE NAWN

Nawn, la servante, était restée seule au chevet de Blanche lorsque les deux filles de l'oncle Jean avaient quitté leur chambre pour se rendre aux ordres du nabab. Pendant les premières minutes qui suivirent le départ des deux jeunes filles Nawn demeura, comme d'ordinaire, accroupie sur son carreau de soie, la tête penchée, les bras tombants, dans une attitude de nonchalante apathie. C'était une femme de grande taille, qui pouvait avoir quarante ans à peine; mais dont la peau cuivrée était déjà sillonnée de rides.

Les domestiques de l'hôtel la craignaient. On l'accusait d'avoir empoisonné, à Londres, un groom mulâtre de milord.

Mais elle semblait dévouée. Nawn n'avait point été chassée, bien que les deux noirs du nabab prétendissent l'avoir vue verser quelque chose de diabolique dans le dernier verre d'ale du pauvre mulâtre défunt.

Au bout de deux ou trois minutes, les yeux baissés de Nawn se relevèrent lentement; ses membres étaient toujours immobiles, mais ses prunelles, noires comme le jais, se prirent à rouler avec vivacité, comme si elle eût voulu embrasser d'un seul coup d'œil toute l'étendue de la chambre. Quand cet examen rapide l'eut bien convaincue qu'elle était seule, son regard inquiet se porta sur Blanche endormie.

Les paupières de la jeune fille était bien closes. De ce côté encore Nawn était à l'abri de toute surprise.

Elle se leva et gagna la cheminée, auprès de laquelle deux bouilloires d'argent chauffaient; dans l'une d'elles, il y avait de la tisane pour Blanche, dans l'autre de l'eau pour le thé de

Diane et de Cyprienne. Nawn s'accroupit devant le foyer et ranima le feu. Il y avait sur son visage pensif de l'hésitation et de la pitié.

— Elles sont bien belles, ces deux jeunes filles! murmura-t-elle. Elles sont bien douces et leurs voix vont au cœur. Moi je suis vieille et je suis laide.

Elle souleva le couvercle de la bouilloire qui contenait l'eau pour le thé.

Nawn caressait au fond de sa poche des pièces d'or qui tintaient légèrement. Elle retira sa main pleine de louis et les compta d'un regard joyeux.

Quand elle eut bien contemplé ses louis, elles les remit dans sa poche et tira de son sein une petite fiole de verre. En ce moment Blanche ouvrait les yeux à demi. Elle jeta son regard éteint autour d'elle.

— J'ai rêvé... pensa-t-elle; j'ai vu mes deux cousines qui sont mortes. Elles souriaient toutes deux au pied de mon lit.

Sa paupière retomba, lassée, tandis que ses lèvres pâles murmuraient une prière pour les pauvres Belles de nuit. Sa raison, affaiblie comme son corps, ne cherchait point à se rendre compte de sa situation nouvelle; d'ailleurs le demi-jour qui régnait dans la chambre la trompait : elle ne savait pas où elle était.

Nawn avait débouché le petit flacon de verre. Elle murmurait en regardant la bouilloire :

— Cela tue vite : les jeunes filles ne souffriront pas.

Son hésitation avait pris fin. Elle versa dans l'eau chaude la moitié du contenu de son flacon.

Nul bruit ne se faisait dans la chambre, et pourtant Nawn n'était plus seule. En sortant, Diane et Cyprienne n'avaient point pris la peine de fermer la porte qui restait entre-bâillée. Si le regard perçant de Nawn s'était tourné de ce côté, elle aurait vu sur le seuil une tête noire comme l'ébène, dont la bouche, entr'ouverte par l'étonnement, montrait deux rangées de dents éblouissantes.

Ce fut du reste l'affaire d'une seconde. Avant que Nawn eût remis le flacon de verre dans son sein, la tête noire avait disparu. Et Séïd se disait derrière la porte :

— C'est la même eau qui a tué le mulâtre.

Nawn se rapprocha du lit, où Blanche était toujours immobile. Une réflexion lui vint. Les soupçons pourraient se porter sur elle, et le flacon l'accuserait en ce cas. Elle traversa la pièce sans bruit et entra dans la chambre voisine, dont elle ouvrit la fenêtre pour jeter au dehors le reste du poison : son absence ne dura guère qu'une minute. Quand elle rentra, Blanche était réveillée et toute tremblante.

Elle murmurait de sa voix faible qu'on entendait à peine, et disait qu'elle avait vu un grand homme noir traverser la cham-

bre en rampant et s'approcher du foyer. Nawn ne comprit pas ou ne fit point attention; la chambre était déserte et les deux bouilloires toujours à la même place.

Quelques instants après, Cyprienne et Diane revinrent.

— Laissez-nous, ma bonne, dirent-elles à Nawn; vous pouvez aller vous reposer.

Nawn ne se pressait point d'obéir. Elle tournait autour du foyer.

— Vous n'avez rien pris de la journée, murmura-t-elle; ne voulez-vous point que je vous serve un peu de thé?

— Nous nous servirons nous-mêmes, ma bonne, allez!

Nawn sortit comme à contre-cœur. Quand elle eut passé la porte, Diane et Cyprienne se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en pleurant.

Puis elles s'assirent toutes deux. Pendant quelques instants la douleur les rendit muettes.

— Ma sœur, dit enfin Cyprienne, le laisserons-nous mourir sans essayer au moins de le sauver?

Diane secoua la tête en silence.

— Nous n'avons pas prononcé une parole, reprit Cyprienne, nous n'avons pas fait un signe pour l'arrêter dans sa résolution! Et pourtant il nous aime... il nous aurait peut-être écoutées.

— Il nous a éloignées, répliqua Diane, parce qu'il a eu peur de nos prières et de nos caresses.

— Et nous avons obéi sans résistance! Oh! si j'étais près de lui, à présent, il aurait beau faire, je m'attacherais à lui; je lui dirais que cette mort qu'il appelle est un crime, car il veut se tuer, j'en suis sûre!

Diane avait les yeux secs maintenant.

— Quel noble cœur, dit-elle. Dieu n'a point dû pardonner à ceux qui ont ainsi brisé sa foi!

— Oh! cette femme et cet homme! s'écria Cyprienne, puissent-ils être maudits!

Diane lui serra le bras.

— Tais-toi! murmura-t-elle; n'appelle pas au hasard la colère de Dieu; ceux-là que tu maudis sont peut-être bien malheureux, ma sœur!

Cyprienne l'interrogea du regard, mais la paupière de Diane se baissa.

Blanche s'agita faiblement dans son sommeil.

— Mon Dieu! continua Cyprienne, si cruelle que soit la blessure de son cœur, nous l'aurions guérie à force de tendresse. Pense donc! s'il avait voulu venir avec nous, là-bas, à Penhoël, comme il aurait été heureux au milieu de tout ce bonheur, son ouvrage! Tu ne me réponds pas, ma sœur?

Diane gardait un silence distrait.

— As-tu bien regardé Berry-Montalt? demanda-t-elle tout à coup.

— Pourquoi cela? balbutia Cyprienne étonnée.

— As-tu remarqué?... Je ne sais pas si je me trompe, as-tu remarqué une ressemblance?

— Oui, interrompit Cyprienne vivement; cela m'a frappée deux ou trois fois; mais c'est en vain que j'ai interrogé mes souvenirs; je cherche encore à me rappeler quel visage...

— C'est que tu ne te souviens plus, peut-être, interrompit Diane à son tour, du temps où René de Penhoël était heureux.

— C'est vrai! dit Cyprienne dont les yeux s'ouvrirent tout grands; c'est vrai! Quand je me représente le sourire de Montalt, il me semble que je vois Penhoël sourire.

La rêverie absorbait Diane de plus en plus.

— C'est qu'il y a encore autre chose, reprit-elle avec lenteur. Te souviens-tu que, là-bas, en Bretagne on nous disait toujours que notre oncle Louis avait aimé madame?

— Est-ce que tu croirais?... commença Cyprienne.

— Et que madame l'aimait poursuivit Diane dont le beau regard s'éclairait, et que Louis de Penhoël quitta la Bretagne parce que René, son frère, se mourait d'amour pour madame...

— Oh! dit Cyprienne pâle d'émotion, c'est vrai! Ma sœur, il faut courir nous jeter à ses genoux, le prier, le supplier!

Elle avait saisi le bras de Diane et l'entraînait vers la porte.

Nawn voyant partir les deux sœurs, eut peur que sa proie ne lui échappât.

Elle prit son courage à deux mains.

— Mesdemoiselles, dit-elle, il ne faut pas vous en aller sans rien prendre. Voilà un jour que vous êtes auprès de cette jeune dame. Vous vous rendrez malades.

— Nous prendrons ce que vous voudrez, dirent à la fois Diane et Cyprienne.

Nawn arrangea deux pleines tasses de thé. En les présentant aux deux sœurs ses mains ne tremblèrent point : c'était de la besogne commandée.

Cyprienne et Diane burent gaiement. Elles avaient échangé un regard.

Blanche semblait s'être assoupie : leur présence n'était plus indispensable. Elles s'élancèrent toutes deux dans le corridor pour gagner la chambre de Berry-Montalt et tenter l'effort retardé par la présence de Nawn. La chambre du nabab était déserte; son lit était froissé, bien que sa couverture n'eût point été soulevée. Il avait dû prendre quelques instants de repos sans ôter ses vêtements. Il était un peu plus de cinq heures du matin.

Restée seule, Nawn se prépara à quitter Blanche.

— Elles étaient bien jolies! murmura-t-elle, comme si les deux sœurs eussent été déjà mortes.

Puis elle ajouta en secouant sa tête basanée :

— Elles en ont pour un quart d'heure encore.

Elle sortit en se hâtant, et se rendit dans la dernière pièce de l'aile gauche donnant sur les ruelles désertes. Elle ouvrit la croisée : on n'entendait aucun bruit au dehors.

— Est-ce qu'il ne serait pas là? grommela-t-elle. J'avais pourtant promis la chose pour cinq heures... je suis en retard de dix minutes.

Elle alluma deux bougies, qu'elle plaça sur l'appui de la croisée.

Un cri, poussé avec précaution, troubla la nuit silencieuse.

— Ils sont là, dit Nawn.

XIX

QUATRE COUPS D'ÉPÉE

La grande pendule du marchand de vin de la porte d'Orléans venait de sonner six heures moins le quart, le jour se levait; le vent soufflait, sec et froid, parmi les arbres dépouillés du bois de Boulogne. Quelques charrettes de paysans attardés descendaient encore l'avenue de Neuilly, et se hâtaient pour gagner les halles. Le bois était complètement désert.

Il y avait à peine quelques secondes que le coucou du cabaretier avait jeté l'heure à travers les contrevents fermés, lorsqu'une élégante voiture déboucha au rond-point de la porte d'Orléans. Elle traversa la place sablée, au trot de ses magnifiques chevaux, et s'arrêta contre le mur d'enceinte, à trois cents pas environ de la sentinelle.

Les petits arbres du bois de Boulogne, qui n'étaient guère alors qu'un taillis, empêchaient la sentinelle de voir la voiture. Néanmoins, le brave soldat du centre, averti par son belliqueux instinct, arrêta sa promenade pour se gratter l'oreille et murmurer :

— Voilà des bourgeois qui vont au champ d'honneur : un militaire français n'y doit point mettre obstacle.

Il enfonça le shako sur sa titus, et s'enveloppa dans son manteau couleur de poussière, déterminé à ne rien voir et à ne rien entendre.

La voiture, cependant, s'était ouverte; deux nègres, qui se tenaient devant et derrière, avaient sauté sur le sable, pour aider leurs maîtres à descendre. Montalt mit pied à terre le premier, puis vint Nehemiah Jones, le grave majordome, bien peigné, rasé admirablement, et habillé de noir des pieds à la tête.

Il n'y avait qu'eux dans la voiture.

Le nabab, qui était très pâle et dont les traits fatigués dénotaient l'humeur la plus morose où nous l'ayons encore vu, resta debout, en avant de la voiture, les bras croisés sur sa poitrine. Nehemiah Jones prit dans l'intérieur une paire d'épées, et vint se placer au côté du nabab.

Les deux nègres reprirent leurs places, l'un sur le siège de devant, l'autre sur le siège de derrière. On n'avait pas encore prononcé une seule parole. Montalt tira sa montre.

— Six heures moins trois minutes. Je suis le premier!

— Le Français, prononça M. Jones sentencieusement, a le caractère léger, oublieux, étourdi, l'inexactitude est au nombre de ses défauts, et des voyageurs dignes de foi ont remarqué...

— Assez, interrompit Montalt. J'entends une voiture.

Le majordome s'inclina gravement et tendit l'oreille.

— S'il plaît à Votre Seigneurerie, dit-il, c'est une voiture en effet; Votre Seigneurerie se battra-t-elle ici même ou sous le couvert?

— Cherchez une place dans le bois, répondit Montalt.

Le majordome s'éloigna d'un pas digne et mesuré pour obéir à cet ordre. La voiture qu'on avait entendue de loin se montra, en ce moment, ou bout de l'allée : c'était un fiacre. Etienne et Roger en descendirent. Ils n'avaient pas amené de témoins.

Montalt échangea un salut froid avec les deux jeunes gens. Roger portait deux épées sous le bras.

— Monsieur dit Etienne, vous nous voyez venir seuls, parce que le combat, tel que vous vouliez nous l'imposer, ne peut pas nous convenir.

— Ah! fit Montalt du bout des lèvres.

— Nous avons tiré au sort... reprit Etienne.

— Et j'ai perdu, dit Roger.

— C'est moi, poursuivit le jeune peintre, qui me battrai contre vous, milord.

Etienne disait cela d'un air triste et sans colère. Le regard qu'il jetait à Montalt implorait encore, malgré lui peut-être, cette explication si durement refusée. Montalt détourna les yeux et se prit à regarder Roger, qui, loin d'imiter le calme de son ami, avait déjà le rouge à la joue, et semblait contenir à grand'peine son irritation prête à éclater.

Il baissa les yeux en frémissant devant le regard du nabab provoquant et moqueur.

— Ah! fit encore ce dernier, vous avez joué, mes jeunes camarades, et M. Roger a gagné, et il vient ici comme simple témoin? Ah çà! mais c'est donc un insulteur pour rire que ce M. Roger?

Etienne se mit au-devant de son ami, qui avait fait un mouvement pour se jeter sur le nabab.

— Milord! dit-il d'un ton sévère; en France, nous sommes avares d'outrages à l'heure du combat.

Il repoussa Roger et se retourna vers Montalt, qu'il regarda en face. Montalt avait toujours les bras croisés sur sa poitrine. Parmi le dédain qui était sur ses traits il y avait comme une cruauté froide et volontaire.

— Milord, lui dit Etienne, je suis venu jusqu'ici avec un reste d'espoir; mon cœur s'obstinait à douter; non pas à cause de vous, milord, car je sais qu'il est des natures chez qui la bienfaisance est une boutade comme le crime un caprice... mais à cause d'elle que j'aimais de toute la puissance de mon âme; à cause d'elle que j'avais laissée si pure et si belle de cœur, il y a deux mois à peine! J'avais vu par mes yeux et par ceux de mon ami. Je me refusais à croire à l'évidence...

— On dit que la foi sauve... murmura Montalt.

Un peu de sang vint aux joues pâles du jeune peintre, et ses yeux eurent un éclair.

— L'un de nous va mourir, dit-il : à quoi bon railler maintenant? Milord, vous nous avez rencontrés tous les deux sur le chemin du bon Dieu, comme on dit dans notre pauvre Bretagne; vous nous avez appelés vos amis; vous nous avez arraché notre secret à force de tendresse feinte : votre fantaisie était d'avoir quelqu'un à aimer; vous avez surpris notre affection, à nous dont le cœur est jeune et loyal. Voici Roger qui a soif de votre sang, à cette heure, et qui eût donné pour vous la dernière goutte du sien! Ce sont des jeux étranges auxquels vous vous plaisez! Et quand vous avez su nos douleurs avec nos joies, quand vous avez pu mesurer l'espoir qui soutenait notre vie, vous avez dépensé votre or pour aller chercher au fond de la Bretagne, dans un village ignoré, deux pauvres jeunes filles, et vous avez tué notre bonheur! Oh! certes, on pouvait se refuser à le croire, car il y a de la folie dans votre rôle, milord! Et vous êtes à mes yeux un insensé encore plus qu'un infâme!

— S'il plaît à Sa Seigneurerie, cria Nehemiah Jones dans le taillis, j'ai trouvé un endroit avantageux et confortable.

— Allons, dit Montalt qui se mit en marche, votre sermon n'est peut-être pas fini, monsieur Etienne; mais les affaires avant tout!

Ils s'enfoncèrent tous les trois sous le couvert, et l'instant

d'après ils avaient rejoint le majordome dans une petite clairière, située à vingt-cinq pas seulement de l'allée.

Les deux jeunes gens étaient muets maintenant. Montalt félicita son majordome sur le choix du lieu et jeta bas sa redingote. Etienne était déjà prêt.

— C'est un combat à mort, dit-il d'une voix basse et résolue en tombant en garde.

Montalt se posa tout souriant, fit un salut plein de grâce et ne répondit point. Les épées se touchèrent : la garde du nabab, élégante mais lâche, semblait le découvrir. Roger, dont le regard de feu suivait la pointe des armes, se disait :

— Si j'étais à la place d'Etienne, ce serait fait de cet homme!

Etienne attaqua pourtant comme il faut, se couvrant d'une garde prudente, ferme, serrée. Montalt, lui, parait négligemment et du bout des doigts. Au bout d'une minute de combat, il se fendit sur un coup droit et releva l'épée. La chemise d'Etienne avait une petite tache rouge au milieu de la poitrine. La place était mortelle.

Roger se précipita sur son ami en tremblant.

Pendant cela, Montalt faisait signe à Nehemiah Jones, qui tira froidement de sa poche un foulard des Indes, et vint essuyer la pointe de l'épée, où restait une gouttelette de sang.

Roger arracha l'arme des mains d'Etienne.

— Tu es blessé? dit-il.

— Un quart de ligne de fer, murmura Montalt. Un oiseau-mouche serait mort sur le coup!

Sur le terrain, on ne se rend guère compte d'une blessure que par l'endroit touché. Etienne avait cru, au premier moment, que sa poitrine était traversée. Par le fait, et comme le disait le nabab, il n'avait qu'une piqûre d'épingle.

Sa fierté se révolta énergiquement, et la colère qui l'avait contenu jusqu'alors rendit son visage écarlate. Il voulut reprendre l'épée à Roger, qui le repoussa brusquement.

— Laisse-moi! s'écria Roger; je veux voir si cet homme pourra continuer avec moi sa plaisanterie.

— C'est juste, cela! dit Montalt, qui se remit en garde; mon cher peintre, ce ne peut pas être toujours à vous. Il faut bien que mon secrétaire ait son tour!

— Défendez-vous! défendez-vous!... criait Roger, dont la main tremblait de rage.

— Monsieur de Launoy, dit Montalt, vous êtes pressé; je conçois cela; mais moi, il faut que je me ménage. Nous en sommes encore aux bagatelles de la porte. J'en suis désolé pour vous, mes très chers, mais vous me donnez la petite pièce avant le drame.

— Monsieur! interrompit Roger, défendez-vous ou je ne réponds plus de moi!

Etienne restait là, vaincu et la tête baissée.

— Soyez tranquille, reprit Montalt; la plaisanterie ne durera pas longtemps, et il y aura du sang ailleurs qu'à l'extrême pointe de mon épée. Je suis ici pour me venger, de vous d'abord, mes jeunes camarades, qui avez insulté la main d'un bienfaiteur! Or, chacun en prend à sa guise; moi, je me venge de vous, en vous faisant une dernière aumône. Je vous donne la vie, mes enfants, après vous avoir donné ma table et mon toit.

Roger fit un pas en avant. Montalt, au lieu de reculer, prit négligemment son épée au croisé, et l'envoya tomber à quelques pas.

— Patience donc! poursuivit-il, tandis que Roger, confus, allait ramasser son arme; j'ai bien écouté, moi, tout le sermon de M. Etienne, ce matin, et toutes vos insultes, hier, mon jeune camarade! J'attends ici bonne compagnie; nous sommes seuls encore; le temps ne presse pas.

Roger revint se mettre en face de lui.

— Pardieu! s'écria le nabab, c'est une chose étrange que la destinée de certains hommes. Moi, chaque fois que j'ai fait le bien, j'ai toujours été châtié par le sort! Sur quatre personnes que j'attends ici pour croiser le fer avec elles...

— Quatre personnes! répétèrent les deux jeunes gens.

Montalt poursuivit sans s'arrêter à l'interruption :

— Il y en a deux, — vous, Etienne Moreau, et vous, Roger de Launoy, — que j'ai traités comme mes fils. Le troisième est un pauvre jeune homme à qui j'ai sauvé la vie. Le quatrième...

Il passa le revers de sa main sur son front et n'acheva point.

— Aux trois premiers, reprit-il d'une voix grave, qui me devaient reconnaissance et amour, je vais infliger une punition pareille. Il y aura trois poitrines marquées par la pointe de mon fer, et ce seront trois signes de pitié... trois stigmates de mépris!

— En garde donc, alors! s'écria Roger qui ne se possédait plus.

Montalt ne bougea pas.

— Quant au dernier, que Dieu le protège! car la vengeance, ici, sera terrible!

Sa voix était devenue basse et sombre. Il secoua sa longue chevelure noire qui tombait en anneaux mobiles sur le collet de sa chemise, et tendit enfin l'épée.

Roger croisa le fer en poussant une sorte de cri joyeux. Etienne était toujours immobile, comme si la foudre l'eût touché. Il ne craignit point pour la vie de Roger. Ce duel était pour lui une incroyable comédie, sous laquelle se cachait un mystère dont l'explication échappait à son intelligence.

L'image de Diane était devant sa vue; parfois, tant était

grande encore l'irrésistible sympathie qui l'avait poussé jadis vers Montalt! au delà de ce prologue funeste, il voyait un dénouement heureux.

Le cœur de cet homme n'était-il pas un abîme où se confondaient vertus et vices, doutes et croyances?

Au moment où les deux épées glissaient pour la première fois l'une contre l'autre, un bruit de voiture se fit sur le sable de l'allée voisine. Roger précipita son attaque furieuse, comme s'il eût craint qu'on ne lui enlevât sa proie.

Car il n'avait aucune des idées qui emplissaient le cœur du jeune peintre. Il avait vu, il croyait. La jalousie était désormais sa seule passion et sa seule pensée.

Avec Roger comme avec Etienne, le nabab en prenait fort à son aise. Vous eussiez dit un maître d'armes qui trompe, en se jouant, les coups pressés d'un élève maladroit.

En ce moment, Vincent, qui venait de quitter son fiacre, se montra sur la lisière du taillis.

Etienne, Roger et Vincent se reconnurent avec une égale surprise. Mais ce n'était pas l'heure d'échanger des explications.

Le nabab s'était fendu. Une petite tache rouge, toute pareille à celle que gardait la chemise d'Etienne, marqua la poitrine de Roger.

Le nabab releva encore son épée, dont la pointe humide fut essuyée avec soin par le grand foulard des Indes de Nehemiah Jones.

— Ce n'est rien! s'écria Roger, en garde!

Le nabab tira sa montre.

— Mon cher monsieur, répliqua-t-il, je n'ai qu'un quart d'heure à donner à chacun de vous, et la demi-heure est passée...

Les nouveaux arrivants faisaient cercle autour des adversaires.

— En garde! répéta Roger, qui fondit impétueusement sur le nabab.

On vit l'épée de Montalt décrire un demi-cercle rapide, et Roger, désarmé pour la seconde fois, comme un enfant, laissa tomber ses bras le long de son corps.

— A qui le tour? demanda froidement le nabab.

Vincent avait déjà ramassé une épée.

— A moi, répondit-il rudement, et vous ne vous amuserez pas toujours!

— A la bonne heure! s'écria Montalt en riant, celui-là est un vrai gentilhomme breton. Crinière de lion et cœur de loup!

— Celui-là sait tenir une épée! répondit Vincent; si vous n'avez pas le poignet libre et la tête froide, ne vous battez pas contre lui!

Pour toute réponse, le nabab reprit pour la troisième fois sa garde élégante et fière, mais il fut obligé tout de suite de serrer

son jeu et de tenir ferme à la parade, car Vincent était un adversaire redoutable. Le combat dura plusieurs minutes, au bout desquelles la tache de sang se montra sur la poitrine du jeune homme, juste à la même place que les deux autres.

Le foulard des Indes joua son rôle, et Vincent, la tête basse, se retira auprès d'Etienne et de Roger.

Ils s'éloignaient déjà de la place du triple duel, lorsqu'un bruit de pas se fit dans le fourré. On n'avait point entendu de voiture rouler sur le sable de l'allée. Les trois jeunes gens poussèrent un cri de surprise.

— Mon père! dit Vincent.

— M. Jean! ajoutèrent Etienne et Roger.

— Montalt tressaillit légèrement, mais ses traits ne trahirent aucune émotion. Seulement sa paupière se releva comme malgré lui, et son regard glissa sur les trois jeunes gens, parce qu'il se disait :

— Son fils! et ceux-ci le connaissent! qui sont donc Cyprienne et Diane?

Le vieux Jean de Penhoël venait d'entrer dans la clairière. Il arrivait juste à l'heure, bien qu'il fût venu à pied depuis la rue Sainte-Marguerite, où il avait passé la nuit, tout seul, dans le pauvre grenier abandonné par madame et René.

Sa tête nue ruisselait de sueur. Il portait, comme toujours, ses sabots emplis de paille et sa veste de futaine grise, sur laquelle brillait, ce matin, sa croix de Saint-Louis.

— Si je suis en retard, dit-il, en se hâtant vers le centre de la clairière, excusez-moi, je viens de loin et je n'ai plus mes jambes de quinze ans.

En arrivant sur le lieu du combat, il reconnut à la fois les trois jeunes gens que ses yeux affaiblis par l'âge n'avaient point distingués. Ceux-ci parlaient tout bas et semblaient se consulter. L'oncle Jean s'avança vers eux et leur tendit la main tour à tour.

— Bonjour, Vincent, mon fils, dit-il, tu m'apprendras tantôt pourquoi tu as laissé le service du roi où je t'avais mis. En attendant, sois le bienvenu, et puisses-tu être plus heureux que nous! Bonjour, Roger! Bonjour, Etienne! je me disais tout le long du chemin : Je ne trouverai pas dans ce Paris un seul ami pour m'assister. Je me trompais, ma foi! Milord Montalt, ajouta-t-il, en se tournant vers le nabab, j'ai des témoins à revendre, comme vous voyez, et vous n'aurez à me prêter qu'une épée.

Il disait tout cela de sa voix douce et bonne, mais l'expression de ses traits n'avait plus cette humilité que nous lui avons vue. Il redressait la tête; ses grands yeux bleus brillaient, et son regard avait une belle fierté. Les trois jeunes gens regardaient avec respect et tristesse ce noble front de vieillard avec sa couronne de cheveux blancs comme la neige. Montalt aussi le ragardait,

mais c'était à la dérobée : il détournait les yeux et affectait de ne rien voir. Sa figure, où ne se montrait nulle fatigue, peignait un mépris dur et froid. Il ne parlait point et semblait attendre.

L'oncle Jean vint se placer en face de lui.

— Donnez une arme à monsieur, dit Montalt en s'adressant à son majordome.

L'oncle Jean se baissait déjà pour ramasser l'épée.

— Oh! oh! fit-il avec surprise. Il y a sur la terre des gouttes de sang. Est-ce que je ne suis pas le premier?

Les trois jeunes gens, qui étaient restés jusqu'alors indécis et sombres, s'ébranlèrent à la fois. Vincent se mit entre son père et le nabab.

— Milord, dit-il à voix basse, ce combat est impossible.

— Vous êtes le quatrième, monsieur Jean, murmurait pendant cela Etienne. Moi d'abord, Roger ensuite, enfin votre fils. Nous avons été tous vaincus, ici, à cette même place.

Les yeux bleus de l'oncle Jean brillèrent davantage.

— Il est donc bien fort! dit-il en faisant plier sa lame.

— C'est un démon! répliqua Roger; contre lui l'adresse et le sang-froid ne servent à rien. On dirait qu'il possède un charme.

— Morbleu! voilà qui est bon à savoir! s'écria l'oncle Jean dont le visage s'animait; rangez-vous, mes enfants! Nous avons bonne cause et bon bras... Dieu est juste... rangez-vous!

Les deux jeunes gens ne bougeaient pas.

— Je ne sais pas si votre querelle est semblable à la mienne, reprit le vieillard en les écartant d'autorité, dans un quart d'heure nous pourrons causer de cela.

Entre lui et son adversaire, il ne restait plus que Vincent qui parlait bas au nabab avec vivacité. Montalt détournait la tête et ne répondait point.

— Range-toi, Vincent, reprit le vieux Penhoël; je ne te dis pas de te retirer, parce que tu es soldat et fils de soldat, mais pas de faiblesse, enfant! Nous sommes ici pour l'honneur de Penhoël!

Vincent hésitait encore, un geste impérieux du vieillard le fit reculer de quelques pas.

— Mon père, murmura-t-il pourtant, je vous en supplie!

— Silence! interrompit l'oncle en sabots. Tu vois bien que milord nous attend!

Montalt consultait en effet sa montre.

— Nous avons perdu cinq minutes, dit-il.

— Nous allons les regagner! s'écria l'oncle Jean, qui jeta ses gros sabots et mit ses pieds nus sur le gazon.

Il avait dépouillé sa veste de paysan et montrait maintenant le chanvre gris de sa chemise. Etienne, la pâleur sur le front, disait à Roger :

— Te souviens-tu? Milord a dit que sa vengeance la plus ter-

rible tomberait sur le quatrième. Et le quatrième, c'est Jean de Penhoël!

Roger courba le front sans répondre.

Tous deux avaient le même désir que Vincent : mettre obstacle à ce duel inégal; mais il y avait en ce moment sur le visage du vieux Penhoël une résolution si grave et si fière que leurs volontés dominées se taisaient.

Le vieillard prit place à l'endroit même où ses trois devanciers avaient combattu. Il examina soigneusement la garde de l'épée et l'angle de la monture. Puis il fit le salut des armes, suivant la rigueur des anciennes coutumes.

Sa haute taille se développait robuste et hautaine.

Trois hommes forts et jeunes avaient passé par là, et pourtant, on pouvait pressentir que cette fois seulement Montalt allait trouver à qui parler.

Il rendit le salut et donna son épée.

— A vous! dit l'oncle Jean.

— A vous! répliqua Montalt.

Le pied nu de l'oncle frappa deux brusques appels et son épée, manœuvrant avec une rapidité prestigieuse, chercha le défaut de cette impénétrable cuirasse qui était au-devant de la poitrine du nabab.

Il n'était plus temps d'en prendre à son aise. On voyait que Montalt dépensait toute sa vigueur, toute son adresse pour parer les coups précipités que lui portait le vieillard.

Il fut obligé de rompre par trois fois.

Etienne, Vincent et Roger suivaient l'attaque d'un œil avide. Ils ne respiraient plus.

Nehemiah Jones, raide comme un piquet, et portant sur son grave visage la tranquillité la plus heureuse, représentait bien dignement le flegme britannique au milieu de toutes ces émotions.

Le combat se poursuivait depuis cinq minutes, pour le moins, sans désemparer — et les minutes sont longues pour ceux qui voient deux hommes l'épée à la main! L'oncle Jean avait gagné du terrain, mais on voyait de larges gouttes de sueur rouler sur sa joue enflammée, et son souffle sortait maintenant pénible de sa poitrine.

Le nabab, au contraire, gardait toujours la dureté calme et froide de sa physionomie. Sa respiration était égale comme aux premiers instants, il parait avec une précision mathémathique et ne ripostait point.

L'oncle Jean, qui avait tenté en vain tous les coups d'armes, passa brusquement l'épée dans la main gauche, et se fendit sur un dégagé terrible.

Montalt para sur place, jetant de côté la pointe de l'arme qui était à une ligne de sa poitrine.

Puis il se mit d'un bond hors de portée.

— Monsieur Jean de Penhoël, dit-il froidement, ceci est le côté du cœur, reprenez haleine.

Le vieillard s'arrêta : sa poitrine battait, révoltée.

— Je croyais qu'il n'y avait qu'un homme au monde, murmura-t-il, pour soutenir un assaut comme celui-là!

Derrière cette rudesse que Montalt retenait de force sur son visage, il y eut comme un vague sourire.

Et depuis le commencement du combat, ceux qui eussent pu l'observer de près auraient découvert, sous son masque de dureté impitoyable, une émotion cachée.

Mais, si cette émotion existait réellement, il la refoulait avec toute l'énergie de sa forte nature : une pensée de vengeance était en lui, comme il l'avait dit; il s'y cramponnait obstinément. Cette vengeance, inattendue, devait être terrible.

Les trois jeunes gens tournaient vers lui leurs regards suppliants. Il ne voulait point les voir.

Jean de Penhoël avait piqué son épée en terre.

Ses yeux étaient fixés sur le nabab, et une étrange hésitation semblait envahir son visage.

— Je ne sais pas si ma pauvre tête se perd, murmura-t-il. Vincent, toi qui as de bons yeux, regarde donc!... Mais tu étais un tout petit enfant, lorsqu'il nous quitta... Mon Dieu! mon Dieu! est-ce que je rêve?

Sa voix tremblait, il fit un pas en avant.

Le nabab semblait ne point entendre.

Le vieillard reprit :

— Il y a vingt ans de cela, et je me trompe, peut-être? Regardez-moi, monsieur... ne me reconnaissez-vous pas?

— Non, répondit Montalt.

L'oncle Jean se couvrit le visage de ses mains.

— Non! répéta-t-il; oh! c'est que je me trompe, alors... car Louis de Penhoël n'aurait pas renié le vieil ami de son père!

La figure de Montalt resta impassible et froide; mais sa main serra convulsivement la garde de son épée.

— Allons! dit-il durement, vous devez être reposé.

L'oncle Jean courba la tête, et regagna sa place. Avant de reprendre son épée, il tira de sa poche son mouchoir de grosse toile pour essuyer ses yeux, qui étaient inondés de larmes.

— Je vous demande une minute encore, monsieur, dit-il, car il faut voir clair pour se défendre contre vous. Les vieillards sont comme les enfants, ils pleurent. Oh! Dieu aurait dû m'épargner cette espérance trompée! C'était mon fils! Je ne sais pas si j'aime mon pauvre Vincent autant que je l'aimais!

Les sourcils du nabab se froncèrent davantage. Un rouge vif remplaça, pour un instant, la pâleur de sa joue.

— Allons! répéta-t-il d'une voix changée.

L'oncle Jean reprit son arme.

— Et lui aussi! dit-il encore, il m'aimait... Oh! le noble enfant! le cher cœur! Que Dieu le protège!

Il se remit en garde, mais nulle épée ne choqua la sienne.

Les trois jeunes gens avaient poussé ensemble un cri de stupeur.

Le combat le plus terrible qu'avait soutenu ce matin Berry-Montalt était contre lui-même, et son cœur l'avait vaincu.

Il était là devant le vieil oncle Jean, les bras tout grands ouverts, et deux grosses larmes roulaient sur sa joue.

— Mon vieil ami! balbutia-t-il; mon vieux père!

Jean de Penhoël se laissa tomber sur sa poitrine, et Montalt baisa ses cheveux blancs.

XX

LA PETITE SERRURE

Ce matin, le nabab avait quitté son hôtel un peu avant le jour. Au moment où sa voiture partait, un homme qui était en observation devant la porte cochère, fit le tour des jardins en courant et gagna la ruelle, située sur les derrières de l'hôtel.

La nuit était encore assez noire.

— Etes-vous là? murmura-t-il.

Deux hommes sortirent d'un enfoncement de la muraille C'étaient M. le chevalier de Las Matas et le comte de Manteïra en costume d'aventures.

— Eh bien? demandèrent-ils.

— Disparu! répliqua le noble baron de Bibander; je viens de le voir partir avec le grand sec de majordome et les deux nègres

Les deux bougies que Nawn avait allumées à la dernière fenêtre de l'aile gauche, n'avaient brillé qu'un seul instant.

— Et le signal? demanda Bibandier à son tour?

— Tout va bien! répondit Robert et puisque milord a emmen-

ses deux chiens de garde, nous n'aurons guère à enfoncer que des portes ouvertes. Voyons, y sommes-nous?

— Présent! répliqua Bibandier, sans peur et sans reproche.

— Moi, dit Blaise, ça me va énormément, cette petite partie fine. Mais convenons un peu de nos faits. Si nous emportons le gros lot, allons-nous toujours à Penhoël?

— Toujours! répliqua Robert. René a bu de l'eau-de-vie toute la journée; il m'aime comme la prunelle de ses yeux. Nous rachetons le manoir et tout ce qui s'ensuit... Nous donnons un coup de bas au vieux Pontalès, et nous sommes les seigneurs suzerains de la contrée!

— Et, cette fois, dit Blaise, M. Robert ne fera pas de mauvaise plaisanterie.

— Nous n'aurons pas l'ombre d'une discussion, mon brave! Entre millionnaires, on emploie les formes. Qui est-ce qui saute le premier?

— Moi, dit Blaise; ça me rappelle mon bon temps et je me sens tout gaillard. En avant, mes petits, et qui m'aime me suive!

Entre la ruelle et la maison, il y avait la muraille du jardin, qui était fort basse en cet endroit. Blaise l'escalada le premier, et ce ne fut pas long, car il n'avait point perdu ses anciens mérites.

L'Américain et Bibandier sautèrent bientôt, à leur tour, sur le sol gras des plates-bandes.

Ce n'était pas le côté du grand jardin couvert; il n'y avait là qu'une étroite bande de gazon et quelques arbres, au feuillage desséché. Robert fit entendre un petit coup de sifflet, auquel on répondit de la fenêtre où brillaient naguère les deux bougies.

Un cordon se déroula et vint tomber aux pieds de nos trois gentilshommes. Robert y attacha l'extrémité d'une échelle de soie et le cordon remonta. L'instant d'après, ils faisaient, tous les trois, par la fenêtre, leur entrée à l'hôtel du nabab.

Ils étaient gais comme des pinsons, les trois excellents camarades.

— Ah çà! reprit Robert en s'adressant à Nawn, tu as fait ta besogne, toi?

Nawn secoua lentement sa tête cuivrée.

— J'avais dans un petit flacon, répondit-elle, un mélange des quatre meilleurs poisons de mon pays.

— Où il y a tant d'excellents poisons! interrompit Bibandier.

— Avec cela, reprit Nawn, j'aurais envoyé dans l'autre monde une douzaine de gentlemen bien portants comme vous l'êtes. Les pauvres filles ont bu la moitié de ma fiole à elles toutes seules!

Bibandier essaya encore de rire, pour se faire un mérite

d'esprit fort auprès de ses collègues, mais il ne pouvait plus.

— Et puis, dirent en même temps Robert et Blaise.

— Ça dure cinq minutes, répliqua Nawn, quelquefois un quart d'heure; après cela, tout est fini.

— Et tu es bien sûre?...

— A l'heure où je vous parle, elles sont mortes, reprit Nawn, qui baissa ses yeux noirs et brûlants.

Une fois déjà, Robert avait entendu ce mot : Elles sont mortes. On l'avait trompé. Il doutait.

— Peux-tu nous les montrer? demanda-t-il.

— Suivez-moi, répliqua Nawn sans hésiter.

Robert fit un pas en avant; l'Endormeur et Bibandier restèrent immobiles.

— Je vais vous mener jusqu'à leur chambre, dit Nawn; mais vous entrerez tout seuls, car je ne voudrais pas revoir leurs visages.

Le jour se faisait bien lentement, et les ténèbres étaient encore épaisses. On entendit au fond du corridor où était située la chambre des deux jeunes filles une voix faible qui criait :

— Diane! Cyprienne!

Un frisson parcourut le corps de Robert.

— Ecoutez! dit Nawn : elles ne répondront pas !

Nos trois compagnons prêtèrent attentivement l'oreille, et nul son ne répondit en effet à la voix de Blanche.

— Elles ne répondront pas! répéta Nawn. La jeune dame qui les appelle ne peut pas les apercevoir dans l'ombre, mais moi, je sais bien qu'elles sont couchées sur le tapis, toutes deux, côte à côte, les yeux mornes, les lèvres livides. Oh! ajouta-t-elle en baissant la voix tout à coup : elles s'aimaient bien! Elles étaient belles comme les anges... Je ne sais si je recommencerais!

— Diane! Cyprienne! dit encore la voix de Blanche.

— Elles ne répondront pas! murmura Nawn.

Blaise et Robert, bien qu'ils fussent des coquins sans cœur, se sentaient du froid dans les veines. Quant à Bibandier, une sueur glacée mouillait ses tempes.

Il avait déjà vu une fois les deux jeunes filles côte à côte, couchées sur le bord de leur tombe.

La parole de Nawn évoquait pour lui deux pâles fantômes.

— Diane! Cyprienne! prononça pour la troisième fois la voix toujours plus faible de l'Ange.

Et point de réponse encore.

— Eh bien? dit Nawn à Robert, qui restait immobile, le corridor est court et la porte est ouverte... ne voulez-vous plus aller voir les mortes?

Robert se retourna brusquement.

— Tu seras payée! dit-il. Conduis-nous à la chambre de Montalt.

Nawn obéit. L'appartement du nabab était situé, comme nous l'avons dit, à l'autre extrémité de l'hôtel. Nos trois gentilshommes et leur guide traversèrent avec précaution les longues galeries. La porte extérieure de la chambre à coucher était fermée.

Blaise, qui portait, sous son manteau, une pince et divers instruments de serrurerie, fut chargé d'ouvrir. Cela prit du temps : soit que la serrure eût des combinaisons difficiles, soit que Blaise eût oublié son adresse d'autrefois.

Quand on put entrer, il faisait jour dans le corridor.

Mais nos trois compagnons retrouvèrent les ténèbres à l'intérieur de la chambre, dont les contrevents étaient fermés.

Comme Robert regardait derrière lui avec inquiétude, Nawn lui dit :

— Personne ne viendra vous surprendre. Les valets dans cette maison suivent l'exemple du maître. On veille la nuit, on dort le jour. Les plus vigilants ne se lèvent qu'à dix heures.

Elle tendit la main.

— J'ai fait ce que j'avais promis, ajouta-t-elle; payez-moi, car il faut que je quitte cet hôtel.

Robert lui donna une bourse pleine d'or. Nawn s'éloigna lentement et la tête baissée.

Nos trois gentilshommes étaient seuls et maîtres du terrain. La porte fut fermée, on alluma une lampe. Robert fouilla d'abord les tiroirs du secrétaire, pour trouver la clef du petit meuble, où la boîte de diamants devait être serrée. Au lieu de la clef absente, il rencontra çà et là quelques billets de banque dont il fit son profit.

Sur la tablette du secrétaire, une lettre commencée attira son attention.

— Pardieu! dit-il en parcourant les premières lignes, je puis bien lire sans être indiscret, car cette lettre est à mon adresse. Savez-vous bien, messieurs, que ce pauvre lord menaçait de devenir maniaque? Trois lettres hier, deux cette nuit, cela commençait sur le pied de trente-cinq à quarante messages par semaine! Et le tout pour me prier à genoux de lui rendre un chiffon de papier griffonné par une femme!

— Voyons! interrompit Blaise : tu ne trouves pas la clef?

L'Américain frappa gaiement sur la poche de sa redingote.

— Certes, ceci est un détail, répliqua-t-il, mais je suis flatté d'avoir là, dans mon portefeuille, un crédit de cent cinquante mille francs; peut-être davantage... car chaque lettre nouvelle de milord m'offre deux mille louis de plus.

Il s'arrêta et son regard exprima une subite inquiétude.

— La chose est si étrange, poursuivit-il en baissant la voix, que j'aurais presque peur, si notre homme n'avait affaire ce matin à forte partie!

— Peur de quoi? demanda Blaise.

— Mais il y a juste quatre à parier contre un, poursuivit Robert au lieu de répondre, que milord ne nous gênera plus désormais! A la besogne, l'Endormeur, mon ami! à défaut de clef, essayons un peu de tes ustensiles.

Bibandier n'avait point pris part à ce court entretien, mais si sa langue chômait, ses mains ne restaient pas oisives. Le noble baron furetait de meuble en meuble, et faisait main basse sur tout ce qu'il trouvait à sa convenance.

Si les fauteuils n'eussent point été trop gros, il les eût fourrés dans les vastes poches de sa redingote.

Le petit meuble, indiqué par la marquise d'Urgel, était à demi caché derrière les rideaux de brocart, dont les draperies, larges et lourdes, tombaient autour du lit de Montalt.

C'était une espèce de coffre supporté par quatre pieds contournés et couverts, du haut en bas, d'incrustations artistement variées. Au milieu de ce renflement, en forme de ventre, qui distingue les bahuts du temps de Louis XV, on voyait une petite serrure mignonne, délicate, microscopique, qui semblait bien facile à forcer.

A défaut d'adresse, d'ailleurs, on pouvait employer la force, car ces meubles si coquets sont fragiles, et le moindre coup, vigoureusement appliqué, peut disjoindre leurs planchettes légères.

Nos trois gentilshommes bénissaient *in petto* le caprice du nabab, qui avait choisi, pour enfermer son trésor, cette gentille armoire, au lieu d'une laide caisse de fer.

L'Endormeur se mit à genoux sur le tapis, et commença son office de serrurier.

Autrefois, à l'époque où il avait mérité son surnom, on n'aurait pu compter les serrures habilement crochetées par lui. Il ne possédait peut-être pas aussi parfaitement que l'Américain, son frère d'armes, le côté intellectuel de l'art du voleur; mais sa main était preste, et on pouvait citer de lui des exploits vraiment notables.

Fallait-il que cette vieille gloire vînt se briser contre un jouet d'enfant!

Le malheureux Blaise travaillait comme un nègre, suait à grosses gouttes et faussait, l'un après l'autre, tous ses instruments.

On eût dit que la petite serrure était fée.

Le temps passait, Robert et Bibandier suivaient la vaine besogne de leur compagnon avec une impatience croissante.

— Donne-moi cela! s'écria enfin l'Américain en repoussant Blaise, qui s'essuya le front sans mot dire : tu n'es plus bon à rien.

Il saisit l'une des tiges d'acier recourbées, et sonda la serrure à son tour. Même résultat : la tige d'acier se tordit et la serrure

demeura inattaquable. Robert se releva; Bibandier voulut essayer à son tour, et ce fut avec aussi peu de succès.

— Le diable est dans cette serrure! grommela-t-il.

Nos trois gentilshommes étaient debout, la tête basse et regardant d'un œil piteux ce charmant petit meuble, qui semblait si facile à ouvrir. Ils ne s'étaient pas découragés trop vite, et un temps considérable s'était écoulé, déjà, depuis leur entrée à l'hôtel.

— C'est infernal! murmura l'Américain, échouer au port! Je parierais ma tête que les diamants sont dans ce coffre!

— Ça me paraît clair! appuya tristement Bibandier : une si bonne petite serrure doit servir à quelque chose!

Blaise tourna la tête par hasard et ses yeux tombèrent sur l'une des fenêtres.

— Regardez! dit-il d'un ton de frayeur.

Les regards de Bibandier et de Robert suivirent sa main étendue. Malgré la lumière de la lampe, on apercevait, aux fentes des contrevents fermés, deux ou trois de ces points étincelants qui annoncent le grand soleil.

— Il faut en finir! dit Robert.

Il se recula jusqu'à l'autre bout de la chambre et, prenant son élan, il vint donner de toute sa force contre le petit meuble. Le choc de son talon produisit un son sec et faible, ce fut tout. Le ventre du bahut n'avait même pas fléchi.

— Il y a du fer sous le bois! murmura-t-il en laissant retomber ses deux mains.

Nos trois gentilshommes, au comble de l'embarras, se regardèrent en silence pendant une bonne minute.

— Messieurs, dit enfin Robert, il faut jouer le tout pour le tout! Les gens de la maison vont s'éveiller. s'ils ne le sont pas déjà; en avant au mieux, nous n'avons plus que quelques instants; ne les perdons pas en efforts inutiles· Je me souviens d'avoir vu une hache dans la chambre où Nawn nous a introduits d'abord; à l'aide de cette hache, nous aurons bien raison de la doublure de fer!

— Je vais la chercher! s'écria Blaise.

— Allons tous les deux! ajouta Bibandier.

Ils se faisaient ce raisonnement que la fuite serait plus aisée, en cas de danger, s'ils étaient une fois hors de cette chambre. Ils sortirent ensemble.

Nawn ne les avait point trompés. Malgré l'heure avancée, aucun bruit ne se faisait encore dans l'hôtel.

Resté seul, Robert prit la lampe et l'approcha de la serrure pour l'examiner mieux. Il y avait autour des ornements d'or guilloché, figurait une arabesque extrêmement légère. Au milieu des lignes enchevêtrées du dessin, Robert distingua un petit bouton d'argent.

Son cœur battit comme s'il avait déjà en sa possession la fameuse boîte aux diamants. Et tout de suite il eut l'excellente idée de s'adjuger le trésor à lui tout seul.

La moins tordue des tiges d'acier fut introduite de nouveau dans la serrure, et Robert la fit jouer, en même temps qu'il pressait le bouton. Le couvercle du petit meuble s'ouvrit et bascula de lui-même. Robert poussa un cri de joie folle à la vue des diamants qui renvoyèrent, en gerbes étincelantes, la lumière de la lampe.

Il saisit la boîte et s'élança vers la porte.

Mais, au lieu de franchir le seuil, il s'arrêta comme frappé de la foudre, et la boîte s'échappa de sa main tremblante.

Il y avait devant lui deux fantômes : Diane et Cyprienne de Penhoël, qui tenaient à la main les pistolets du nabab, et qui, droites et fermes au-devant du seuil, dirigeaient les deux canons contre la poitrine de Robert. Celui-ci toucha son front, qui se mouilla d'une sueur froide.

— Encore! encore! balbutia-t-il d'une voix étouffée.

La signification vraie de ce mot dut échapper aux deux jeunes filles, qui ne se doutaient même pas du danger récent qu'elles avaient couru par le fait de Nawn.

Pendant que cette dernière, en effet, après avoir mis le poison dans la bouilloire, s'éloignait précipitamment pour jeter au dehors le flacon accusateur. Séid était entré sans bruit dans la chambre de Blanche. Il avait renversé dans les cendres la liqueur empoisonnée, et rempli de nouveau la bouilloire avec de l'eau pure.

De sorte que Nawn, au lieu de son poison malais, avait servi d'excellent thé aux jeunes filles.

Celles-ci veillaient dans leur chambre, attendant avec impatience le retour du nabab, Blanche, beaucoup mieux, dormait tranquillement. Diane et Cyprienne sortaient de temps à autre, dans le corridor, pour prêter l'oreille.

Au moindre bruit annonçant le retour de Montalt, elles voulaient s'élancer au-devant de lui, le supplier de vivre et vaincre sa résolution fatale, à force de caresses.

Un bruit se fit. C'était le coup de pied de Robert essayant de forcer le petit meuble. Cyprienne et Diane traversèrent aussitôt le corridor. En un clin d'œil, elle furent à la porte de Montalt. Cette entrée dont nous parlons, et qui communiquait avec l'appartement donné à Blanche, était située à la tête du lit. Au moment où les deux jeunes filles y arrivaient, l'Endormeur et Bibandier sortaient par l'autre porte, pour aller chercher la hache.

Robert ne pouvait voir entrer les deux sœurs qui étaient masquées pour lui par le brocart épais des rideaux. Quand elles s'avancèrent dans la chambre et qu'il eût pu les apercevoir, la découverte du secret l'absorbait déjà. Il était tout entier à la besogne.

Diane et Cyprienne demeurèrent d'abord étonnées à la vue d'un étranger. Il n'y avait point à s'y méprendre, cet homme était un voleur. Grâce au bruit que faisait Robert en travaillant la serrure, elles purent, sans éveiller son attention, décrocher deux grands pistolets anglais, pendus aux deux côtés du secrétaire, et gagner la porte principale.

Elles ne reconnurent Robert qu'au moment où celui-ci se retournait pour sortir.

— Vous êtes notre prisonnier, monsieur de Blois! dit Diane; n'essayez pas de fuir, ne faites pas un mouvement, ou vous êtes mort.

L'Américain ragarda tour à tour les deux pistolets, dont les gueules lui semblaient énormes.

— Vous ne vous attendiez pas à nous retrouver ici! reprit Diane; et pourtant vous avez habité la Bretagne assez longtemps pour connaître nos vieilles légendes. Les Belles de nuit voyagent sous l'aile du vent. Hier, nous tourmentions madame la marquise d'Urgel à Paris; cette nuit nous avons dormi à notre place, derrière l'église de Glénac. Et ce matin, monsieur de Blois, nous avons enfourché le dernier rayon de lune, pour venir vous mettre le pistolet sous la gorge.

— Ma sœur, dit Cyprienne d'un ton plus sarcastique encore, c'est mal de railler un vaincu! Je suis sûre que, si nous laissions passer le pauvre M. de Blois, en ce moment, il nous donnerait sa parole d'honneur de se convertir et de faire pénitence. Mais les mortes ont de la rancune, monsieur de Blois, et nous allons vous garder là jusqu'au retour de milord.

L'Américain avait très sérieusement peur.

— Ecoutez-moi! dit-il au hasard, je sais bien que vous pouvez me perdre, mais je sais aussi que vous avez le cœur généreux : ayez pitié de moi!

— Pitié! répliqua Diane : l'eau est bien profonde au tournant de la Femme-Blanche.

— Et les pierres étaient lourdes! ajouta Cyprienne.

L'œil de Robert s'éclaira subitement pendant qu'elles parlaient ainsi, et un rayon s'alluma sous sa paupière, rapidement baisée.

— Ainsi, murmura-t-il en redoublant d'humilité, vous n'aurez point compassion?

Son regard, qui se releva, prenait en ce moment, une expression si étrange que Cyprienne et Diane se retournèrent avec vivacité pour découvrir la cause de ce changement.

Robert éclata de rire.

Diane était prisonnière entre les bras de Bibandier; Cyprienne entre ceux de Blaise. Les deux pauvres enfants courbèrent la tête sans essayer même de se défendre.

— Tudieu! mesdemoiselles, dit l'Américain, il faut jouer serré,

quand vous êtes de la partie! Pour aujourd'hui nous allons vous traiter généreusement, car nous ne sommes pas encore à la porte de ce maudit hôtel...

L'Américain n'avait pas achevé sa phrase que sa figure changea une troisième fois.

L'apparition des jeunes filles et celle de nos deux gentilshommes s'étaient succédé rapidement.

Une troisième péripétie arriva encore plus vite.

Au moment où Robert nouait son mouchoir, roulé en bandeau, sur la bouche de Diane, la porte que Bibandier et Blaise avaient laissée entr'ouverte s'ouvrit tout à fait, et donna passage au grand jour du dehors. La haute taille de Berry-Montalt, qui tenait à la main ses deux épées de combat, se dessina en silhouette sur le seuil.

XXI

BONHEUR

Cette émotion soudaine et irrésistible qui avait saisi, au bois de Boulogne, Berry-Montalt, ou, pour parler mieux l'aîné de Penhoël, et qui avait arraché l'épée à ses mains tremblantes, ne dura qu'un instant.

Il avait été vaincu par un de ces fougueux mouvements du cœur, dont nulle volonté humaine ne peut arrêter l'élan. Tous ses projets de colère et de vengeance s'étaient évanouis à la fois. Durant une minute, Louis eut des larmes dans les yeux, et son cœur battit contre la poitrine du vieil oncle Jean.

Etienne et Roger regardaient, partagés entre la surprise et l'émotion contagieuse. Vincent restait sombre à l'écart.

Nehemiah Jones remettait au fourreau avec méthode les armes soigneusement essuyées.

La seconde minute commençait à peine, que Louis se révoltait déjà contre ce qu'il appelait sa faiblesse. Ses larmes se séchè-

rent brusquement; il se dégagea de l'étreinte du vieillard, et son visage reprit cette froideur glacée qu'il avait gardée si longtemps. L'aînée de Penhoël était redevenu le nabab Berry-Montalt.

— Louis! murmura l'oncle Jean, qui ne s'apercevait pas encore de ce changement, mon fils chéri!... Comment as-tu pu rester tant d'années loin de nous?

Montalt eut un froid sourire.

— Comme il n'y avait plus de place pour moi dans la maison de mon père, répliqua-t-il avec amertume, j'ai cherché fortune ailleurs.

L'oncle Jean le regarda et vit seulement ses sourcils froncés et le sarcasme qui relevait sa lèvre.

— Comme tu dis cela! murmura-t-il.

— Monsieur Jean, interrompit Montalt, on s'est passé de moi pendant vingt ans, là-bas, en Bretagne; moi, de mon côté, je vous jure que je n'ai guère songé à vous.

Le vieux Breton courba la tête.

— Finissons! reprit Montalt. Vos filles sont chez moi : venez les reprendre.

— Mes filles! s'écria l'oncle Jean stupéfait; celles que j'appelais mes filles! elles sont mortes...

— Elles vivent, dirent ensemble Etienne et Roger.

— Est-il possible! balbutia le vieillard. Diane! Cyprienne!

— Ce sont deux enfants gracieuses et belles! poursuivit Montalt au lieu de répondre : je souhaite qu'elles n'aient pas l'âme ingrate de tous ceux qui portent le nom de Penhoël.

L'oncle Jean n'écoutait plus, il pleurait de joie.

— Oh! si vous saviez! voulut-il dire.

Montalt l'interrompit encore.

— Je ne veux rien savoir, dit-il. La tendresse et la haine fatiguent également ceux qui sont devenus sages. Je n'aime plus et je ne hais... Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers Etienne et Roger, vous êtes intéressés à tout ceci. Je retourne à mon hôtel : suivez-moi, si vous voulez.

Il n'y avait eu aucune explication échangée, et pourtant les deux jeunes gens ne soupçonnaient plus; Roger lui-même oubliait sa jalousie, et s'étonnait d'avoir douté. Ils firent un pas vers le nabab. Vincent restait seul en arrière.

— Et moi? dit-il.

— Et l'Ange! s'écria l'oncle Jean. Tu as raison, mon fils; c'est pour Blanche de Penhoël que je suis venu ici!

— Blanche de Penhoël, répéta le nabab. Je ne connais pas ce nom.

A son tour Vincent se rapprocha.

— En êtes-vous bien sûr? dit-il, le rouge au front et les dents serrées; quand on veut nier, il faut prendre mieux ses précautions, milord. J'affirme que vous avez fait enlever, dans la

nuit d'hier, ma cousine Blanche de Penhoël.

— Monsieur Vincent, répliqua le nabab, je suis las et je n'ai plus la fantaisie de me battre. Vous pouvez me regarder avec vos yeux hardis et pleine de haine, monsieur! Courage! Vous me forcez de vous reconnaître pour mon neveu! Jeune homme, ajouta-t-il avec amertume, combien faut-il donc vous donner de fois la vie pour avoir droit à votre gratitude? Courage! vous dis-je, mon neveu Vincent! vous portez comme il faut le nom de Penhoël!

Il se dirigea vers son équipage, qui attendait toujours dans l'allée voisine.

Etienne et Roger le suivaient.

— Montez... leur dit-il.

Les deux jeunes gens obéirent. La portière se referma sur eux. L'oncle Jean, qui s'avançait timide et triste, monta dans le fiacre avec Vincent. Les deux voitures reprirent le chemin de Paris.

Montalt et ses deux compagnons gardaient le silence. Etienne et Roger avaient peut-être envie d'implorer leur pardon, car leurs yeux étaient pleins d'espoir et de joie, mais ils n'osaient pas, tant le visage de Montalt était sombre.

Montalt rêvait, et sa rêverie avait une navrante amertume.

— Pauvre oncle Jean! se disait-il. Celui-là est toujours le digne cœur d'autrefois! Oh! ce n'est pas sur lui qu'il fallait me venger! mais mon frère... mais Marthe! Il n'a pas même osé prononcer leurs noms devant moi! Fou que je suis! hier, j'aurais donné ma fortune pour cette lettre où j'espérais trouver un mot de compassion ou de regret... un mot d'amour, peut-être. — Fou! misérable fou! Ne sais-je pas, depuis vingt ans, qu'il n'y a rien dans le cœur d'une femme!

— Milord, dit en ce moment Etienne avec timidité, mon cœur se refusait à vous haïr. Pendant ces belles années que j'ai passées à Penhoël, j'entendais votre nom dans toutes les bouches. Avant de vous connaître, j'avais appris à vous aimer.

— Laissons là Penhoël, s'il vous plaît, monsieur, repartit sèchement le nabab.

Roger, qui allait parler, baissa la tête en silence.

— Vous êtes irrité contre nous, reprit le jeune peintre. Nous vous en avons donné le droit... mais, je vous en prie, milord, vous l'oncle respecté de celles que nous aimons, oubliez votre colère!

Le nabab laissa tomber sur lui un regard froid et distrait.

— Je n'ai pas de colère, monsieur, répliqua-t-il; seulement ce que je vois ici m'ennuie et me répugne.

Il bâilla et poursuivit comme se parlant à lui-même :

— Tristes gens! tristes choses! Je crois que je vais retourner dans l'Inde.

Etienne voulut insister à défaut de son ami, qui gardait tou-

jours un silence embarrassé; le nabab fit un geste de fatigue et se renfonça dans un coin.

On ne parla plus durant tout le reste de la route.

L'équipage du nabab arriva le premier devant l'hôtel. Le fiacre qui ramenait Jean de Penhoël et Vincent était resté un peu en arrière.

Les fenêtres de la chambre à coucher avaient, comme nous l'avons dit, leurs contrevents fermés. La pièce n'était éclairée que par la lumière d'une lampe. Au moment où Montalt ouvrait la porte, ses yeux, habitués au grand jour du dehors, eurent quelque peine à distinguer les objets. Il vit seulement une scène confuse : deux jeunes filles terrassées et trois hommes que sa présence subite semblait frapper de stupeur.

Cyprienne et Diane se relevèrent en poussant un cri de joie, et se jetèrent à son cou.

L'un des trois hommes, profitant de ce moment, ramassa la boîte de sandal qui était toujours à terre, se glissa comme une anguille entre la porte et le nabab, et disparut au détour du corridor.

Etienne et Roger ne savaient rien de ce qui se passait à l'intérieur de la chambre; ils ne songèrent même pas à l'arrêter.

— Notre père! disaient les deux jeunes filles. Notre bon père! c'est Dieu qui nous l'envoie... Oh! nous avons bien pleuré cette nuit, car nous avions peur de ne plus vous revoir.

Roger serra la main d'Etienne.

— Elles le nomment leur père! murmura-t-il; savent-elles ce que nous avons fait? nous pardonneront-elles?

Les lèvres de Montalt avaient effleuré le front pâle encore des deux jeunes filles.

— Que signifie tout cela? s'écria-t-il sans beaucoup s'émouvoir.

— Oh! père! s'écria Diane, ces hommes qui ont voulu nous tuer autrefois, sont venus pour dérober votre trésor!

Montalt regarda par-dessus leurs têtes.

— Il me semble qu'ils étaient trois tout à l'heure, dit-il.

Diane et Cyprienne se retournèrent. Il n'y avait plus là que Blaise et Bibandier, qui se faisaient petits, à l'autre bout de la chambre. Les deux jeunes filles s'élancèrent vers la fenêtre; les contrevents s'ouvrirent, et les rayons du soleil inondèrent la chambre.

— Il s'est enfui! dit Diane, dont le regard aigu fouillait les moindres recoins.

— Avec les diamants! ajouta Cyprienne.

— M. le baron de Bibandier! murmura Montalt, en regardant nos deux gentilshommes atterrés; M. le comte de Manteïra... venus ici pour dévaliser mon hôtel! quel était donc l'autre?

Avant qu'on pût faire réponse, une rumeur vague s'éleva dans

le lointain des corridors, puis la rumeur se rapprocha et la voix de l'oncle Jean, changée par la colère, se fit entendre. Il disait :

— Je te reconnais, malgré ton déguisement, comme j'ai reconnu ton écriture dans cette lettre perfide qui m'a mis l'épée à la main contre mon neveu Louis! Tu es donc le démon de notre famille!

Il arrivait en ce moment devant la porte, traînant après lui le chevalier de Las Matas, qu'il tenait par le collet de son habit. D'un geste vigoureux, il le lança jusqu'au milieu de la chambre en disant :

— Cette fois, je crois qu'on va t'écraser, vipère!

La face de Robert était livide. Il tremblait.

Chaque fois que son regard essayait de se relever, il voyait autour de lui le cercle de ses accusateurs.

Cyprienne et Diane étaient dans les bras de l'oncle Jean; mais leurs regards se tournaient, pleins de tendresse émue, vers le nabab, car leur espérance était réalisée.

Cette pensée qu'elles avaient accueillie avec tant de défiance, malgré la pente romanesque de leur nature, était bien la réalité. Les dernière paroles de l'oncle Jean levaient le dernier doute. Leur bon génie s'appelait Louis de Penhoël!

Elles faisaient semblant de ne pas voir Etienne et Roger qui cherchaient leurs regards. Ceux-ci étaient auprès de Robert, et avec eux il y avait l'oncle Jean, Vincent, les deux jeunes filles : tous ceux que l'Américain avait dépouillés ou trahis, à l'exception de Marthe de Penhoël.

— Louis, dit l'oncle Jean, cet homme est cause que Pontalès commande dans la maison de ton père.

Le visage du nabab eut une contraction légère, mais il demeura en dehors du cercle.

— Notre père! dit Diane, car nous l'appelons aussi notre père, ajouta-t-elle en s'adressant à Jean de Penhoël, sur qui ces simples mots parurent produire une impression étrange; notre père n'ignore rien de ce qui s'est passé au manoir, nous avons entendu cet homme lui raconter tous ses lâches exploits.

Blaise et Bibandier, comme on le pense, avaient bonne envie de fuir, mais on voyait maintenant, au delà du seuil, les têtes noires de Séïd et de son compagnon.

— Ce que milord ne peut pas savoir, dit Etienne, c'est que cet homme en qui nous ne reconnaissions point l'hôte fatal de Penhoël, est l'unique cause de notre rage folle et de notre erreur. C'est lui qui a fait naître nos soupçons; c'est lui encore qui nous a donné accès dans cette maison de jeu où nous avons pu vous joindre hier.

— C'est lui qui m'a conduit par la main jusqu'à vous, ajouta Vincent.

— C'est lui qui a donné de l'argent à Nawn, pour empoisonner

les jeunes demoiselles, prononça derrière le seuil la voix gutturale de Séïd.

— C'est lui qui a tout fait! ajouta l'oncle Jean dont la main s'étendit au-dessus de la tête de Robert; notre malheur et notre ruine! Mon neveu Louis, il faut que cet homme soit châtié!

Depuis l'entrée de Robert, le nabab n'avait pas prononcé une parole. Sa tête était inclinée sur sa poitrine; ses yeux rêvaient, il semblait ne point écouter.

En ce moment, il marcha vers l'Américain, et le cercle s'ouvrit pour lui livrer passage. Chacun se demanda ce qu'il allait faire, car il était roi dans cet hôtel, où chacun de ses ordres provoquait une obéissance passive. On savait que sa fantaisie était sa règle unique, et que la loi commune n'avait pas de frein pour sa volonté.

Il mit sa main sur l'épaule de Robert, qui fléchit à ce contact, comme si un poids écrasant l'eût accablé tout à coup. Montalt se pencha ver lui, Robert se sentit perdre le souffle, tant il avait de terreur.

— Monsieur le chevalier de Las Matas, dit Montalt, d'un ton doux et presque caressant, ce qu'affirment ces gens-là m'importe peu. Vous êtes chez moi, sous ma protection... et il ne vous sera point fait de mal.

Il y eut dans la chambre un murmure de stupéfaction.

Robert lui-même n'osait pas en croire ses oreilles.

Il tendit à Montalt la boîte de sandal en murmurant :

— Milord, je suis à la merci de votre générosité.

Montalt prit les diamants par manière d'acquit, et sa bouche descendit jusqu'à effleurer l'oreille de Robert.

— Monsieur le chevalier de Las Matas, reprit-il, si vous le voulez, je croirai que vous êtes venu à mon hôtel pour répondre enfin à mes nombreux messages.

L'Américain se redressa du coup; il osa regarder Montalt en face, et sa frayeur s'évanouit comme par enchantement. Montalt avait les yeux baissés.

— M'apportez-vous la lettre? dit-il.

— Milord, répliqua Robert qui croyait avoir déjà repris l'avantage...

— Si vous l'avez laissée chez vous, interrompit Montalt, donnez un ordre et nous l'aurons dans dix minutes.

— C'est que, milord...

Les sourcils de Montalt se froncèrent légèrement.

— L'avez-vous, ou ne l'avez-vous pas? murmura-t-il sans perdre encore son accent de courtoisie.

Et comme Robert hésitait, il lui pressa l'épaule tout à coup avec tant de force que ce dernier recula et pâlit.

— Je suis sûr que vous l'avez! poursuivit Montalt. Veuillez

me la donner, monsieur le chevalier... à l'instant même, s'il vous plaît! ou bien je vais vous faire mourir sous le bâton!

— Milord... balbutia Robert épouvanté.

Bibandier et Blaise tremblaient comme la feuille.

— Séïd! dit tranquillement Montalt.

Le noir entra dans la chambre. Robert ouvrit son habit avec précipitation et prit un portefeuille dans sa poche.

— Si je vous la donne, dit-il, vous me laisserez partir sain et sauf?

— Et nous avec lui? balbutièrent de loin Blaise et Bibandier.

Montalt fixait sur le portefeuille un regard avide; sa main frémissait convulsivement, sa respiration s'arrêtait dans sa gorge. Il fit un signe de tête affirmatif, comme s'il n'eût pu répondre avec des paroles. La lettre sortit à demi du portefeuille de Robert.

Montalt la saisit tandis que sa poitrine rendait un râle.

— Sortez! dit-il.

Nos trois gentilshommes s'élancèrent vers la porte, et disparurent comme par enchantement.

Personne n'avait osé leur défendre le passage.

Le nabab était au milieu de la chambre, tenant à la main la lettre ouverte, mais il ne pouvait point lire, parce que ses yeux étaient aveuglés.

Tous les regards étaient fixés sur lui, et il régnait dans l'assemblée un silence solennel.

Au bout de quelques minutes, les yeux dessillés de Montalt laissèrent couler deux grosses larmes sur sa joue.

Il chancela, puis tomba sur ses deux genoux.

— C'était elle! murmura-t-il en souriant comme un enfant sous ses larmes; elle m'aimait! Oh! quel cœur m'avez-vous donc fait, mon Dieu! j'avais deviné! je savais presque!... et je me forçais à ne pas croire! je me plaisais à détester et à maudire!

Jean de Penhoël et les jeunes filles s'étaient rapprochés de lui. Il se releva et attira le vieillard sur son sein.

— Mon vieux père! reprit-il, j'avais trop aimé. La pensée de votre ingratitude me rendait fou!

— Notre ingratitude! répéta l'oncle Jean; pas une seule fois, depuis vingt ans, notre prière n'est allée vers Dieu sans lui parler de toi, mon fils.

Montalt le serra contre son cœur et donna ses mains aux deux jeunes filles, qui les couvrirent de baisers.

— Je le crois! poursuivit-il; je suis heureux comme je ne pensais point qu'on pût l'être sur la terre! Marthe! oh! Marthe!

Etienne et Roger ne comprenaient pas peut-être tous les détails de cette scène, mais ils étaient profondément touchés; seul, Vincent restait sombre et en dehors de l'émotion générale.

Il n'avait qu'une pensée : Blanche, Blanche, dont personne ne parlait et qui était toujours perdue.

Tout à coup, Montalt se dégagea de la triple étreinte qui le retenait, et fit un pas en arrière.

Le rouge vif qui couvrait ses joues fit place à une mortelle pâleur.

— Oh! balbutia-t-il en frissonnant, j'ai médité cela tout un jour et toute une nuit. Dieu me punira pour cette affreuse pensée! Ce duel...

— Mon fils! interrompit l'oncle Jean, tu me croyais coupable et tu voulais me tuer...

— Je voulais me venger! répliqua Montalt; me venger plus cruellement encore! pauvre vieil ami!... Je voulais donner ma poitrine à ton épée et te dire mon nom en tombant frappé à mort!

L'oncle Jean se couvrit le visage de ses mains; son sang était froid dans ses veines. Le silence régna autour de Montalt.

Vincent profita de cet instant, et s'avança jusqu'au milieu de la chambre :

— Personne ne prononcera-t-il ici le nom de Blanche de Penhoël? demanda-t-il.

Cyprienne et Diane, à qui Vincent n'avait donné en entrant qu'un froid baiser, le prirent par la main et l'entraînèrent vers la porte qui communiquait avec l'intérieur de l'hôtel. Tandis qu'elles s'éloignaient, Montalt les suivait d'un regard attristé.

— Dieu est juste! murmura-t-il, mon père, ta noble vie a une belle couronne. C'est au nom de tes filles que je te demande mon pardon!

— Moi! moi! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, Dieu m'aurait gardé tant de joie! Diane! Cyprienne! les deux enfants de mon cœur! les deux anges! qui charmaient ma détresse!... Morbleu! ajouta-t-il avec ce rire franc qui fait ressembler l'allégresse de l'âme à un élan de gaieté; morbleu, mes jeunes camarades, approchez ici! Vous aviez raison d'être jaloux de moi, car je suis bien sûr de les aimer mieux que vous! Votre main, Etienne, vous êtes un noble garçon! Votre main, Roger, quoique vous soyez un détestable étourdi!

Les deux jeunes gens ne se le firent pas dire deux fois.

— Etienne, reprit Montalt avec une nuance de mélancolie dans sa joie, tu seras le mari de ma belle Diane; Roger, tu auras ma douce Cyprienne. Messieurs, qu'elles soient heureuses, ou bien nous nous battrons encore une fois!

— Sur notre honneur, répliquèrent les deux jeunes gens en pressant ses deux mains, nous ne nous battrons plus jamais, milord!

Tous les personnages que nous avons laissés dans la chambre du nabab étaient rassemblés autour de Blanche.

Celle-ci, entièrement reposée maintenant et levée, avait sup-

porté sans faiblir l'immense joie que Dieu lui avait envoyée. L'Ange avait retrouvé ses délicates couleurs et son joli visage souriait doucement à tous ceux qu'elle aimait.

— Ma fille! ma fille! répétait l'oncle Jean en la serrant contre son cœur.

Diane et Cyprienne pleuraient de bonheur.

Le nabab avait peine à s'empêcher de sourire et regardait du coin de l'œil Vincent, qui n'osait plus avancer.

— Mon beau neveu, dit-il, vous voyez bien que, raisonnablement, je ne pouvais pas répondre à vos demandes d'explications, malgré l'exquise politesse que vous mettiez à les formuler, monsieur le gentilhomme! Ces deux jeunes filles, ajouta-t-il en se tournant vers les deux sœurs, étaient, à ce qu'il paraît, plus maîtresses que moi dans mon hôtel. C'était, sans le savoir, que j'avais donné l'hospitalité à notre chère Blanche.

— Mon oncle, dit Vincent en rougissant, je vous demande pardon.

— Mon enfant, on a ici, de part et d'autre, tant de choses à se pardonner que les comptes s'embrouilleraient, si nous ne proclamions pas une amnistie générale. Cependant, je ne vous pardonne pas, ajouta--t-il en riant, si vous ne dites pas à ma nièce ce que vous avez si fort envie de lui dire et depuis si longtemps.

Vincent, le rouge au front, se mit à genoux auprès du lit de Blanche, et porta la main de la jeune fille à ses lèvres.

— Maintenant qu'elle est pauvre comme moi, dit-il avec une émotion grave, je puis bien avouer que je l'aime et promettre devant Dieu d'être son mari.

— Non pas, morbleu! s'écria le nabab, elle est riche et toi aussi, mon neveu! Ces petites filles ont en poche de quoi racheter Penhoël, et le reste de ce que je possède est à vous, mes enfants!

— Penhoël! répéta Diane. Il faut trois jours pour faire la route de Bretagne, et c'est dans trois jours que passe le dernier terme de rachat!

— Donc, nous avons le temps, s'écria le nabab; fais atteler, ami Vincent! Il nous faut retrouver d'abord Marthe et mon frère; pour cela je veux revoir nos trois coquins et leur porter des arguments irrésistibles. Venez avec moi!

Etienne et Roger baisèrent deux jolies mains qu'on ne leur disputa qu'à demi et suivirent le nabab, qui monta dans sa voiture avec l'oncle Jean.

On ne fit qu'un temps de galop jusqu'à l'hôtel des *Quatre-Parties du Monde*.

Mais quand Montalt demanda M. le chevalier de Las Matas, on lui répondit que ce noble étranger et ses deux compagnons étaient partis, depuis une demi-heure, pour ne plus revenir.

XXII

TABLES D'HOTES

Le duel de la porte d'Orléans avait eu lieu le mercredi, on était au samedi soir.

La principale auberge de Redon, le *Mouton couronné*, qui n'avait plus pour maître, hélas! le bon père Géraud, ancien cuisinier au long cours, faisait aujourd'hui de notables recettes.

Il y avait en vérité deux tables d'hôtes très bien garnies, à l'heure du souper : l'une composée de rouliers rennais, de sauniers de Guérande et de fermiers des environs; l'autre illustrée par la présence de toute la *société* des bourgs voisins, qui venait pour la solennité du lendemain.

On était en effet aux derniers jours d'octobre, et il faut n'avoir pas carriole pour manquer la grand'messe de la cathédrale de Redon, un dimanche de fête majeure.

La *société* venait de s'asseoir autour de la longue table où s'étalait un souper assez maigre : des brêmes de Vilaine cuites dans la poêle, des pommes de terre à la sauce blanche, des œufs durs à profusion, et un grand luxe d'assiettes de noix sèches. Les rouliers de l'autre table n'auraient certainement point voulu de ce repas.

Mais les rouliers mangeaient avec des fourchettes de fer, tandis que la société se servait d'argenterie d'étain pour découper ses œufs durs.

Nous eussions retrouvé là toutes nos bavardes connaissances du salon de verdure de Penhoël : les trois grâces Baboin-des-Rozeaux de l'Etang, le chevalier-adjoint, et la chevalière-adjointe de Kerbichel, madame veuve Claire Lebinihic avec ses trois

vicomtes, et même le bon père Chauvette, maître d'école du bourg de Glénac.

Il pouvait être huit heures du soir, et l'assemblée eût été complète, sans le retard du jeune M. Numa, le frère des trois grâces, dont la chaise restait vide.

— Comme le temps passe! dit la Romance, l'aînée des grâces Baboin, en acceptant une queue de brême des mains du chevalier-adjoint de Kerbichel; voilà deux mois à peine que nous étions assis à cette table, la veille de la mi-août, avec les Penhoël!

— C'est pourtant vrai! répliqua-t-on à la ronde.

— Pauvre madame! murmura le père Chauvette. Pauvre oncle Jean! comme ils étaient bons et comme on les aimait!

— Ça n'empêche pas, répliqua la Cavatine, d'un ton aigre-doux, que le maître actuel de Penhoël, M. le marquis de Pontalès, vaut mieux pour le pays, monsieur Chauvette!

L'assemblée approuva du bonnet.

— Je ne voudrais pas parler mal de l'ancien maître! reprit le chevalier-adjoint de Kerbichel, mais il était notoire que ce pauvre M. de Penhoël s'adonnait aux liqueurs fortes.

— Et puis, poursuivit l'Ariette, dont l'aimable étourderie n'eût point fait espérer des réflexions si profondes, il était joueur comme les cartes, et bâillait à se démettre la mâchoire dès qu'on faisait de la musique!

— Moi? je dis une chose, prononça gravement la chevalière-adjointe, quand un homme se ruine, c'est un mauvais sujet! Le marquis de Pontalès a bien maintenant quatre-vingt mille livres de rente. Ça fait honneur au pays! D'ailleurs on aurait dit qu'il n'y avait que ces gens-là pour faire comme il faut les honneurs de chez eux.

— Ah! c'était joli! murmura madame Claire veuve Lebinihic, avec regret, c'était bien joli les fêtes de Penhoël!

La Romance s'écria :

— Voici mon frère qui vient enfin!

— *Tarde venientibus ossa!* déclama le chevalier-adjoint, ce qui veut dire qu'on garde les arêtes aux galants qui oublient l'heure pour courir la prétentaine!

Numa Baboin avait une figure grave, où se lisait l'orgueil d'une grande nouvelle apportée. Il s'assit en silence à sa place.

— M. Numa sait quelque chose! s'écria Claire Libinihic, dont les petits yeux ronds pétillaient de curiosité.

— Apportez-vous des nouvelles du Déris? demanda Kerbichel.

— Le Déris a dû se faire ce soir, répondit le frère Numa; c'est la même chose tous les ans, monsieur le chevalier; mais il pourrait bien arriver sous peu des événements comme on n'en voit pas souvent dans le pays.

Toutes les oreilles se dressèrent; tous les regards dévoraient le petit frère Numa Baboin, qui avait repris son attitude solennelle et compassée.

— Mais enfin... dirent ensemble la Romance, l'Ariette et la Cavatine.

Le petit frère Baboin jeta sur Kerbichel un regard plein de dignité.

— On ne court pas plus que vous la prétantaine, monsieur le chevalier, dit-il; on tâche seulement de savoir ce qui se passe. Et ce qui se passe, ajouta-t-il en secouant la tête lentement, est bien étrange, mesdames! messieurs! bien étrange! bien étrange!

— Vous me faites mourir, mon frère! s'écria la Romance impatientée.

Numa mit ses deux coudes sur la table.

— Vous savez bien que la vente du manoir est frappée d'une clause de réméré? commença-t-il.

— Parbleu? dit Kerbichel.

— C'est aujourd'hui le dernier jour du terme, monsieur l'adjoint.

— On connaît cela, monsieur Baboin! et personne n'apportera les cinq cent mille francs qu'il faut pour le rachat.

— Monsieur l'adjoint, c'est ce que je ne voudrais pas affirmer.

— Comment cela?

— Jugez-en. Tout à l'heure je suis entré dans la salle où les petites gens prennent leur repas. Je me doutais bien qu'on parlerait de Penhoël... mais je ne me doutais pas de ce que j'allais apprendre! Vous qui savez tout, monsieur de Kerbichel, je vous le donne en cent!

— Monsieur le chevalier renonce, dit l'assemblée en chœur.

— Je vous le donne en mille!

— Grâçe! grâce!

— Eh bien! messieurs! eh bien! mesdames! vous avez raison de renoncer, car vous n'auriez point deviné. Monsieur et madame de Penhoël sont ici dans cette auberge.

Ce ne fut qu'un cri :

— Est-ce bien possible?

— Je ne sais pas si c'est possible, répondit Numa Baboin, mais cela est.

— Après tout, dit Kerbichel, en comptant ses mots, ils ont peut-être trouvé de l'argent. Personne n'a jamais songé à prétendre que Penhoël ne fût un parfait honnête homme.

— Assurément, assurément! appuya l'assemblée.

— Mais voilà le beau de l'histoire, poursuivit le frère Numa. Vous souvenez-vous de cet aventurier qui se faisait appeler Robert de Blois?

— Un coquin, celui-là!

— Nous parlions de lui tout à l'heure!

— Eh bien! il paraîtrait que ce Robert de Blois est le bailleur de fonds de Penhoël.

— Oh! fit l'assistance stupéfaite.

— Positivement! il a ramené dans sa voiture le maître et madame. Il a toujours avec lui son ancien domestique Blaise, et en outre un pauvre diable que vous avez pu connaître fossoyeur du bourg de Glénac...

— Bibandier?

— Bibandier? On dit qu'ils apportent un million dans les coffres de leur voiture.

— Un million! s'écria le chevalier-adjoint; voyez comme on est coupable de s'avancer au hasard! Il y a quelqu'un ici qui appelait tout à l'heure M. de Blois un coquin!

— Ce n'est pas moi, toujours! riposta la Romance.

— Ni moi! répéta la Cavatine.

— Ni moi! ni moi! ni moi!

Ce n'était personne.

— Ah çà! reprit Kerbichel, ne pourrait-on être admis à présenter ses hommages à ce cher M. de Penhoël?

— Il garde le plus sévère incognito.

— Je conçois cela; mais ce digne M. de Blois?

— Il est déjà en route pour le manoir avec ses deux compagnons.

Il y eut un instant de silence, après quoi l'aînée des trois grâces prit la main de son jeune frère.

— Voilà ce que je nomme un événement heureux! dit-elle; certes, je n'ai rien contre le marquis de Pontalès; mais j'ai toujours désiré, dans le secret de mon cœur, le retour de cette chère famille de Penhoël!

— Et nous donc!

Puis chacun ajouta son mot.

— De si braves gentilshommes!

— Des hôtes généreux!

— Le plus vieux nom du département!

— L'honneur, enfin, de la contrée!

On faillit faire un mauvais parti au pauvre père Chauvette, qui ne se réjouissait pas assez haut.

Un bruit se fit, cependant, au dehors, et tout le monde se précipita aux fenêtres, car la curiosité était excitée au delà de toutes bornes. C'était tout bonnement un homme qui montait à cheval devant la porte de l'auberge, et qui partit un instant après au grand trot.

— Je parierai cinq francs contre dix sous, dit madame veuve Claire Lebinime, que cet homme est Penhoël et qu'il est ivre!

— Ivre! M. de Penhoël! répéta l'assistance scandalisée.

Mais on n'eut pas le temps de pousser plus loin le procès, car le bruit du dehors se changea en fracas, et deux chaises de poste débouchèrent à franc étrier du côté de la route de Rennes.

Elles s'arrêtèrent toutes deux devant la porte de l'auberge.

La *société* n'avait plus assez d'yeux ni d'oreilles.

Le jeune M. Baboin se glissa dans l'escalier pour aller chercher sa provision de nouvelles. Un homme que personne ne connaissait avait mis, cependant, pied à terre, et fait appeler le maître de l'auberge.

Il lui dit quelques paroles à voix basse, puis il revint vers la chaise de poste, dont la portière s'ouvrit de nouveau pour donner passage à un vieillard à cheveux blancs.

— Je veux mourir si ce n'est pas le vieux Jean de Penhoël! dit la Romance.

Le vieillard était entré dans l'auberge.

Personne ne bougeait plus à l'intérieur des chaises de poste dont les chevaux soufflaient et fumaient.

L'inconnu causait toujours avec l'aubergiste.

Au bout d'une grande demi-heure, le vieillard qu'on avait pris pour Jean de Penhoël se montra de nouveau; aidé par un domestique de l'hôtel, il portait à bras une femme qui semblait malade et d'une faiblesse extrême.

— Madame! murmura-t-on aux fenêtres.

Et l'on ajoutait :

— Que veut dire tout cela?

La femme malade fut introduite dans l'une des chaises de poste, où le vieillard monta, derrière elle. On entendit l'inconnu demander au maître de l'auberge :

— Combien y a-t-il de temps qu'il est parti?

— Une demi-heure à peu près.

— Je vous prie de me faire seller un cheval sur-le-champ.

— Voilà la difficulté, nôtre monsieur. Et vous aurez de la peine à en trouver par la ville. Les gens dont nous parlions tout à l'heure ont fait retenir, Dieu sait pourquoi, les chevaux de toutes les auberges.

— Qu'on dételle un de ceux de ma chaise de poste! dit l'inconnu.

Son ordre fut exécuté sur-le-champ. Il se mit en selle et se pencha à la portière de l'une des chaises de poste.

— Vous passerez au pont des Houssaies... dit-il; j'arriverai avant vous au manoir.

Il piqua des deux et partit au galop. Les voitures s'éloignèrent à leur tour. Une minute après, il n'y avait plus personne dans la rue.

La *société* avait la fièvre, et les nouvelles que lui apporta le petit frère Baboin n'étaient pas de nature à la guérir.

Numa s'était glissé jusqu'à la porte de la rue; il avait fait le tour des mystérieuses voitures et insinué son regard à l'intérieur.

— Ma foi! s'écria-t-il en rentrant dans la salle à manger, il faut avoir vu cela pour y croire!

— Quoi donc? quoi donc?

Numa reprit haleine. Les trois grâces étaient fières d'être ses sœurs.

— Quoi donc? répéta-t-il enfin. Il y a de tout là dedans, des vivants, des malades et des morts!

— Des morts! se récria l'assemblée.

— Des revenants, du moins! J'ai bien regardé dans les deux voitures, et, à l'exception d'une paire de grands coquins noirs comme de l'encre, qui sont sur les sièges, je crois avoir reconnu tout le monde.

La *société* n'interrogeait plus, mais le frère Numa était maintenant le centre d'un cercle qui le pressait à l'étouffer. C'était un beau moment dans la vie du jeune chef de la maison Baboin-des-Rozeaux de l'Etang; il ne se hâtait point de contenter ces appétits curieux, qui lui faisaient une si haute importance.

— Laissez-moi respirer, mesdames et messieurs, poursuivit-il. Comptons un peu sur nos doigts. Dans la première voiture, j'ai reconnu Vincent le déserteur; l'ancien maître de cette auberge... vous savez bien, le père Géraud?

— Oui, oui!

— Et l'oncle en sabots.

— C'était donc bien lui?

— Si vous m'interrompez, je ne pourrai rien dire. C'est dans cette voiture qu'on a fait monter madame. Dans l'autre, j'ai aperçu, — que diable! celles-là sont bien mortes! — les deux filles de l'oncle Jean, avec leurs anciens amoureux Etienne et Roger de Launoy.

— Prenez garde, monsieur Baboin! dit Kerbichel, l'acte mortuaire a été dressé dûment et dans les formes!

— Je m'en lave les mains, monsieur! Ce ne serait pas la première fois, soit dit, sans vous offenser, que l'état civil aurait fait des âneries! Enfin, toujours dans la même voiture, la petite Blanche, celle qui s'évanouit au bal du mois d'août.

Les membres de la *société* se regardèrent sans rire et le chevalier-adjoint de Kerbichel reprit d'un accent pénétré :

— A l'exception de M. Chauvette qui, j'ai le regret de le dire, me semble un peu froid, tout le monde ici porte les Penhoël dans son cœur. Je propose de boire à leur retour, que chacun de nous espérait au fond de l'âme, et qui nous rend si heureux!

Robert, Bibandier et Blaise étaient arrivés à Redon, vers trois heures après-midi. Nos trois gentilshommes n'emmenaient avec eux que le maître de Penhoël et madame.

René avait repris de la force, mais son intelligence était de plus en plus voilée, et tout le long de la route il n'avait fait que boire.

Marthe, au contraire, avait la conscience parfaite du rôle qu'on imposait à son mari, elle se sentait prisonnière entre des mains ennemies, mais son courage éteint ne réagissait plus. Il n'y avait en elle qu'indifférence et apathie : elle n'eût point levé le bras pour détourner le couteau qui aurait menacé son cœur. Elle était

en outre d'une faiblesse si grande que, chez elle, la volonté même de se révolter eût été impuissante.

Pendant toute la route, sa fatigue l'avait plongée dans une sorte de sommeil pesant et maladif.

En arrivant, elle s'étendit sur un lit à l'auberge du *Mouton couronné.*

Nos trois gentilshommes et René de Penhoël s'attablèrent. On fit boire René tant qu'on put, et l'on ne manqua pas de trinquer à son prochain retour dans la maison de ses pères.

Vers quatre heures et demie, Robert, Blaise et Bibandier montèrent à cheval. Avant de partir, ils dirent à René :

— Vous avez confiance en nous, maintenant, Penhoël; vous savez désormais où sont vos amis, et où sont vos ennemis. Nous sommes forcés de vous quitter pour aller préparer les voies, là-bas, au manoir. D'ici huit heures, passez le temps comme vous l'entendrez... mais à huit heures il faut que vous soyez sur la route de Penhoël.

René resta seul avec sa femme, qui dormait; ses anciennes idées de vengeance ne le reprirent point. On lui avait mis de l'or dans ses poches, et il avait le vin content ce jour-là.

A huit heures il quitta l'auberge, suivant les instructions de nos trois gentilshommes. Son cheval était le seul disponible qui restât dans les auberges et à la poste de Redon; car Robert avait pris ses précautions, en cas de mésaventure.

Il avait vaguement la crainte d'être poursuivi par le nabab.

Celui-ci avait perdu un jour entier à chercher, dans Paris, madame et René de Penhoël. Au départ, Robert et ses deux compagnons avaient sur lui plus de douze heures d'avance; mais ce large intervalle s'était amoindri peu à peu, durant le voyage; et les deux chaises de poste du nabab touchèrent le pavé de Redon quatre ou cinq heures seulement après l'arrivée des fugitifs.

Le maître de l'auberge lui donna tous les renseignements désirables sur les cinq voyageurs descendus au *Mouton couronné* dans l'après-midi. L'oncle Jean fut chargé de se rendre auprès de madame. En la voyant si faible, il dut hésiter et se demander si elle pourrait supporter encore la route de Redon au manoir. Mais on ne pouvait la laisser dans cette chambre d'auberge à la merci des événements.

Jean de Penhoël se fit reconnaître et prononça quelques paroles d'espérance, mais il ne risquait point encore les noms de Diane, de Cyprienne et de Blanche, parce qu'il craignait pour la pauvre malade l'émotion subite et trop forte.

On la plaça loin de ses filles, dans la voiture où se trouvaient le père Géraud et Vincent.

A une lieue de Redon, René de Penhoël, qui chancelait au trot de sa monture, en suivant machinalement la route connue du manoir, entendit derrière lui le galop d'un cheval. La nuit était

humide et sombre. C'était au fond de cette vallée, couverte de taillis, où Bibandier alignait jadis les rangs de sa fantastique armée. Penhoël tourna la tête et vit dans les ténèbres une forme noire qui avançait rapidement.

C'était un cavalier, dont la taille et la figure disparaissaient sous les plis d'un long manteau.

— Qui es-tu? cria l'ancien maître d'une voix avinée.

Le cavalier ne répondit point.

— Moi, je suis Penhoël, reprit René. Je vais racheter le manoir de mon père, et chasser Pontalès, le fils du gargotier de Carentoir, comme un chien qu'il est!

Le cavalier garda encore le silence.

Malgré son ivresse, René se sentit le cœur serré par un effroi vague. Il mit son cheval au pas. Le cavalier fit de même. René le considérait à la dérobée, et mesurait sa grande taille, qui se développait confusément dans l'ombre.

Il mit les éperons dans le ventre de sa monture, qui partit au galop. Le cheval de l'étranger galopa de front.

— Qui es-tu? qui es-tu? balbutia Penhoël.

Même silence de la part de l'inconnu. René tremblait.

Au bout d'une heure de marche, pendant laquelle son ivresse fit passer devant ses yeux d'effrayantes visions, son cheval raidit les jarrets et s'arrêta court.

Une nappe d'eau écumante et agitée s'étendait sur la route au-devant de lui. A gauche, le marais de Glénac prolongeait sa surface immense, au centre de laquelle la Femme blanche balançait les plis de sa robe de brouillard; à droite, la double colline donnait passage au torrent.

En face, on apercevait vaguement au sommet de la montée les constructions du manoir.

Il n'y avait pas une seule lumière aux fenêtres.

Mais, au bas de la colline, on distinguait une lueur incertaine qui brillait à travers les châtaigniers, dans la loge de Benoît, le passeur.

— Au bac! cria René de toute sa force.

Sa voix enrouée dut mourir avant d'arriver au milieu de la rivière : il ne se fit aucun mouvement dans la loge.

L'inconnu arrondit ses deux mains autour de sa bouche et cria d'une voix vibrante, qui sonna dans la nuit comme l'appel d'un cor :

— Au bac! oh! oh!

La lumière s'éteignit dans la loge.

René tressaillit sur son cheval et se sentit froid dans les veines.

XXIII

LE MOURANT.

En quittant l'auberge du *Mouton couronné*, qui devait rappeler à Robert et à Blaise une foule de bons souvenirs, nos trois gentilshommes avaient pris la route de Redon à la Gacilly. Mais, au lieu de poursuivre tout droit leur chemin jusqu'au manoir, ils s'arrêtèrent à la hauteur du bourg de Bains, et entrèrent dans le taillis.

Ils descendirent tous trois de cheval.

Jusqu'alors la route s'était faite silencieusement, et chacun d'eux semblait en proie à des méditations assez graves.

— Nous allons jeter notre bonnet par-dessus les moulins! dit Robert en passant sa bride autour d'une branche de chêne; nous allons jouer le tout pour le tout, et ces parties-là se gagnent plus souvent qu'on ne pense!

— Nous avons du malheur, soupira Bibandier.

— Tais-toi! s'écria Blaise, sans ta bêtise, les petites seraient au fond de l'eau, et nous aurions dans nos poches les diamants du nabab!

— L'Endormeur, mon ami, répliqua Bibandier, tu n'as plus le droit de parler : ton poison n'a pas mieux réussi que ma noyade. Les petites ont un sort!

— Imbécile! grommela Blaise.

— La paix! fit Robert : nous n'avons pas le temps de nous disputer. Si nous travaillons bien comme il faut, ce soir, la chance peut tourner encore. Et ce qui me plaît dans cette partie, c'est qu'au moins elle ne sera pas longue à décider.

— Mais, dit Blaise, si nous la perdons?

— A la grâce du diable! Si nous la perdons, il n'y a plus rien

à faire en France. Tu files de ton côté, moi du mien; Bibandier prend une troisième route, et nous recommençons sur nouveaux frais.

Il s'arrêta sur le bord du taillis, qui faisait face au bourg de Bains, et reprit :

— C'est dur à penser! Les années viennent, et l'on n'est pas beaucoup plus avancé que le premier jour! Bah! chaque homme trouve l'occasion de faire fortune une fois dans sa vie. Mes bons amis, c'est peut-être ce soir que notre étoile prendra sa place au ciel.

— Peste! interrompit Blaise, te voilà poète!

— Tu vas mourir! marmotta Bibandier.

L'Américain fit la grimace à ce dernier mot; puis il releva la tête et montra du doigt la dernière maison du bourg.

— Si maître Protais Lehivain n'a pas perdu ses vieilles habitudes, reprit-il, nous allons le voir sortir tout à l'heure et venir de ce côté, vers la brume, fumer sa pipe du soir.

— Mais que diable veux-tu faire de maître Lehivain? demanda Blaise.

Robert haussa les épaules.

— Penses-tu, répliqua-t-il, que M. le marquis de Pontalès viendrait volontiers à un rendez-vous que nous lui assignerions, sur la lande, après la nuit tombée?

— C'est juste, c'est juste! dit Blaise : Macrocéphale nous servira d'appeau. Qui sait? l'aventure sera drôle, et nous allons peut-être rire.

— Je sais bien, moi, qui ne rira pas!... dit l'Américain en fronçant le sourcil. Le vieux brigand de Pontalès y passera, ou bien nous serons riches!

Bibandier redressa tout d'une pièce sa longue taille.

— En voilà un que j'exterminerais sans faiblesse! prononça-t-il gravement. Jusqu'ici j'ai été la victime de mon bon cœur : il est temps que cela finisse!

— Chut! murmura Robert, et attention!

Il se courba pour cacher sa tête derrière le talus. Blaise et Bibandier l'imitèrent.

La maison de l'homme de loi venait de s'ouvrir, et maître Protais Lehivain, surnommé Macrocéphale, s'avançait, en personne, dans la direction du bois. Sa longue tête était couverte d'un bonnet de laine, mais il avait l'habit noir et les breloques d'un homme d'importance.

Il se promenait tout doucement les mains derrière le dos, fumant sa pipe comme un juste, et méditant à loisir quelque affreux tour de chicane.

La nuit commençait à devenir sombre lorsqu'il passa au ras du talus.

— En avant! dit Robert, qui sauta d'un bond sur la lande.

Le pauvre homme de loi voulut pousser un cri, en voyant ces trois figures trop connues qui l'entouraient à l'improviste; mais Bibandier lui mit sa main énorme sur la bouche.

— Par Satan! monsieur de la Chicane, dit-il terriblement, si tu soupires seulement, je t'étrangle!

Lehivain tremblait de tous ses membres, et ses dents claquaient.

— Mes bons messieurs, balbutia-t-il enfin, mes dignes et chers amis... je suis bien heureux de vous revoir. Mais l'étonnement... le saisissement... le plaisir!...

Ses petits yeux roulaient et n'osaient point se fixer.

— Allons, allons! dit Bibandier, qui étaient glorieux de faire peur à quelqu'un, on sait bien que tu nous aimes, monsieur de la Chicane. Pas de grandes phrases! nous avons besoin de toi : suis-nous.

— Je vous suivrai au bout du monde, mes chers messieurs, répliqua le malheureux Macrocéphale; mais pourtant...

— Venez! interrompit Robert.

Lehivain ne souffla plus mot et se laissa conduire à l'intérieur du taillis. On se remit en selle, et l'homme de loi fut placé en croupe derrière Bibandier.

— Marchons! dit Robert, qui prit l'arrière-garde, pour pouvoir causer avec l'homme de loi.

— Si vous allez au manoir, fit observer timidement celui-ci, je vous engage à prendre le pont des Houssaies, mes dignes messieurs... car nous sommes en déris depuis hier, et le bac de Port-Corbeau ne sert plus à grand'-chose.

— Benoît Haligan est mort? demanda l'Américain.

— Guère ne s'en faut, mon bon monsieur de Blois. Vous savez que le pauvre fou croit deviner l'avenir. Voilà plus de six mois qu'il agonise!... et il a prédit lui-même que la mort entrerait ce soir dans sa cabane.

— Et Pontalès? demanda encore Robert.

— Oh! celui-là se porte bien. Dieu merci! toujours fin comme une demi-douzaine de Normands, toujours dur avec le pauvre monde! Jésus! bon Dieu! mon digne monsieur Robert, je suis un homme paisible; mais lorsque je le vis vous chasser de Penhoël, oh! je l'avoue franchement, j'eus envie de lui briser mon bâton de houx sur la tête.

— En vérité! fit Robert; ce fut à ce point-là?

Macrocéphale prit un air attendri.

— Mes excellents amis, dit-il, mon digne monsieur de Blois, mon cher monsieur Blaise, et vous-même, mon brave monsieur Bibandier, vous ne pouvez pas savoir combien je vous suis attaché sincèrement et du fond du cœur. Pour vous être seulement agréable, voyez-vous, je me ferais hacher en mille pièces!

Bibandier éclata de rire.

— J'attendais cette chute-là! s'écria-t-il. Eh bien! monsieur de la Chicane, vous voyez bien que nous vous payons de retour, puisque nous avons fait cent lieues pour venir vous chercher!

— Et m'est-il permis de vous demander...? commença l'homme de loi.

— En temps et lieu vous saurez tout cela, monsieur Lehivain, interrompit Robert; la question importante, pour le moment, est de savoir si vous voulez être avec nous ou contre nous.

— Seigneur Jésus! s'écria l'homme de loi, moi! contre vous!

— Pour parler franc, reprit Robert, nous voulons en finir avec Pontalès.

Par des voies légales, je suppose?

— Très légales!

— Eh bien! mon digne monsieur de Blois, mon cher monsieur Bibandier, je suis à vous... tout à vous!

Ils cheminaient maintenant à travers la lande, suivant à peu près la même route que Diane et Cyprienne avaient parcourue la nuit de la Saint-Louis, en revenant de leur expédition chez l'homme de loi.

Ils traversèrent le pont des Houssaies, dont les piles de bois tremblaient sous l'effort croissant de l'inondation; puis ils descendirent la rivière jusqu'au passage de Port-Corbeau. Comme ils arrivaient sous le manoir, Robert, qui marchait le premier, arrêta son cheval.

— Maître Lehivain, dit-il, votre besogne ne sera pas bien malaisée, et nous vous paierons chacun de vos pas comme si vous étiez un roi.

— Ce n'est pas l'intérêt qui me fait agir, mon digne monsieur.

— Ecoutez : vous aurez tout simplement à monter jusqu'au manoir.

— Volontiers... Pour quoi faire?

— Pour aller nous chercher M. le marquis de Pontalès, avec qui je veux avoir une entrevue.

L'homme de loi secoua la tête.

— J'aurais beau monter au manoir, répondit-il, cela ne vous avancerait guère. Pontalès est un homme habile, je dois en convenir. Il reste là-bas, dans le grand château, pour faire dire aux alentours que les convenances sont gardées et que la maison de Penhoël attend encore ses anciens maîtres, dans le cas où ils viendraient payer le prix de rachat.

— Et il n'y a personne au manoir?

— Macrocéphale montra du doigt la façade, où ne brillait aucune lumière.

— Personne! répliqua-t-il, si ce n'est un vieux domestique chargé du bac, qui demeure dans les communs. C'est toute une comédie. La grande porte du manoir reste ouverte, et Pontalès

répète à qui veut l'entendre qu'il espère voir les Penhoël rentrer dans la maison de leurs aïeux.

Robert n'écoutait plus et semblait méditer sur ce contre-temps.

— Mais si vous voulez, ajouta Macrocéphale, je vais prendre un de vos chevaux et courir jusqu'à Pontalès.

— Il faut que l'entrevue ait lieu ici, répliqua Robert.

— Eh bien! je vous ramènerai votre homme.

L'Américain examina en dessous l'homme de loi, qui gardait son air doucereux et innocent.

— L'Endormeur! dit-il, on ne doit pas encore être couché à la ferme; va chercher le petit Francin, et si l'on t'interroge, dis qu'il s'agit des intérêts de Penhoël.

Blaise s'engagea dans le sentier qui conduisait à la ferme.

— Mon brave monsieur Lehivain, reprit Robert, nous avons toute confiance en vous, mais il faut une grande heure pour aller et revenir de Pontalès, et que de choses se passent dans la tête d'un homme pendant une heure! Restez plutôt avec nous : le petit Francin portera la lettre que vous allez écrire à M. le marquis.

— La lettre? répéta Lehivain. Comment voulez-vous que j'écrive au milieu de ce taillis?

Robert indiqua du doigt une lueur qui brillait à travers les branches de châtaigniers.

— La loge du vieux Benoît nous servira de bureau, répondit-il.

— Ce que nous allons faire, murmura l'homme de loi, n'a pas besoin de témoins.

Ils étaient à cinquante pas tout au plus de la loge. Bibandier se glissa entre les branches du taillis et disparut pour revenir presque aussitôt.

— Le pauvre vieux ne nous gênera pas, dit-il de loin.

— Il est mort?...

— Donnez-vous la peine d'entrer : nous sommes les maîtres de la loge.

Ils s'introduisirent tous les trois dans la cabane, dont l'intérieur sombre et enfumé n'était éclairé que par une mince chandelle de résine, placée au chevet du grabat. Le vieux Benoît était étendu sur le dos, les bras en croix, les yeux ouverts et fixes. Il ne respirait plus.

Robert alla prendre la résine et la posa auprès du trou qui servait de cheminée.

— Allume du feu, Bibandier, dit-il; car maître Lehivain a l'air de trembler la fièvre.

L'homme de loi frissonnait en effet. L'aventure tournait au lugubre, et il se demandait avec effroi quel en serait le dénouement. Il s'était assis le plus loin possible du grabat, et de manière à tourner le dos au mort.

Bibandier jeta dans le foyer une brassée de bois sec.

Quand la flamme s'éleva, claire et pétillante, l'Américain rapprocha son escabelle avec un mouvement de bien-être non équivoque.

— Les soirées fraîchissent, dit-il, et le feu commence à ne pas être de trop! Avez-vous ce qu'il faut pour écrire, monsieur Lehivain? Moi, je n'ai que du papier timbré.

Macrocéphale releva sur lui un regard de surprise.

— Ça vous étonne? reprit l'Américain. Nous allons traiter une affaire sérieuse ce soir. Pontalès nous a joué un bon tour autrefois... mais, après la partie, vient la revanche... Arrangez-vous le mieux possible et tâchez d'écrire sur vos genoux.

Lehivain avait tiré de sa poche une petite écritoire, une plume et du papier.

— Ma parole, reprit Robert, j'ai songé un instant à faire en personne une visite à ce vieux coquin de marquis : c'eût été plus simple... mais on pourrait entrer dans ce grand diable de château et n'en point ressortir. J'aime mieux traiter la chose par correspondance... écrivez.

— Je suis à vos ordres, dit Macrocéphale.

— Ecrivez!... Voyons, qu'allons-nous dire?

— Quelque chose d'adroit, insinua Bibandier : si c'était un homme de nos âges, on pourrait risquer le rendez-vous d'amour...

— Tais-toi! interrompit Robert : écrivez... « Monsieur le marquis... » Que diable, monsieur Lehivain, vous n'êtes pas un enfant... écrivez de manière à ce qu'il vienne et gagnez votre argent!

L'homme de loi se gratta l'oreille.

— A cette heure de nuit! murmura-t-il, et le jour où tombe le terme... D'ailleurs, le marquis va se dire : Pourquoi maître Lehivain ne vient-il pas jusque chez moi?...

— Il faut trouver un moyen.

— Je cherche, dit Bibandier.

— Tais-toi! Maître Lehivain, vous êtes un homme de ressources...

— Vous êtes bien honnête, mon digne monsieur; mais Pontalès est si défiant! Attendons donc, s'écria-t-il tout d'un coup en se touchant le front : je crois que j'ai trouvé.

— Voyons...

— Il y a une chose qui mettrait Pontalès sur ses deux jambes, quand même il serait à l'agonie : c'est le nom de l'aîné de Penhoël.

— En vérité! reprit Robert, qui se prit à sourire.

— On parle justement dans le pays, depuis deux ou trois mois, du prétendu retour de M. Louis poursuivit Macrocéphale; vous m'entendez bien, une de ces rumeurs qui se répandent, on ne sait

pourquoi ni comment. Je vais lui dire qu'il s'agit d'événements graves, où se trouve mêlé Louis de Penhoël.

— Dites-lui cela, maître Lehivain, répliqua Robert; et peut-être ne mentirez-vous pas tant que vous croyez.

La plume de l'homme de loi, qui courait déjà sur le papier, s'arrêta net.

— Comment, balbutia-t-il, est-ce que vous sauriez...?

Blaise revenait avec le petit Francin.

— Finissez votre lettre, dit Robert. Avant une heure vous en saurez aussi long que nous.

L'homme de loi plia sa missive et la remit au petit paysan, qui partit au galop, croyant servir les intérêts de l'ancien maître de Penhoël.

Dès qu'il se fut éloigné, Robert devint taciturne, et Macrocéphale essaya en vain de renouer la conversation.

C'était une nuit de novembre, noire et froide; on entendait gémir le vent dans les taillis, et l'eau déchaînée, qui roulait en bouillonnant au pied de la colline.

A l'intérieur de la cabane le silence régnait.

Une fois, Macrocéphale, qui avait l'oreille aux aguets, crut entendre un soupir faible, venant du lit mortuaire. Il se leva épouvanté, mais nos trois compagnons le forcèrent à se rasseoir, et ne lui épargnèrent point les moqueries.

Par le fait, le pauvre Benoît Halligan était toujours sur son grabat, les bras en croix, et les yeux morts.

Au bout d'une heure, on ouït un bruit de chevaux sur la montée.

Nos trois compagnons se cachèrent précipitamment derrière la porte, et l'homme de loi resta seul auprès du foyer.

L'instant d'après, le vieux marquis de Pontalès entrait dans la cabane.

Il avait mis de côté son sourire emmiellé et semblait de fort mauvaise humeur.

— Que signifie cela? s'écria-t-il du seuil. Pourquoi ce rendez-vous? Et depuis quand n'avez-vous plus la force de venir jusque chez moi?

Macrocéphale faisait de grands saluts. Peut-être eût-il été fort embarrassé pour répondre, si nos trois gentilshommes ne lui en eussent épargné la peine. Pontalès en effet fit trêve à ses questions, parce que la porte venait de se refermer bruyamment derrière lui. Il se retourna en tressaillant, et reconnut d'un seul coup d'œil à qui il avait affaire.

— Un guet-apens! murmura-t-il.

Puis il ajouta sans savoir qu'il parlait :

— Mon fils m'écrivait hier qu'ils étaient tous à Paris!

— Voici un pauvre raisonnement pour un homme de votre force! répliqua Robert en riant. Ne savez-vous pas bien qu'un

quart d'heure avant sa mort M. de la Palisse était encore en vie? Mais nous oublions de nous serrer la main, cher marquis, et de nous demander mutuellement de nos nouvelles.

Pontalès semblait un renard pris au piège. Sous ses paupières baissées à demi, on voyait ses petits yeux gris qui roulaient tout effarés.

Robert, Blaise et Bibandier lui-même vinrent tour à tour lui tendre la main. Il répondit machinalement à cette ironique politesse.

— Messieurs, balbutia-t-il, c'est vous sans doute qui avez induit M. Lehivain à m'indiquer ce rendez-vous?

— Si vous nous aviez laissé notre beau manoir de Penhoël, cher marquis, répliqua Robert, nous n'en serions pas réduits à vous recevoir dans une chaumière. Ah! vous jouâtes là un joli coup de cartes! Du diable si j'ai vu tricher avec plus d'aplomb en ma vie! Les gendarmes, les extraits des rôles de la préfecture... tout cela était très fort! Mais prenez donc la peine de vous asseoir, monsieur le marquis, nous avons beaucoup de choses à nous dire, et rester debout serait fatigant.

Pontalès s'assit sur une escabelle.

— Procédons sans plan ni méthode, reprit l'Américain, dont l'air libre contrastait avec la détresse du marquis : je ne hais pas cet aimable désordre qui saute d'un sujet à un autre et varie gaiement l'entretien. Vous nous parliez de votre fils? Un très beau cavalier, ma foi, et qui menait bonne vie là-bas dans la capitale. Vous avez reçu de lui une lettre hier... Je puis vous donner des nouvelles encore plus fraîches.

— Vous l'avez vu récemment? demanda Pontalès, qui tâchait de se remettre.

— Mon Dieu! répondit Robert, je ne sais trop comment vous dire cela. Le fait est que c'est une déplorable affaire!

Le marquis était père : sa tête se releva, inquiète.

— Vous savez, reprit l'Américain; on est jeune, on est brave, peut-être un peu querelleur... on a des duels.

— Un duel! s'écria le marquis.

— Un duel extrêmement malheureux, mon cher monsieur de Pontalès. L'aîné de Penhoël lui a mis trois pouces de fer dans la poitrine.

Le marquis se leva tout d'une pièce, comme s'il eût reçu un choc galvanique. Macrocéphale ne put s'empêcher de l'imiter.

Nos trois gentilshommes, assis l'un auprès de l'autre, balançaient leurs jambes croisées et gardaient un calme parfait.

Blaise et Bibandier regardaient avec admiration leur camarade. L'Américain était décidément bien fort! Quelle trouvaille que ce coup d'épée donné au jeune marquis par l'aîné de Penhoël!

— L'aîné de Penhoël! répéta Pontalès d'une voix tremblante, celui qu'on n'a pas vu depuis vingt ans! Mes oreilles ne me

trompent-elles point, et parlez-vous bien de Louis de Penhoël?

A ce nom prononcé, un soupir se fit entendre du côté du grabat.

Bibandier et Blaise étaient pâles, mais Robert haussa les épaules.

— Quand les vivants le voudront, prononça-t-il lentement, le mort se rendormira.

Tout le monde, cependant, glissait vers le grabat des regards effrayés. Comme si le vieux Benoît eût voulu protester contre cette menace, on le vit s'agiter entre ses draps, puis se lever sur son séant.

— C'est aujourd'hui, dit-il d'une voix creuse. Voilà bien des jours et bien des nuits que j'attendais ce moment! la main de Dieu est sur moi... je ne verrai point le retour de Penhoël.

Tout le monde gardait un silence glacé, Robert lui-même, malgré sa forfanterie, ne trouvait pas le courage d'ouvrir la bouche.

— J'avais compté mes heures! reprit le vieillard; je savais bien que la maladie n'aurait pas le temps de me tuer, je l'avais dit... je l'avais dit! L'étranger était venu par un déris... dans une nuit sombre... C'est par une nuit sombre et par un déris qu'il devait revenir. Penhoël! Penhoël! celui qui tuera ton corps et ton âme va me prendre ma vie mortelle!

Son souffle râlait, chacune de ses paroles tombait sourde et pénible. Il n'y avait pas dans la cabane une seule poitrine qui ne fût oppressée.

— Qui donc a laissé ouvertes les portes du manoir? reprit encore le vieux passeur dont la voix se fit plus vibrante. Je vois entrer ceux qui n'auraient jamais dû sortir. Celles qu'on croyait mortes ont, autour de leurs lèvres roses, le sourire de la vie. Penhoël ne cherche plus ses filles parmi les Belles de nuit, qui glissent sous les saules... Et l'absent! comme son cœur bat! son noble cœur! Les larmes sont séchées dans les yeux de la sainte femme...

Un sourire étrange éclaira sa face hâve; il balbutia encore des paroles qu'on ne pouvait plus entendre, et sa tête lourde rebondit sur la paille de son oreiller.

Un long silence régna dans la cabane, puis l'Américain rapprocha son escabelle du siège de Pontalès.

— Il y a du vrai dans ce que dit ce vieux fou, monsieur le marquis! murmura-t-il. L'œuvre que vous avez édifiée péniblement, à force de trahisons et de mensonges, est sapée par la base. Tel que vous me voyez, marquis de Pontalès, je viens vous apporter la ruine ou le salut. C'est à vous de choisir!

XXIV

LE CHATIMENT

La lutte était entre Robert et le marquis; Blaise et Bibandier se taisaient; Macrocéphale jetait des regards effarés vers le pauvre grabat de Benoît.

— S'il ne s'agissait que du rachat de Penhoël, reprit Robert, je n'aurais pas eu l'idée de vous déranger, monsieur le marquis; mais vous avez bien d'autres choses à craindre. Savez-vous que ce Louis de Penhoël est un rude adversaire?...

— Vous l'avez vu? demanda Pontalès.

— Comme je vous vois, monsieur le marquis.

— Est-il toujours fort?

— Toujours fort, toujours brave, toujours jeune!

— Voyons, messieurs, reprit Pontalès, qui commençait à oublier la blessure de son fils, en donnant à son visage cette expression de bonhomie que nous lui connaissions jadis, j'ai regretté bien souvent de m'être séparé de vous. Et une fois passé le premier instant de surprise, je suis plutôt joyeux que mécontent de vous revoir.

Robert lui tendit la main.

— Voilà qui est parler, Pontalès, s'écria-t-il, d'autant mieux que votre sincérité est à l'abri de tout soupçon! Puisque vous le prenez ainsi, comme il faut, je vais jouer cartes sur table. D'abord nous ramenons de Paris René de Penhoël et sa femme.

— Ah! fit Pontalès. C'est vous qui les ramenez?

— Naturellement : il nous fallait bien une arme contre votre habileté grande, monsieur le marquis. De manière ou d'autre. Penhoël possède les fonds qui doivent servir au rachat. Or, je ne veux pas vous le cacher, monsieur le marquis, le jour où

Penhoël rentrera dans son manoir, vous serez bien près de quitter votre beau château et tous vos magnifiques domaines.

— Comment cela?

Robert tira sa montre.

— Dix heures! murmura-t-il en se parlant à lui-même; dans une demi-heure, René sera ici. Pardonnez-moi si je n'entre pas dans des explications détaillées, car le temps nous presse, et c'est à peine si nous pouvons dresser les actes qu'il nous faudra signer.

Pontalès ne répondit point, mais son regard fit le tour de l'assistance.

— Sans doute, reprit Robert qui interprétait ce coup d'œil furtif et peureux, nous sommes trois contre un, car maître Lehivain observera la neutralité la plus absolue, en cas de guerre déclarée; nous pourrions user de violence à notre aise; mais ne craignez rien, monsieur le marquis, nous n'aurons pas besoin de cela. Notre intérêt veut qu'une alliance soit conclue entre vous et nous, alliance solide, cette fois, et que votre caprice ne puisse plus rompre.

Il se tourna vers l'homme de loi, qui chauffait ses grands souliers ferrés au coin de la cheminée.

— Préparez votre plume et votre encre, monsieur Lehivain, reprit-il. Voici deux feuilles de papier timbré, ayez l'obligeance de nous minuter un acte passé entre M. de Pontalès d'une part, et nous trois de l'autre, lequel acte divise en quatre portions égales les anciens domaines de Penhoël.

— Et je n'aurai qu'un quart? grommela le marquis.

— Chacun de nous, répliqua Robert, aura l'un des trois autres quarts.

— J'aime mieux subir le rachat.

Robert donna les deux papiers timbrés à l'homme de loi.

— Permettez, dit-il, en faisant à Pontalès un petit signe de tête amical : vous n'avez pas tout à fait le choix. Si nous ne sommes pas avec vous, nous serons contre vous, n'est-ce pas, mes braves?

Blaise et Bibandier s'agitèrent sur leurs escabelles.

— Et si nous sommes contre vous, reprit Robert, nous ramènerons sur le tapis certaines vieilles histoires qui vous donneront bien du fil à retordre. Maître Lehivain, écrivez un peu plus vite.

— A quoi bon? dit tout bas Pontalès, je ne signerai pas.

— Vous signerez, mon vieil ami! Figurez-vous que le diable s'est mêlé de nos affaires : les deux filles de l'oncle Jean ne sont pas mortes.

Pontalès tressaillit.

— Le vieux Benoît vient de vous le dire dans son langage original. Elles sont, ma foi, pleines de vie et n'ignorent rien de

votre bonne volonté à leur égard... Mais voilà le plus curieux : c'est par leur entremise que Louis de Penhoël a retrouvé sa famille. Il les aime à la folie... et je vous garantis que si jamais il passe l'Oust, à Port-Corbeau, vous aurez bien vite de ses nouvelles.

— Voici l'un des doubles, dit Macrocéphale.

Robert y jeta un rapide coup d'œil.

— C'est parfait! dit-il; tirez-en la copie.

Lehivain se remit au travail.

— Mais enfin, murmura Pontalès, qui semblait hésiter, en quoi la signature de cet acte pourrait-elle me protéger?

— Dans un quart d'heure, répondit l'Américain, René va demander le bac; nous sommes armés sous nos manteaux, et je vous ai apporté un poignard, monsieur le marquis.

— A moi!

— A vous, car, cette fois, chacun mettra la main à l'œuvre : nous serons cinq, en comptant maître Lehivain, qui ne nous refusera pas son aide.

— Je suis un homme paisible... balbutia Macrocéphale.

— Vous ferez nombre, et cela ne sera pas inutile... car nous aurons peut-être plus d'un adversaire à combattre.

— Louis de Penhoël? prononça Pontalès à voix basse.

— Louis de Penhoël! répliqua l'Américain.

Il parlait ici contre sa pensée. Selon lui, le nabab devait être encore à Paris, ou, tout au plus, sur la route de Bretagne; mais il lui fallait un tout autre épouvantail que René.

Pontalès hésitait encore.

Macrocéphale venait d'achever la copie de l'acte.

— Monsieur le marquis, dit Robert, il faut vous décider. Si vous ne signez pas, nous allons faire nous-mêmes office de passeur, et amener les deux Penhoël. Il faut que vous compreniez bien votre situation. Vous avez affaire ici à trois hommes qui n'ont plus rien à perdre et qui, peut-être, gardent contre vous quelque petite rancune. Ces hommes sont habitués à mettre leur intérêt avant toute idée de vengeance. Profitez, croyez-moi, de leur sagesse! car, si vous perdez l'occasion ce soir, demain ces hommes porteront témoignage dans l'accusation de vol et d'assassinat que les deux Penhoël comptent vous intenter.

Pontalès pressa son front chauve entre ses deux mains.

Un cri retentissant se fit entendre au dehors, dans la direction de la route de Redon. On disait :

— Au bac! oh! oh!

Le vieux passeur s'agita une seconde fois sous la couverture, comme si ce cri eût remué son agonie.

— Le voilà! murmura-t-il de sa voix creuse et haletante. je le reconnais! mon Dieu! donnez-moi une heure de vie, pour que le serviteur puisse saluer son maître, avant d'aller vers vous!

Pontalès saisit une des copies et apposa convulsivement sa signature au bas du papier.

Tout le monde se leva. Robert souffla la résine.

La voix de l'agonisant s'éleva encore dans la nuit.

— Il a signé! murmura-t-il; mais Dieu veille! Assassins! assassins! malheur à vous!

La porte avait été ouverte, Bibandier, Pontalès et l'homme de loi étaient déjà dehors.

— Voilà trois mois que le vieux agonise, grommela Blaise, et son témoignage serait terrible en cas de malheur.

— Sors! dit Robert.

Blaise sortit. Au lieu de le suivre, l'Américain se dirigea en tâtonnant vers le lit du mourant.

D'un geste brusque, il retira l'oreiller de paille qui soutenait la tête de Benoît. Celui-ci poussa un cri faible : sa tête pendait, maintenant, renversé, et le souffle s'arrêtait dans sa gorge.

— Je l'avais dit! balbutia-t-il en luttant contre la dernière étreinte de la mort; je l'avais dit, mon corps était à toi... que Dieu et la Vierge aient pitié de mon âme!

Le silence régna dans la loge : Robert, dont le front pâle s'inondait d'une sueur froide, avait rejoint ses quatre compagnons. Ils entrèrent tous les cinq dans le bac. Pontalès et Macrocéphale lui-même étaient armés.

Pontalès avait un tremblement nerveux par tout le corps, ce fut lui qui sauta le premier dans le bateau.

— Ils ont jusqu'à minuit! murmura-t-il; jusqu'à minuit, tous ceux qui tenteront de passer la rivière doivent mourir.

Son esprit semblait frappé violemment. La fièvre le jetait hors de cette prudence cauteleuse, qui avait été sa règle durant toute une longue vie. Robert riait dans sa barbe, à le voir prendre la tête du bac et brandir son couteau.

Bibandier avait saisi la perche; maître Lehivain se tenait coi, à l'arrière de la barque, et sentait tous les tourments d'un homme paisible lancé tout à coup au milieu d'une bataille.

Ils atteignirent le milieu de la rivière. On n'apercevait encore rien sur la rive opposée, tant la nuit était sombre.

— Couchez-vous au fond du bac, dit Robert; Bibandier seul doit se montrer à découvert.

Il joignit l'exemple au précepte, et l'on ne vit plus, au-dessus du bord, que la tête chevelue de l'ancien uhlan. Au bout d'une minute, celui-ci cessa de percher.

— Il est tout seul, murmura-t-il.

— Aborde! répliqua Robert.

Puis il ajouta en serrant le bras de Pontalès :

— On dit qu'entre vous et Penhoël c'est une haine de plus d'un siècle. Vous avez droit à la préséance, monsieur le marquis... c'est vous qui passerez le premier!

— Soit! répliqua Pontalès d'une voix sourde: je frapperai le premier.

Le bateau toucha, et presque aussitôt René de Penhoël sauta lourdement sur les planches vermoulues de la cale. On ne pouvait distinguer les traits de son visage, mais tout en lui révélait une agitation extraordinaire.

— Vite! vite! balbutia-t-il : il a disparu avec son grand cheval noir; mais il va revenir peut-être... vite!... vite! mettez la rivière entre lui et moi!

Nos quatre compagnons s'étaient relevés, mais René de Penhoël ne les voyait même pas. Son regard restait cloué sur le rivage, avec une indicible terreur. Pontalès était en proie à une sorte de folie, Robert était obligé de le retenir pour l'empêcher de s'élancer sur son ennemi.

— Tout à l'heure! murmurait l'Américain, tout à l'heure!...

Pontalès se débattait, l'écume à la bouche. Le bateau avait cédé au courant pendant les quelques secondes où la perche de Bibandier était restée oisive.

On se trouvait maintenant auprès d'une petite langue de terre, où croissaient des saules; ces mêmes saules qui avaient servi d'abri à Robert et à Blaise la nuit de leur arrivée au manoir.

— Tourne! cria l'Américain, où nous allons chavirer.

Au moment où Bibandier, obéissant, plantait sa perche contre le rivage, une invisible main la saisit par sa garniture de fer, et attira violemment le bac. L'ancien uhlan poussa un cri de frayeur. Ses mains abandonnèrent la perche. Le bateau s'était heurté contre la langue de terre, et il y avait maintenant sur l'avant un homme de grande taille, qui avait surgi là comme par enchantement.

— Louis de Penhoël! murmura Robert, qui lâcha le bras de Pontalès.

— Tu mens! dit René, il n'y a plus qu'un Penhoël. L'autre était un lâche et un traître.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-il tout à coup, je meurs! — Marthe! — Louis! pardon!... Puis il tomba lourdement et resta en travers sur le bord du bateau. Le vieux Pontalès l'avait frappé par derrière. Celui-ci s'élança en brandissant son couteau dans l'air en criant :

— A l'autre à l'autre!

L'inconnu, qui était en effet Louis de Penhoël, n'avait point vu le coup qui frappait son frère. Il rejeta derrière lui son manteau et brisa sur son genou le bout de la perche pour s'en faire une arme.

Le bateau descendait à la dérive vers le milieu du marais. Le vieux Pontalès tomba arrêté, dans sa course, par un coup de massue. Puis une lutte courte s'engagea entre le nabab et les trois autres assassins; car Bibandier, le bon garçon, voyant que

les choses tournaient au tragique, s'était coulé entre les saules et cheminait déjà sur la route de Redon.

Les poignards n'avaient pas beau jeu contre la massue du nabab. Elle s'abaissa une fois, puis deux, puis trois.

A chaque coup on entendait un râle.

Après le dernier coup, le silence régna sur le bateau.

Louis de Penhoël jeta son arme.

La nuit était bien sombre. Néanmoins il voyait son frère couché contre le bord.

— René! dit-il, nous n'avons plus d'ennemis.

Le maître de Penhoël demeura immobile.

Le nabab enjamba les cadavres pour se rapprocher de lui.

Au moment où il se baissait pour lui prendre la main, René, qui était en équilibre sur le plat-bord, fit un mouvement convulsif et glissa dans l'eau, où il disparut aussitôt.

Le nabab poussa un grand cri, son pied venait de glisser dans la mare de sang qui était sous le corps de son frère.

Il plongea tout habillé, tandis que le bac, chargé de ses quatre cadavres, continuait d'aller à la dérive, vers le tournant de la Femme blanche.

Il resta longtemps sous l'eau, sondant les profondeurs sombres du marais. Par trois fois, on eût pu le voir reparaître et, par trois fois, entendre sa voix sonore qui jetait aux deux rives le nom de son frère.

Quand ces appels se taisaient, on n'entendait que le bruit sourd de l'inondation croissante, et ces vagues mugissements que jette le gouffre de la Femme blanche.

Louis plongea une dernière fois, et gagna ensuite la rive à la nage.

En ce moment, le bac touchait la lèvre du tournant et disparaissait sous le voile de brouillard qui forme le vêtement fantastique de la Femme blanche.

Le chaland tournoya en craquant, les cadavres, soulevés, se choquèrent. Le gouffre s'était refermé.

....

Les deux chaises de poste que nous avons vues s'arrêter devant l'auberge du *Mouton couronné*, sur le port de Redon, avaient passé la rivière de l'Oust au pont des Houssaies, et gagné le manoir de Penhoël, par la route praticables aux voitures.

Les portes du manoir étaient ouvertes. Pontalès semblait avoir voulu défier les événements, et proclamer bien haut qu'il attendait ses adversaires de pied ferme.

A l'intérieur de la maison, rien n'avait changé depuis trois mois. Durant tout cet espace de temps, en effet, Pontalès avait continué d'habiter le grand château, ne voulant pas jouir d'un bien qui ne lui était pas encore définitivement acquis.

Une fois passé le terme de rachat, il comptait bien prendre sa revanche.

Dans le salon du manoir, les voyageurs de nos deux chaises de poste étaient réunis.

On avait couché madame sur une chaise longue, et tout le monde l'entourait. Elle était pâle comme une morte, ses beaux traits, amaigris et fatigués, accusaient de longs jours de souffrance et de torture. Elle avait les yeux fermés, son souffle était faible, et il semblait que la vie fût sur le point de l'abandonner.

L'oncle Jean tenait une de ses mains et cherchait les imperceptibles battements de son poules. Diane et Cyprienne essayaient de réchauffer son autre main à force de baisers.

Blanche était à genoux sur le tapis à ses pieds.

A l'entour se rangeaient Etienne, Roger, Vincent et le bon vieux Géraud.

On entendit au loin sur le marais trois cris vibrants et prolongés.

Marthe eut un tressaillement faible, et ses paupières se soulevèrent à demi, pour retomber aussitôt.

Elle était dans un état de torpeur et d'anéantissement depuis son départ de Redon. Trop de souffrances avaient brisé son pauvre cœur de mère. Pendant la route, l'oncle Jean avait essayé de lui parler et de la préparer, mais ses oreilles étaient fermées.

Elle ne savait rien de ce qui s'était passé depuis quelques jours. Pour elle, il n'y avait point encore d'espoir; et son cœur restait accablé sous le malheur qui déjà n'existait plus.

Dans le salon de Penhoël tout le monde avait la même pensée, bien que personne ne songeât à l'exprimer par des paroles. Chacun se disait :

— Si elle allait mourir avant d'être heureuse!

Car sa joue devenait à chaque instant plus pâle, et le souffle qui tombait de ses lèvres entr'ouvertes s'affaiblissait de plus en plus.

— Ma mère! dit l'Ange qui avait des larmes dans les yeux : ne veux-tu point te réveiller?

Marthe n'entendait pas.

Cyprienne et Diane levaient au ciel leurs beaux regards humides, et priaient Dieu de toute la puissance de leurs âmes.

Tout à coup elles se dressèrent en même temps sur leurs pieds : l'amour avait fait naître la même pensée au fond de leurs cœurs.

Dans un coin du salon, les petites harpes se cachaient à demi sous les draperies d'une fenêtre, muettes depuis bien des jours. Diane et Cyprienne les roulèrent sans bruit jusqu'au milieu de la chambre.

Puis elles préludèrent doucement.

Puis encore leurs voix fraîches et pures s'unirent en disant cette chanson bretonne que madame aimait à entendre autrefois.

Les témoins de cette scène avaient leurs yeux fixés sur la

malade, et retenaient leur souffle. Le premier couplet s'acheva, sans que Marthe eût fait un mouvement. Les mains de Diane et de Cyprienne tremblaient en touchant les cordes des harpes; leurs voix étaient pleines de larmes.

Au second couplet, un soupir faible s'échappa de la poitrine de Marthe. Toutes les mains se joignirent; la prière descendit au fond de tous les cœurs.

Diane et Cyprienne chantaient bien doucement :

Belle de nuit, ombre gentille,
O jeune fille!
Qui ferma tes beaux yeux au jour?
Est-ce l'amour?
Dis, reviens-tu sur notre terre
Chercher ta mère?

Marthe avait rouvert les yeux, et un vague sourire errait autour de sa lèvre. Cyprienne et Diane abandonnèrent leurs harpes pour s'élancer à ses genoux.

En ce moment, la porte du salon s'ouvrit, et Louis de Penhoël parut sur le seuil.

Son beau visage était grave et triste; ses cheveux noirs, trempés d'eau et de sueur, tombaient sur ses habits en désordre.

Le regard de Marthe se reposa d'abord sur Blanche, puis sur Diane et Cyprienne : son sourire s'imprégnait d'une tendresse heureuse. Ses yeux se relevèrent ensuite, et parcoururent le cercle d'amis qui l'entouraient.

Personne n'osait ni faire un mouvement, ni prononcer une parole.

Quand les yeux de Marthe tombèrent sur Louis de Penhoël, qui demeurait immobile au seuil du salon, elle tressaillit vivement, et une nuance rosée vint colorer ses joues.

— Oh! murmura-t-elle, vous tous que j'aimais tant! Diane, Cyprienne, Blanche! mes filles chéries!... Louis! mon pauvre Louis! vous voilà donc tous réunis et heureux!

Une expression de doute et d'inquiétude se répandit sur son visage.

— Heureux! reprit-elle. C'est toujours ainsi que je vous retrouve dans mes songes...

Ses yeux se refermèrent de nouveau et sa tête se renversa sur le coussin de la chaise longue, tandis que ses mains se joignirent avec recueillement.

— Mon Dieu, ajouta-t-elle d'une voix si faible qu'on pouvait à peine entendre, si c'est encore un rêve, faites que je ne m'éveille jamais! ....
....

FIN

TABLE

Paris. Imp. d'Editions, 9, r. Edouard-Jacques. 1-28